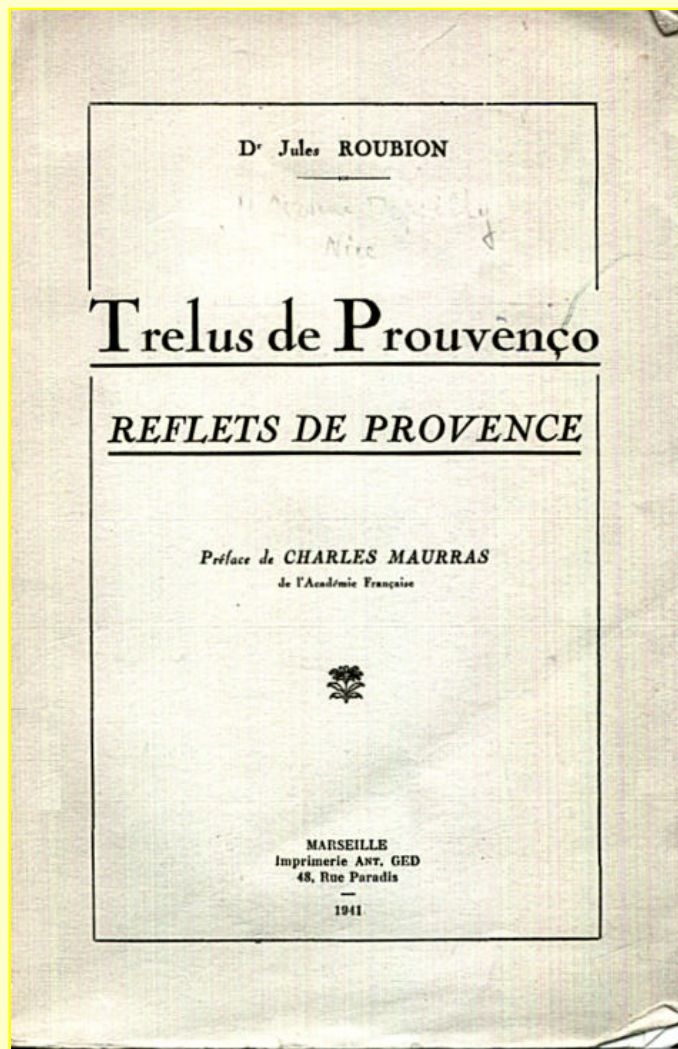


Dr Jules Roubion

Trelus de Prouvènço



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

Dr Jules Roubion

Trelus de Prouvènço

Préface de Charles Maurras

Marseille

1941

Dr Jules ROUBION

TRELUS DE PROUVÈNÇO

Préface de CHARLES MAURRAS

de l'Académie Française

1941

A LA MEMOIRE

DE MON PERE ET DE MA MERE

Albige ligure par l'un et phocéén massaliotte par l'autre, je leur dois d'être latin, provençal et français par toutes les fibres de mon être.

Cher docteur et ami,

Je n'ai tant tardé de vous écrire mon plaisir et ma joie que parce que j'espérais pouvoir ou plutôt savoir, vous les dire en provençal. Comprenez-vous l'espèce de respect et de pudeur qui me tient hésitant et muet devant le tabernacle de la langue sacrée ? Je vis à Paris. Je n'ai pas des occasions très nombreuses de soutenir une conversation un peu longue dans la langue du pays. Et alors s'il m'arrive de songer à oser l'employer, c'est dans le rythme de l'hymne, dans l'ordre et dans le choix de la poésie. La prose veut une liberté, une vitesse, une sorte d'inconscience dont je crains de m'être déshabitué loin de l'air natal.

Et cependant, vous me tentez. Vos chansons, vos fables, vos admirables souvenirs de la chère montagne gavotte ne cessent pas de me tenter et de m'encourager. Mais les scrupules finissent par être les plus forts.

En français donc, cher docteur et ami, soyez remercié et félicité de la structure et du mouvement de ce livre. J'en aime le triptyque : votre texte en alpin, votre version française et le précieux commentaire qui ajoute au charme du poème, à la douceur et à tous les autres prestiges du chant, où les mots et leur ordre sont maîtres, le substantiel et puissant apport des choses réelles.

On dit que l'art doit se suffire. Oui, quelquefois, pas toujours. Voyez Mistral. Comptez les notes nombreuses, larges, pleines de faits qui décorent, éclairent, confirment *Mireille* et *Calendal*, *Nerte* et *les Iles d'Or*. Pas un volume qu'il ait publié sans le doubler du témoignage de l'intelligence et du savoir.

Et, dernières notes, il y a un volumineux *Corpus du Trésor* qui est ainsi la revue, par ordre alphabétique, des choses dont sa tête sublime et son cœur généreux étaient pleins!

Cher docteur et ami, il faut mistraliser. C'est le commandement de notre génération. Vous l'avez suivi, avec quelle piété! avec quelle étude constante et quelle minutieuse ténacité! Le vers, la prose, le crayon, la musique, tout vous est bon et vous mistralisez en maître, et je ne sais comment vous en redire assez mon admiration, ma gratitude, mon amitié.

Charles MAURRAS,

de l'Académie Française.

PREMIERE PARTIE

LOU TERRAIRE

LOU PARLA GRANA

Vole parla grana. Lou Pouvençau crentous
Es un marrit viedase. Uno lengo pounchudo
A jamai reguigna davans lou mot goustous
E pèr parla bèn clar a pas besoun d'ajudo.

Un èime proun prefound restara jamai gourd;
Dóu mai si mot son vièi, dóu mai canton dins l'amo:
Au vièi mot de sartan s'entènde lou Ligour
Cousinant reguignau au pounchoun de si flamo;

E dins lou mot viedase ausissèn li pagan
Qu'avien pas pòu de dire e faire galejado
En gaubejant li mot dóu vièi parla pacan
Que canton si resson coumo cansoun d'aubado.

Avèn, de nòsti rèire e di sourda rouman,
Counserva neto e fino uno bono abitudo:
Aman lou parla clar, aman lou parla franc;
Prouvençau e Françés l'avèn sempre tengudo.

Emai parla grana noun es parla groussié;
Noste blad de Prouvènço es de fino tusello,
A jamai escarcha li pu fin di gousié
E la lengo oucitano es lengo riserello.

A faire d'amigueto es lou pu dous parla;
Luse coumo lis iue de nòsti chatouneto.
A la calour dóu cèu de coulour s'es carga
Pèr canta de tout biais e glòri e cansouneto.

LE PARLER GRENU

Trop de gens aujourd'hui, parmi ceux dont le provençal est encore la langue usuelle, croient affiner leur langage en donnant au provençal une consonance de langue d'oïl. Il leur semble que parler le provençal d'origine c'est parler grossièrement, et ils croient l'adoucir non seulement en changeant les terminaisons, mais même en ayant recours au mot français lui-même qu'ils pensent provençaliser en lui accolant une terminaison en o par exemple. Ils n'aboutissent ainsi qu'à transformer la langue provençale en un vilain patois qui a perdu toute personnalité et n'est plus ni du français, ni du provençal.

Il n'est que trop fréquent d'entendre parler de la chaiso pour la cadièro, de la poèlo pour la sartan. C'est ôter à la langue tout son caractère personnel, toute sa saveur historique et traditionnelle, toute son âme régionale. Chaque mot a sa vie, ses souvenirs, ses évocations, et dans son sens il porte quelque chose de la psychologie du peuple qui s'en est servi, qui l'a inventé ou qui l'a légué à ses successeurs.

Certes, entre les deux langues de la France, la langue d'oïl et la langue d'oc, les échanges ont toujours été fréquents, mais si, à l'origine, une fusion aurait été possible et peut-être souhaitable, cette fusion ne l'est plus guère aujourd'hui où la maturité est acquise pour chacune de ces deux langues. La poésie et la multanimité de l'âme française sont faites de la richesse et de la diversité des âmes provinciales qui ont contribué au total national.

Sur ce sujet nous avons l'opinion très nettement exprimée de Mistral lui-même. Comme Maurras lui disait un jour ses craintes de voir la langue provençale se transformer en un vilain patois par la perte de ses radicaux et lui donnait comme exemple le mot de paire (père) qui n'est plus guère usité aujourd'hui où les enfants disent plutôt pèro, Mistral lui fit d'abord remarquer que l'exemple était mal choisi, le radical pèro étant aussi provençal que le radical paire. Il s'agit là d'un doublet.

Sans nier la fréquence de ces mots de même étymologie, Maurras insistait pour montrer le danger que court une langue dont les désinences seules se conservent tandis que se perdent les radicaux qui en sont comme la charpente osseuse.

<< Mais nous? répondit Mistral, nous sommes là pour les conserver, ces radicaux. C'est en effet le rôle des écrivains et des poètes de conserver par l'écriture la fixité d'une langue toujours plus fragile et plus mobile quand elle n'est que parlée.

Maurras dit avoir trouvé dans cette réponse non seulement une leçon de linguistique, mais encore une leçon de philosophie générale sur la possibilité de l'action humaine personnelle dans la suite des événements.

Sans aller jusqu'à mettre au même plan la valeur universelle des deux langues françaises: oïl et oc, Mistral estimait que la place de la langue d'oc avait sa valeur historique dans le passé et dans la personnalité de l'âme nationale. Et il n'aimait pas beaucoup que l'on opposât la petite patrie à la grande. Pour lui la patrie des provençaux c'est la France.

Li Provençau, flamo unanimo,
Sian de la grande França, e ni court ni coustié.

Quant à la province, à ce qu'on désigne par l'expression de petite patrie, il aurait voulu que l'usage s'établisse de l'appeler la matrice, identifiant ainsi la nation à la famille où l'union est indissoluble entre les pères et les mères. Cet usage ne s'est pas encore établi, mais il reste possible pour l'avenir.

CASTAGNO

(dialeite aupin)

Sus lei camin nouvèu, de quitran empega,
Subran lei vias sourti coumo de souto terro,
 Au founs de seis auto son tóutis aclapa
Coumo fourçat de mar au founs d'uno galèro.
 An rèn vi dóu païs, sènton pas lou camin;
 Parti coumo vengu dins uno petarado,
 Arribon, vien degan, pièi s'en van eilalin:
Leisson lou souveni que d'uno mascarado...
Emai que bèn souvent, pèr èstre tant pressa,
Dins quàuque degoulau s'anaran debaussa.

Chin cherin cherin,
Dins nòstei mountagno,
 Ei pu vièi camin,
M'en vau senso lagno,
 Emé ma Castagno.

Acò n'èro pas proun; emé sei mecanico
An trouva enca miès: fabricon d'avioun
Pèr s'espouti au sòu e se roumpre la chico.
A la nèblo dóu cèu s'en van en vertouioun,
Pas besoun de cerca lou camin que camino
E tant va quéu d'amount coumo quéu de davau,
Mai li a de traou pertout pèr se roumpre l'esquino.
E quand lou fue s'arresto... es alor que va mau:
Fan pas lou Sant Esprit tant bèn que lei calandro,
Es lèu fa de veni toumba dins la malandro.

Chin cherin cherin,
Dins nostei mountagno,
Ei pu vièi camin,
M'en vau senso lagno,
Emé ma Castagno.

Castagno, à moun estable, es uno mulo rousso,
Amigueto, segur, e gènto que noun sai.

Quand caminan ensèn e qu'un bon vent la pouosso,
O lou poulit parèu! Avèn pres lou bon biais
D'ausi tout à l'entour lou terraire charra.
L'auro que fuiarejo en passant dins lei roure
E davalò tout dre dei serre nevassa
Vuejo sus nostei front la frescour dei grand mourre.
En siblant nous saludo uno bouscarideto;
Au soulèu lou limbert nous regardo passa;
E quand l'abiho canto à la margarideto
Uno cansoun d'amour l'escouti bruseja.
L'amo de moun país me mounto de dessouto
E dins tout soun trespír l'entèndi que m'escouto.

Emé ma Castagno.
M'en vau sènsò lagno,
Ei pu vièi camin,
Dins nostei mountagno,
Chin cherin cherin,

Desèmbre 1934

CASTAGNE

Le genre de vie paysanne de nos montagnes provençales s'est transformé plus profondément depuis cinquante ans qu'il ne l'avait fait depuis vingt siècles. La vapeur, l'électricité, le moteur à explosions ont modifié l'aspect des choses dans des proportions dont on ne se rend bien compte qu'après réflexion, mais qui n'en sont pas moins très grandes.

Il y a cinquante ans, comme il y a deux mille ans, les transports se faisaient toujours à dos de mulets ou d'ânes chargés de leurs bâts et suivis pas à pas du paysan ami et collaborateur parfois plus que maître de ses animaux.

Aujourd'hui, et surtout depuis une quinzaine d'années, l'automobile a tout à fait changé les conditions de la vie paysanne. Les routes et les voies où passent les camions se sont multipliées. Sur les chemins montants, sablonneux, malaisés où s'essoufflaient autrefois les attelages des charrettes, grimpent rapidement d'énormes, de trop énormes wagons. Et le bon vieux mulet qu'on rencontre encore dans les chemins caillouteux et ravinés chargé de son bât ou de ses ensàrri, a un air vieillot et pittoresque qui le rend sympathique et amical. A vrai dire ce n'est pas sans une sorte de reconnaissance émue que, lorsque j'en rencontre un, je caresse volontiers sa crinière poussiéreuse en pensant à tous ceux de sa race qui, depuis de nombreux millénaires, ont collaboré à la civilisation humaine, dociles, sobres et fidèles serviteurs qui, sur tous les sentiers et dans tous les guérets, ont semé la fécondité de leurs efforts et de leur travail régulier.

LOU VIÈI MAS

Ai passa de matin au vièi mas de Cadourlo.
I'a belèu quaranto an que i'èri pas vengu,
Dou tèms que ié vénian pèr voula de chicourlo
Emé li galoupian qu'amon lou defendu.

S'escoundian à la seuvo o dins la roucassino;
I pradas nadavian dins li vala prefouns
E quand l'avé passavo au long de la roubino
Avian de cambarleto emé li cabridoun.

Alor, dins lou grand mas i muraio roussido,
Eron belèu quaranto à viéure dóu travail;
Despièi lou vièi grand rèire à la facho passido
I pichoun nistounet pendoula au gavai.

I'aviè li bouvatiè que seguien soun araire,
En ivèr, en estièu, darniè si grand biou rous;
Coutrejan, netejant, devirant lou terraire,
Acoubla pèr la vido e sèmpre dous pèr dous.

Li pastre d'escabot èron toujours pèr orto;
Anavon sus lou grès relarga si menoun.
Se lou vièi can fidèu ié gardavo la porto,
Au jas leissavon pièi la fedo e l'agneloun.

Li negre bouscatié dins lou founs di jaliero,
A nue coumo de jour, fasien soun bèu carboun

E vivien sanamen la vido carbouniero;
Uno vido au grand èr, vido senso besoun.

Dins lou grand vignarés, pèr sougna lis ouriero,
Eron uno dougeno à travaia tout l'an
E, quand venié pièi mai la sésoun vendemiero,
Eron uno centeno au long di grand roudan.

E pièi li meissounié e li magnanarello,
A sa sésoun chascun, adujien à l'oustau
Tout soun rebaladis e si voues cantarello
E tout lou tremoulun de sa jouvento gau...

Aro, son set o vue à viéure à la bastido
Ounte emé si moutour fan un brut spetaclous.
Tant se fa de travai; mai es plus de la vido.
Es uno prouducioun, un travai peginous.

Aro i'a plus d'enfant pèr faire cambarleto
Emé li cabridoun que volon plus jouga;
I'a plus ges d'auceloun pèr sibla cansouneto:
Emé l'engrai chemique an tout empouisouna

Es feni lou bèu tèms de viéure pèr la vido;
Au pégin rabinous sian coumo de fourçat
E noun se canto plus quand l'obro es bèn fenido:
Es un mouloun de sòu que fau amoulouna.

Tout n'en soufre d'acò, e dins nosto vièio oulo,
I'a de faus rivoulun que podon plus passa...
Sus la tèulisso routo uno blanco tourdoulo
Arresto soun plagnun pèr ploura lou passa.

Janvié 1935

LE VIEUX MAS

L'individualisme outré du XIXe siècle a rongé peu à peu les organismes sociaux les plus naturels. Descendant de la villa antique, dont Fustel de Coulanges, dans l'Alleeu , a si bien tracé le caractère et les origines, le mas provençal était autrefois (et est encore, en

partie, là où il subsiste) une véritable âme collective ayant sa personnalité et sa vie à travers plusieurs générations. C'est l'admirable fonds poétique de Mirèio où vit le mas des Fabrégoules.

Aujourd'hui les hommes de notre génération ont assisté à une transformation qu'on attribue le plus souvent à l'introduction de la machine dans l'agriculture, et non sans quelque raison, mais qui est surtout le résultat de l'évolution mentale et morale consécutive aux institutions politiques et aux modifications des conceptions religieuses. L'individualisme à la fois social et religieux ne permet plus à l'individu de fondre sa vie dans celle d'une collectivité, au contraire il oblige la collectivité à disparaître devant les exigences de l'individu et le Code civil proclame que nul n'est tenu à rester dans l'indivision. Comment les âmes collectives pourraient-elles résister à ces influences dilacérantes légalement reconnues à l'individu? Ce que l'individu peut y gagner en indépendance, il le perd et au delà en bonheur et en protection de sa propre vie. Mais ce que la race y perd est perdu sans aucune compensation.

Au point de vue de la conservation de la vie sur cette terre, les âmes collectives sont beaucoup plus importantes que les âmes individuelles, et le chacun pour soi n'a jamais été très favorable à la natalité. Le relâchement des liens de la famille et la destruction des nids en sont les inévitables résultats.

La richesse générale n'est pas augmentée par l'excitation que cet excès d'indépendance donne à l'individu. La qualité du travail importe plus que sa quantité pour la production du bonheur, et le modeste travail fait dans la joie commune rend plus heureux que l'énorme mais inquiète production. Le capital matériel n'est vivant que lorsqu'il tend à représenter et à augmenter un capital intellectuel et moral générateur de bonheur.

Il existe en Amérique, et l'industrialisation de l'agriculture tend malheureusement en France à imiter cela, des exploitations agricoles de monoculture où des fermes, désertes pendant dix mois par an, ne contiennent ni habitants, ni animaux. Pas de bœufs, pas de chevaux, pas de moutons, aucune poule, aucun lapin, aucun porc. C'est le désert. Deux fois par an arrivent, sur des machines bruyantes, des hommes agités suant le pétrole et ne se nourrissant que de boîtes de conserves. Ils sèment puis s'en vont, ils reviennent, récoltent, puis s'en vont encore.

Exploiter n'est pas produire.

Cette conception de la vie se rattache à l'idéal sémitique dont les origines sont celles du pasteur nomade. Combien est plus génératrice de sentiments civilisateurs la conception helleno-chrétienne de la famille cultivant ses champs autour des tombeaux des ancêtres qui fixent la sédentarité.

LOU MONTAGNARD PROUVENÇAU

Ai viscu setanto an... Sus moun front blanquinèu,
Lou tèms a trapeja sa piado ridarello
E ma barbo blanquejo, ardejant coumo nèu
Dins un soulèu d'ivèr en clarta friginello;

Eilamont siéu neissu sus li serre auturous
A mita nevassa dis aupo roucassièro,
Entre mitan di pastre e païsan vertuous
Que vivièn soubramen sa vido pauro e fièro.

Erian coumo vivièn i'a mai de tres milo an;
En coutrejan la terro ié metian sa semenço,
Aparavian l'avé, li biòu, lou mulatan
E, quand veniè l'estiéu, prenian nosto chabenço.

Erian coumo vivièn dóu tèms di vièi rouman;
Quand la nue arribavo à l'ouro di vihado,
Amoussant lou calen, lou fue ralumavian
E se galejavian à sa clarta fumado.

Ai barrula despièi sus la terro e la mar;
Dins lou souto-marin ai vesita lis oundo,
Ai permèna pertout ma man e moun regard
E jusqu'en avioun dins la nièulo prefoundo.

A la nue dis aven, pèr cerca lou carboun,
Lou calen au capèu, dins la negro sournièro,
Ai couneissu la terro e, jusqu'à soun trefouns,
Ai viscu dins sa nue la vido carbounièro.

Ome, sian fa pèr viéure à la visto de Diéu
La vido dóu travai, uno vido pacano;
A seca la susour au grand soulèu d'estiéu
E senti sus la pèu, l'ivèr, la tremountano.

Es sempremai damount que vole reveni;
I serre nevassa ai coumença ma vido,
I serre nevassa la vole mai feni,
Souto li tèule brun de la vièio bastido...

Se'n-cop serai pu vièi, me mettrai à l'adrè
Pèr garda lou cor siau e l'amo sounjarello
E veirai lou soulèu mouri dins mis uei fre
Quand la nue s'expandisse au mitan dis estello.

Jun 1934

LE MONTAGNARD PROVENÇAL

La rudesse de la vie paysanne et montagnarde en haute Provence a quelque chose de grandiose dont la belle poésie s'imprègne de rusticité. Cette poésie est toujours assez vivement ressentie par certaines âmes fortement nourries des traditions séculaires de notre civilisation, et rien n'est alors plus agréable que de sentir, chez le rude paysan alpin, cette grandeur vigoureuse, calme et puissante qu'il tient de ses réflexions et de son expérience autant que des émanations de son terroir.

L'émigration actuelle a beaucoup contribué à la déchéance de l'âme paysanne et montagnarde, mais cette déchéance tient à des causes multiples plus encore peut-être qu'à l'émigration elle-même, car cette émigration s'est faite de tout temps. On peut dire que depuis la plus lointaine antiquité les habitants de la haute Provence ont été le réservoir de population pour la Provence du littoral. Bien avant Jésus-Christ la route était fréquentée qui descend des Alpes vers Massalia dont les Phocéens recrutaient, chez les Albiciens de Riez, à la fois des soldats et des cultivateurs. Mais cette migration ne s'est pas toujours faite sans espoir de retour. Aux époques où l'agriculture était plus prospère et surtout plus protégée qu'elle ne l'est aujourd'hui, le courant était double et si, bien souvent, la jeunesse descendait en quête d'aventures, la vieillesse et même la simple maturité remontaient en quête de repos ou de modeste régularité de l'existence.

Il n'en est guère ainsi aujourd'hui où l'agriculture n'est plus protégée et où les tendances matérialistes semblent donner un attrait particulier à des apparences de bonheur plutôt qu'à de vraies réalités.

Je ne puis penser sans douleur à tel ou tel village que j'ai connu, dans mon enfance, peuplé de trois ou quatre cents habitants, et qui n'en abrite plus aujourd'hui que le quart de ces chiffres.

J'eus l'occasion un jour à Marseille de soigner un employé du chemin de fer que je reconnus tout de suite pour un paysan bas-alpin. Après lui avoir donné les menus soins utiles à sa légère indisposition, je lui demandai de me faire voir ses mains. Elles étaient naturellement noires de charbon et de cambouis. Alors à brûle-pourpoint je lui dis en provençal: — Cresès que serien pu salo qu'acò, se carrejaves de fens damount à la bastido? (Crois-tu qu'elles seraient plus sales que ça si tu transportais du fumier là-haut à la campagne?).

Le malheureux tourna la tête, puis il se mit à pleurer et, comme je m'excusais de lui avoir fait tant de peine, il me répondit à travers ses larmes: — Ah! docteur, si vous saviez. Nous étions heureux là-haut, mais, après la guerre, nous avons cru que ce serait plus agréable de vivre ici, à la ville, avec les distractions et les plaisirs; grâce à la protection d'un député, nous avons obtenu pour moi une place d'employé des chemins de fer. Maintenant nous vivons ici, dans les faubourgs de la ville, au milieu d'un tas d'étrangers... Il baissait la voix, comme s'il avait peur qu'on l'entendit. Et moi: — Pourquoi n'y retournes-tu pas? Toujours à travers ses larmes il m'avoua: — Eh! J'ai vendu mon mulet, mes moutons. Pour racheter tout ça... Et puis, on se moquerait de nous si nous retournions. Quand j'y vais, au contraire, je fais toujours comme si j'étais très content, mais je voudrais bien être à la place de ceux qui y sont restés .

Le malheureux. Il était d'une petite ville que je connais bien, au bord de cette Durance où les chauds rayons du soleil couchant semblent mettre de l'or sur tous les fruits de la vallée et sur la crête de ces coteaux aux formes exceptionnelles qui semblent d'immenses capucins alignés comme des pylônes se découpant dans le ciel pur.

DESÈMBRE

En désembre neblous se'n-cop li pouverèu,
Mèstre dóu nivoulun sus la terro jalado,
Au rode de l'oustau envertouion la nèu,
Tout se ramblo en dedins, la vido es estremado.

A l'estable li biòu emé lou mulatan
Narrejon sus la grùpi. La porto que craniho
Aparo just dóu vent; semblo qu'un maufatan
Es darniè que gançαιο e cerco à faire piho.

Au jas, ounte l'avé s'esquicho mescladis,
Li fedo en ramoumiant pantaion bramarello;
E, pèr ié teni caud, l'apaiun chapladis
Ié mounto jusqu'au coui e li fa tusserello.

A nue lou can fidèu va deforo soulet,
Coucho quauque reinard au mitan de la plano,
Au serre, en vanegant, japo sus li coulet
E sèmblo gaubious souto la tremountano.

Iéu, m'estreme peréu; li pèd sus lou fougau
Escoute, sounjaréu, l'aureto que gingoulo
A la cadaulo estrecho o sus lou fre peirau...
Sèmblo ausi lou plagnun dóu passa que s'escoulo...

E pièi, tout trefouli, pantaié en me caufant
E cerque quaucaren pèr lègi en famiho,
En passant la vihado, un bon libre à la man,
Un libre de Mistral o bèn de Roumaniho.

Jun 1935

DÈCEMBRE

L'hiver a des sensations exquises dans nos campagnes de Provence; non point parce que pour le paysan c'est, assure-t-on, la saison du repos, mais parce que c'est bien plutôt la saison de la méditation, de l'instruction et de la vie intellectuelle. Y a-t-il réellement une saison du repos pour le paysan? Les animaux de l'élevage n'ont-ils pas leurs exigences en hiver comme en été? Utiliser, tout en les ménageant, les provisions d'alimentation, de litière, ou de chauffage; veiller à l'étanchéité des toitures, au crépissage et à la propreté des murs et du sol; entretenir les outils et les machines; soigner les arbres et les cultures; cueillir les olives qui, même sur les coteaux ensoleillés, donnent l'onglée aux cueilleuses: rien de tout cela ne se fait tout seul, comme on dit chez nous.

Mais les nuits sont longues; en décembre, de quatre heures du soir à sept heures du matin, tout travail extérieur est impossible, même quand il ne fait pas trop mauvais temps. Ce sont alors les heures de la veillée en famille, auprès du feu jadis, autour du poêle aujourd'hui, pendant que la femme surveille la soupe ou le rôti, pendant que l'enfant joue avec le chien ou le chat familiers, parfois même trop familiers.

Ce sont les heures de la causerie, de la lecture, quelquefois du chant et de la musique. Ce sont les heures de la famille, de la parenté, du bon voisinage, de l'amitié et de la politesse.

Hélas, un ennemi a pénétré maintenant en intrus dans cette sérénité. Trop souvent, dans un coin, bourdonne une boîte cubique d'où sort une voix, ou bruyante ou étouffée, mais toujours indiscreète. Si du moins on se contentait d'apporter là de la musique. Mais, sous prétexte de nouvelles à annoncer, quelle propagande insensée se fait ainsi pour des évangiles haineux et hypocrites, dissimulés sous un ton mielleux et papelard, qui laisse loin derrière lui tout ce que, depuis la nuit des temps, on a pu faire de pire en ce genre.

L'AIGLE MOUSTIEREN

Dins un clar calabrun, quand l'aigle moustieren,
Sus li serre auturous, a rauba sa caturo,
Au soulèu dóu tremount e dins soun cèu seren,
Rèi de l'immenseta, regardo la naturo.

Avau, dins lis avèn, s'estènde lou sournun;
Dins li trau de roucas s'escoundon li palumbo,
Uno luencho machoto apounde soun plagnun
E la nue s'expandisse au trefouns de la coumbo.

Alor, pèr alounga lou jour que va feni,
S'enaussant au grand larg de soun alo gaiardo,
A segue lou soulèu mounto jusqu'au zenit,
Pu aut e bèn pu aut qu'i neblo mountagnardo.

Eilamout, en planant, de soun uei siau e dre,
Aluco dóu soulèu la clarta pountello;
E pièi, la nue vengudo, embriaga d'èr fre,
Regardo à soun entour s'aluma lis estello.

Mars 1935

L'AIGLE MOUSTIERAIN

Pillard, voleur et assassin de toutes les basses-cours, de tous les taillis et de tous les clapiers, l'aigle est un bandit qui ne mérite aucune miséricorde; la seule chose qu'il mérite bien c'est le coup de fusil qui l'abat. Et pourtant son prestige est incontestable, historiquement reconnu. C'est que son vol, son envergure, sa froide attitude, l'acuité de son regard sont parmi les plus belles choses qu'on puisse admirer en montagne, où il ne manque pourtant pas de choses à admirer. Lorsqu'il développe ses lentes et longues spirales en s'élevant dans les airs; lorsqu'immobile, en planant, il semble comme un point fixe dans l'immensité; lorsqu'il plonge comme une flèche vers la proie qu'il veut surprendre, toujours il donne une impression de netteté dans la préméditation, de sûreté dans la décision, de rectitude dans l'exécution, qui vous oblige à admirer. Parmi les sensations grandioses que la montagne prodigue à ses amis, le vol de l'aigle est une de celles qui donnent le plus l'impression du grandiose vivant.

LOU VIÈI PASTRE

Quand èri pichounet couneissiéu un vièi pastre,
Eilamont sus li serre, emé soun escabot
Me semblavo bèn vièi, bèn pu vièi que lis astre;
Emé un can esqueri qu'apelavo Rabot.

Aviè l'esprit pounchu; soun amo sounjarello
Aviè l'èr d'ague vi lou mounde d'en dela.
Quand seguiè soun ave semblavo uno aridello
Aurias dit que bèn lèu pourriè plus camina.

Pamens l'amavi bèn; me fasiè d'amigueto
E charravian ensen tout de long di grand jour.
Jougavi emé Rabot e fasian fornigueto,
A l'ières, lou matin o entre can e loup.

Un jour en regardant sa facho ridarello,
Ié demande subran: — Pastre, quant avès d'an?
Alor me respondé de sa voues riserello:
— Acò, vè, pichounet, me lèvo pas de fam.

Quant ai d'an? Sabe plus. L'adicioun n'es pas facho.
En que me serviriè? E perqué countariéu?
Segur me trouvés vièi e se vi sus ma facho:
Ai prés ço qu'es vengu, ço que me douno Diéu.

Tèni lou comte just de mi fedo poulido:
Un maufatan pourriè belèu me n'en rauba.
Mai quau me raubara li vièis an de ma vido?
Acò, vè, pichounet, degun me n'en prendra .

Avoust 1935

LE VIEUX BERGER

Je ne sais si mon vieux berger avait trouvé cette galéjade dans quelque ancien almanach ou s'il l'avait inventée de son propre cru. Il en était fort capable, car la solitude et la méditation sont fécondes chez ces pâtres montagnards à la fois observateurs et rêveurs.

Et puis l'imagination est si malicieuse chez les vieillards qui veulent dissimuler leur âge, soit qu'il leur déplaise de l'avouer, soit qu'au contraire ils tirent vanité de se laisser croire plus âgés, plus solides et plus résistants que leurs semblables.

Quoi qu'il en soit, cette plaisanterie est tellement dans le goût provençal, avec son mélange de naïveté plus apparente que réelle et sa philosophie à la fois profonde et humaine; qu'elle me pénétra droit au cœur et que je ne l'ai jamais oubliée. Et aujourd'hui encore elle évoque pour moi bien des souvenirs qui se sont greffés autour d'elle, des anecdotes, des images, des tableaux. A travers le charme de ces vieux souvenirs je goûte encore parfois l'exquise poésie qui se dégageait des causeries de vieillards rieurs et gais que je voyais autour de mes vieux grands-parents et qui me semblent avoir porté jusqu'à moi les échos de la gracieuse gaieté du temps jadis, aujourd'hui hélas bien rares.

LOU ROURE

Sus lou bord dóu draïou que s'en vai à la coumbo,
Un roure drud e fier s'expandisse au soulèu;
Uno sourso à soun pèd sourgento e pièi trestoumbo
E l'auro fa fréni si branco dins lou cèu.

Quand passe pèr aqui sa bello oumbro ramudo,
Ounte lis auceloun venon pèr s'abeura,
A mi pu dous pantai apounde soun ajudo
E dins tout soun trespír me parlo dóu passa.

Me souvène qu'un jour ma grand'tanto fielavo,
Un estoupoun de cambe à soun faudiéu pendu,
Que pèr faire agachoun de soun uei me gardavo
E que ié fasiéu pòu dins li broundo escoundu.

Quand moun paire avans jour s'en anavo à la casso,
Es aqui que venian pèr faire lou tablèu.
Emé li vièi coulègo ié fasian la radasso
Enchuscla de cansoun, de rire e de soulèu.

Quand se sian marida; vène eiçi, ma poulido;
En un jour de printemps à ti de ai begu,
T'ai douna e moun cor, e moun amo, e ma vido;
E despièi sempremai se n'en sian souvengu.

Desempièi tre cent an souto toun oumbrihado,
O roure de mi rèire, avèn tóuti passa.
Davans lou gros tempiè o bèn l'escandihado
A ti pèd sian toujours vengu nous abriga.

Siés lou rèi dóu païs e se ta soulitudo
Es pleno en souveni di vièi rèire d'antan,
Pèr li tèms à veni, dins ti branco moussudo
Ausiran nosto voués li subre rèire enfant.

Mars 1935

LE CHÊNE

Que les arbres soient les amis de l'homme et qu'ils apportent à sa vie d'incontestables charmes, même sans que leurs fruits soient utilisables, c'est ce qu'on ne sent bien profondément que lorsqu'on a vécu ou simplement quelque peu séjourné dans les régions de hautes altitudes où la végétation est impossible. Leur vie tantôt gracieuse et douce, tantôt robuste et vigoureuse, tantôt opulente et féconde, forme comme un cadre varié à la vie animale qui passe dans leurs frondaisons ou sous leur ombre. Certains, dont la vie plusieurs fois centenaire accompagne de la naissance à la mort les plus longues existences humaines, semblent être de véritables monuments. Leur disparition, dans le paysage qu'elle transforme, donne la sensation de ruines vétustes et constitue une véritable rupture, comme la fin d'un temps.

Dans certains pays et à certaines époques, des arbres, en général de vieux chênes, étaient le lieu de rendez-vous de groupes, de familles nombreuses et ramifiées, aux heures importantes des grandes décisions intéressant toute l'âme collective. Notre temps, ravagé par l'étroit égoïsme individualiste, éprouve une peine insurmontable à se représenter ces familles nombreuses alliées les unes aux autres jusqu'au plus lointain cousinage et se réunissant à des époques traditionnelles au pied d'un vieux chêne, soit pour resserrer les liens d'amitié, soit pour prendre des décisions communes, telles que la succession de l'autorité paternelle lorsque le chef de groupe, le pater familias, était mort, soit lorsqu'un mariage important était à envisager pour un membre de la communauté, soit lorsqu'un ou plusieurs cadets formaient des projets d'émigration.

Ah! nous croyons aujourd'hui que la famille est constituée par le simple mariage d'un homme et d'une femme, d'ailleurs sous la constante menace du divorce possible. Quelle pauvreté, quelle fragilité sociale. Quel pauvre petit nid que ne soutient aucun lien avec les nids voisins de même race et de même parenté ancestrale. Le cousinage n'est plus une parenté, les liens sont rompus entre les neveux et les oncles, de fils à père même ils deviennent de jour en jour plus ténus, et les droits de succession que le Code civil a le cynisme de prélever les anéantissent.

Et nous nous plaignons de la dénatalité. Mais comment pourrait-il y avoir des petits quand les nids sont détruits?

Si nos vieux chênes pouvaient nous raconter leurs vieux souvenirs, ils nous diraient bien souvent à chacun de nous: Ton arrière-grand-père fut fêté à mon pied le jour de sa naissance. Un de ses fils partit pour les Antilles ou le Canada, sous mon ombre la famille fut réunie pour ses adieux la veille de son départ. Un de tes grands-oncles, blessé dans telle guerre, vint soigner sa blessure près de moi.

Ton épouse est ta cousine au dixième degré par les femmes et tes enfants devront l'affinement de leur race à cette très lointaine consanguinité.

La vieille France aurait compris ces discours. Hélas! sommes-nous encore capables de les comprendre? Notre individualisme et notre conception matérialiste du progrès ne nous ont-ils pas fait dégénérer jusqu'à nous rendre incapables d'en sentir l'efficace fécondité?

L'état social familial d'autrefois faisait naître et vivre beaucoup plus d'individus que l'état social individualiste et démocratique d'aujourd'hui.

FIDO

Vène emé iéu, Fido. Siès lou can de bastido,
Un enfant dóu païs, lou bon can que fa tout.
Cassés quand n'as lou tèms, manjés just pèr ta vido,
As lou biais de l'avé, gardés lou terradou.

Siès neissu dins l'eirou, sus un mouloun de paio,
Uno nue estelado, entre li meissounié
Que t'an dit: — Siés Fido, perque quéu que travaio
Amo lou can fidéu que ié tèn coumpaniè.

E despièi sempremai dins touto la campagno
En tout tèms e pertout as toujours barrula.
De jour, de nue, l'estiéu, l'ivèr e senso lagno
Au travai, au plési s'entènde toun japa.

Siègue lou tempèri o dins l'escandihado,
E tambèn au soulèu, e tambèn au sournun,
Que siègue toun esquino o brulado o jalado,
Au rode de l'oustau couchés lou marridun,

Un moustre de teisson t'a grafigna lou mourre
Au pèd de l'éuse drud ounte l'aviès rambla;

Lou marridas reinard, de matin, l'as fa courre
Au mitan de la plano ounte veniè cassa.

Vène, vène emé iéu. Anarèn dins lis éuse
Escouta à l'ament piéula li perdigau;
Cercarèn lou lebraud escoundu dins li féuse
E veirèn lou porc fer treva li degoulau.

Miès que degun belèu couneissés la bastido
E bèn miès que degun couneissés lou campas.
Siès l'ami dóu païsan e vivés de sa vido
E, coumo èu, sabés èstre o marrit o bravas.

Que te fau pèr ta vido? Au bèu mitan de l'iéro
Un pòu de vièi poussè e n'as proun pèr dourmi.
Que besoun as sus terro? Un cantoun de fenièro,
Un mouloun d'apaiun e n'as proun pèr vieii.

Ai! las, un jour vendra, gènt enfant dóu terraire,
Ounte tout toun envans sera plus renadiéu;
Pièi, quand seras bèn vièi, faras coumo toun paire:
Au moumen de mourir, vendras nous dire adieu.

Jun 1937

FIDO

J'ai quelques souvenirs charmants d'exquise amitié avec de bons chiens de campagne dont la fidélité et le dévouement furent admirables, et je ne suis pas loin d'approuver cette plaisanterie qui dit que ce qu'il y a de meilleur dans l'homme c'est le chien. Toutes les qualités qu'on est heureux de rencontrer chez nos semblables sont instinctives chez le chien et rien n'est plus agréable que de courir à travers les champs et les bois avec la compagnie d'un chien intelligent un peu curieux et fureteur.

Que de jolis gestes, que de gracieuses attitudes, que de charmantes expressions de curiosité, d'étonnement, de discrétion, de surprise, de protestation ou de joie. Egaré dans la forêt à la tombée de la nuit, je suivais une fausse route. Mon chien, qui comprenait mon erreur, essayait par tous les moyens de m'avertir; il se mettait en travers de mon chemin et ses aboiements trahissaient son anxiété. Ils changèrent vite de caractère quand il vit que j'avais compris et que je revenais sur mes pas. Qu'elle est donc intéressante la conversation d'un chien bien élevé.

Ils le sont souvent nos chiens de campagne en Provence. Chiens de garde autour du mas ou de la bastido qu'ils protègent, chiens de chasse fureteurs et braconniers, c'est surtout en chiens de bergers qu'ils sont parfois extraordinaires, tenant serré leur troupeau sur les chemins ou sauvegardant les cultures aux confins des pâturages.

C'est surtout là qu'on sent bien que, sans le chien, aucune civilisation humaine n'eût été possible. Son amitié et sa collaboration étaient indispensables à la domestication des autres animaux, et je ne crois pas qu'il existe d'autre exemple sur la terre de deux êtres aussi différents l'un de l'autre ayant une amitié réciproque et un dévouement semblable.

Nansin raconte qu'à son retour du Pôle Nord, dans le silence de la banquise, il entendit un aboiement de chien. Il en conclut tout de suite qu'il était arrivé dans un pays habité par les humains. Il n'y a pas de chiens là où il n'y a pas d'hommes; leur amitié est indissoluble.

Et ce qui est vraiment extraordinaire c'est qu'aucune variété, aucune race de chien, ne fasse exception à cette règle. Il y a certes moins de différence entre le chien de berger et le petit pékinois qui dort sur les genoux de sa maîtresse. Qu'y a-t-il de commun, même physiquement, entre les multiples espèces de chiens, entre le puissant Saint-Bernard, le terrible dogue danois, le doux épagneul et le fripon petit fox-terrier? La seule chose qui leur soit bien commune, c'est leur amitié pour l'homme.

LOU BROUSSOUN DE LA FONT

Ai begu au broussoun de la font que sourgènto
Au mitan de la plaço ounte veniéu jouga,
Quand èri pichounet. La font me sèmblo gènto,
Emé si souvéni que m'an tant amusa.

Jougavi emé lou can e ié fasiéu giscleto,
Au soulèu, quand fa caud, à la sésoun d'estiéu;
S'espouscavo en japant de sa voués jouveneto
E se regalavian, urous coumo de diéu.

Aro, ai bégu soulet l'aigo lindo e fresqueto,
Ai douna à Fido moun pu dous souvéni.
M'a sembla que lipàvi, à ma barbo blanqueto,
Au révès de ma man, un tèms qu'es bèn feni...

E pamens un ami m'a dit qu'aurié vergougno
A béure coumo iéu à l'aigo dóu broussoun,
Qu'i gènt d'age counvèn, quand un ome se sougno,
En un vèire de béure alor que n'an besoun.

Alor ai respondu:— Un bèu jour Diogeno
Aviè vis un enfant à la font s'abéura,
E mau-despié qu'aguesse uno escadello pleno,
Aviè, dins soun pégin, tout bandi enquila.

Mens avèn de besoun e mai la vido es bello;
Au naturèu fau viéure e l'enfant a resoun:
Pèr bèn béure à la font pas besoun d'escudello.
A de reng moun ami a begu au broussoun.

Jun 1935

LE GOULOT DE LA FONTAINE

La Provence n'est certes pas le pays de la soif. Il n'en est pas moins vrai que c'est parfois avec un désir violent qu'à travers ses campagnes on souhaite rencontrer une de ces petites sources à l'eau limpide et pure qui répandent la vie autour d'elles et sont même souvent la vraie raison d'être d'un hameau ou d'un village. Et qui donc n'a vu ces scènes enfantines où les gamins du pays s'amuse, entre eux ou avec les chiens, à s'asperger d'eau fraîche en été?

Mais ce n'est que plus tard, quand l'âge mur est venu, qu'on apprécie les délices de ces scènes dont on a été acteur, alors qu'on n'en est plus que spectateur. Ce n'est que lorsque la conscience s'est développée qu'on en élargit le sens jusqu'à évoquer les jolies anecdotes antiques, et c'est multiplier les charmes de la vie, c'est en étendre la durée que de retrouver dans nos menus gestes quotidiens l'écho de sentiments et de poésie humaine, éternellement humaine, des philosophes et des poètes grecs. Sur nos plages les plus modernes, les sentiments d'Ulysse devant Nausicaa se renouvellent tous les jours, et comment ne pas penser à la simplicité du Cynique quand on boit à même le goulot de la fontaine ou entre les cailloux de la source jaillissante.

LOU CAFÈ-COUNCERT

Digo me. L'àutre jour as vougu me mena
Dins un cafè-councert ounte van à Marsiho
Entèndre de cansoun e regarda dansa,
Dins un rire fourça, de malurouso fiho.

Avèn vi de pantin, que s'èron déréna,
Se torse en un mououn di pèd jusqu'à la tèsto,
E de femo, qu'avièn l'èr de se permena,
A marcha sus li man semblavon toujours lèsto.

E d'àutre que, pèr rire, an dit de pourcariè
En s'escarchant la goulo au mitan de l'auriho.
An l'èr de miraja, mai n'es que gusariè,
Maugrat tout soun trelus acò n'es que pauriho.

E tout acò sautejo e vòu faire soun brut
Dins un èr empega de tóuti li sentido.
Ié fai caud; la susour emé lou trop begu
Se mesclon e vous fan la testo entreboulido.

Ah! leisso li, pecairé, à soun marrit mestiè.
Se creson de saché ço qu'es la bono vido.
Avèn pèr faire miés, païsan o bouvatiè.
Vai, nosto vido, nàutre, es bèn la pu poulido.

Es miès d'èstre soulet au mitan di gara,
De senti sus sa péu pica l'escandihado.
Es miès d'èstre, l'ivèr, au fuè pèr se caufa
Emé un libre à la man pèr feni sa vihado.

Ame miès escouta la douçour dóu plagnun
De l'aureto que siblo en passant dins li roure.
Ame miès regarda, dins un clar calabrun,
Li coulour dóu soulèu sus li baus di grand mourre.

Mai 1935

LE CAFE-CONCERT

C'est avec raison que Ruskin constate que bien des gens qui se précipitent et se bousculent pour assister à un feu d'artifice ne consentiraient jamais à se lever de bonne heure le matin pour voir les feux de l'aurore.

Un jour cependant, il y a déjà bien longtemps, nous étions entrés avec un paysan de mes amis dans un de ces cafés-concerts surchauffés et mal aérés où la tabagie épaississait l'atmosphère à tel point que mon ami, habitué au grand air, faillit s'évanouir.

Je le vis pâlir et jeter vers moi des regards suppliants tels que l'air vif de la rue fut seul capable d'en faire disparaître l'angoisse. Celui-là du moins préférerait certainement le lever de l'aurore.

Et je ne pouvais m'empêcher de penser qu'à la même heure, dans nos Alpes de Provence, je l'avais vu quelques jours plus tôt faire le tour de sa bastido et donner le coup d'œil du maître avant son sommeil. La lanterne à la main, le vieux

calen antique, il donnait à tout, bêtes, choses et gens, son regard et son aide. De la litière au bétail, du foin dans la crèche, une soupe à son chien, une caresse à ses enfants et sur le seuil de sa porte, dans la clarté lunaire d'une nuit d'automne, un regard à la charrue qui l'attend au bord du sillon qu'il achèvera demain.

Que de civilisation dans cette tête. C'est lui qui est le véritable fruit de cette terre et de ces champs dont il connaît tous les recoins et qu'il féconde de son labeur; c'est lui qui porte dans son sang l'hérédité de trente siècles de civilisation latine et française. Ses pensées, ses goûts, ses instincts sont façonnés par cette longue imprégnation héréditaire. L'esclavage de l'antiquité l'a fait sortir de la vie nomade et sylvestre; le servage du christianisme médiéval, qui l'a libéré de l'esclavage, lui a donné le sentiment de sa personnalité familiale. << Depuis la Renaissance qui l'a affranchi du servage, il a dirigé ses affaires communales et privées avec une liberté presque entière; il y a acquis le sentiment de la responsabilité sans perdre celui du respect des autres et de lui-même. La Révolution lui fera-t-elle perdre ce respect et tout le reste avec lui? C'est là le grand drame de notre temps, la grande angoisse de notre civilisation, car nous venons tous de la charrue .

Sur ce champ qu'il regarde ce soir et dont il écoute les moindres frémissements, tous ses ancêtres ont vécu, ri et pleuré. Paysan, fils du pays, comme eux il y est né, comme eux il y vit, comme eux il y mourra, ayant nourri de son travail et de ses efforts sa famille, sa race et sa civilisation. Toute la beauté de la raison humaine est dans la sérénité de cette vie droite, robuste et fidèle.

Le reste n'est que fumée, chimère et souvent même décadence.

LA CO DE DIABLE

Escouto me, Martin; tu, siès un brave mèstre:
A l'escolo as toujours sougna nòstis enfant,
As toujours bèn sachu, tant que se poudiè èstre,
Ié douna lou respet dóu vièi passa d'antan.

As toujours bèn parla de la vièio Prouvenço
E de ço que s'es fa i siecle de baudour;
Pèr ié douna lou goust emé la couneissenço,
As agu la fierta, lou biais de la grandour.

Perqué tu siès d'eiçi e que tóuti ta flamo
Es facho de ti rèire: an manja noste blad;
Perqué tu siès di nostre e que tóuti lis amo,
En Prouvenço, an suça toujours lou meme la.

Mai as, proche de tu, un ome d'altro meno,
Un marrit sacamand, coumo n'as couneissu.
Sabe pas d'ounte vèn, mai lou diable lou meno
E d'un bèn marrit sang luen d'eiçi es neissu.

Se'n-cop nòsti pichoun, emé li pichouneto,
Alegrejon si jo d'un poulit prouvençau,
Quand lalejon soulet si cansoun mignouneto,
Adaré dins soun cor soun sang ié fai qu'un saut.

Li groumo e li castigo emé laido brutesso,
Ié fai crento d'ausi noste poulit parla
E se trufo de tout, meme de sa jouinesso,
Noste Diéu, noste acent emai noste passa.

Alor, dins soun pégin, sa tèsto mau floucado
Ié gançiho en pounchoun sis auriho de muou
E, souto soun esquino, es touto rabinado
Aquelo co de diable arrimado à soun couu.

Désembre 1935

LA QUEUE DE DIABLE

Autrefois le recrutement des maîtres d'école se faisait sur un mode qui ne manquait pas de sérieux avantages. On faisait afficher au siège des écoles supérieures de la province, à Aix pour la Provence, que telle ville ou tel village demandait un ou plusieurs maîtres d'école. Le ou les candidats qui se présentaient étaient ensuite convoqués par les dirigeants du pays et par les principaux pères de famille réunis en conseil, et on posait à ces candidats un certain nombre de questions. tant sur l'instruction générale que sur l'instruction professionnelle, la technique de leur métier, leur moralité, leur documentation sur les traditions locales et provinciales. Ce n'est qu'après cette sorte d'examen de leur compétence et de leur valeur professionnelle et humaine que les pères de famille désignaient le candidat de leur choix, et ce choix constituait la nomination sans autre formalité. Administration patriarcale et démophile, mais non démocratique.

Aujourd'hui, dans notre démocratie qui n'est pas démophile, les instituteurs, les instructeurs des enfants de notre race subissent une incubation spéciale dans des séminaires spéciaux pour des évangelistes haineux aussi éloignés que possible des traditions provinciales ou nationales; puis des chefs lointains, peu ou pas connus par les pères de famille, désignent à ces instituteurs le pays où ils séviront en ne tenant compte souvent que de recommandations, de protections électorales, sans se soucier ni des traditions locales, ni de l'adaptation au milieu, ni de la volonté des familles. Le résultat, et d'ailleurs le but parfois avoué de cette administration dite démocratique de l'école, n'est plus de faire des hommes, des Provençaux, des Français adaptés à leur milieu familial et professionnel, fidèles à leur foyer et à leur race. Sauf d'admirables exceptions de maîtres que le milieu ne favorise d'ailleurs pas, l'école actuelle cherche à faire des électeurs soumis à toutes les idéologies au nom desquelles d'ignobles politiciens pourront les exploiter. Pauvres provinces si glorieuses jadis, et pauvre France.

CANJUERS

(Campus Julii Cesari)

A nue, soulet sus lou draïdu de Bramopan,
Au vièi plan de Canjuers, ma tèsto sounjarello
Eviho si pantai, si souveni d'antan,
E ié douno l'envans, à la lus dis estello.

Ai souvèni qu'un jour que me cresiéu soulet,
Dins un trou que fasiéu, rescountreri uno lauso,
E qu'en la devirant sus lou sòu dóu coulet,
Trouvèri uno toumié souto la pèiro enclauso.

Ero, n'es de segur, un d'aquéli sourda
Dou tèms dóu grand César qu'apereici campavo.
Avié soun casco au front, soun centuroun blouca;
E soun glàsi rouman dins sa man lou gardavo.

En dessus de l'espalo e proche dóu mentoun,
Cinq o sièi sòu jita au founs d'uno toupino
Avièn degu servi pèr la barco à Caroun,
Auto fidelita i cresenço divino.

Aperaqui, segur, d'autre sourda coumo éu,
Au rode dóu grand camp, avièn leissa sa vido

E dourmon soun repaus, entre mi pèd belèu,
Souto l'ermas dóu grame o bèn de la caussido.

E dins moun souvéni li regardi passa
Sus moun meme draïou. Anavon à la guerro
O bèn n'en revenièn pèr mai ié retourna.
Pèr la civilisa conquistavon la terro...

An passa pèr eici aquéli qu'eilamount
Pourtavon dins soun cor touto l'amo latino,
Au ribeirés dóu Ren fin-qu'i mar dóu tremount,
Mourtau pèr la bataio o bèn pèr la famino...

Aro, dins lou grand plan, lou silènci es vengu.
Tèm en tèm, dins la nue, s'entènde uno sounaio:
Un pastre es l'eiretiè dóu camp que s'es perdu
E soulet l'escabot camino sus la draio.

E pamens, mau-despiè di siècle qu'an passa,
Maugrat la sournò nue dóu tèm que nous reculo,
A l'orle dóu levant, semblo vèire mounta,
Coumo dins un trelus, l'amo dóu divin Julo.

Abriéu 1935

CANJUERS

Le nom de Canjuers n'est que la contraction des trois mots: Campus Julii Cesari (Camp de Jules César). Il désigne un haut plateau situé sur le versant occidental de la montagne de Marjès, le plus haut sommet de l'actuel département du Var. Placé au voisinage de la route romaine qui de Fréjus se dirigeait vers Riez, ce plateau assez rude et froid n'est guère peuplé aujourd'hui que d'une population rustique de bergers aux riches troupeaux. Mais son rôle historique dut être important à l'époque de Jules César, ainsi que l'indique ce nom aussi historique que ceux de quartiers voisins tels que Bramopan, Malanuë ou la Tardée. D'après les traditions locales, ces derniers noms évoqueraient des souvenirs des armées de César qui, manquant de ravitaillement, auraient réclamé à grands cris du pain, auraient passé de mauvaises nuits et se seraient attardées sur leur route. Quoi qu'il en soit de ces traditions, il est bien évident que ces noms ont un aspect de souvenirs historiques et ne ressemblent en rien à d'autres noms, d'allure purement géographique, qui semblent être l'écho de vieilles dénominations ligures ou même préhistoriques.

Il ne serait peut-être pas impossible de rechercher et il serait intéressant de savoir à quel moment de sa vie Jules César avait établi là son camp, et vraisemblablement un camp durable. Est-ce pendant la guerre des Gaules, alors que, luttant contre Vercingétorix, il avait à renouveler et à entretenir ses effectifs? Ce camp aurait été alors une sorte d'étape fixe, comme une espèce de centre de ravitaillement en hommes et en matériel sur la route qui, partant de Fréjus (Forum Julii Cesari), rejoignait la vallée du Rhône par Riez, Vaison et Orange? C'est une hypothèse très vraisemblable et à laquelle on pense tout d'abord.

Mais, à la réflexion, une autre hypothèse n'est pas moins vraisemblable. Après la guerre des Gaules et Vercingétorix étant captif à Rome, Jules César, voulant aller en Espagne écraser les légions de Pompée qui lui étaient hostiles, avait trouvé sur sa route Marseille qui lui interdit de passer sur son territoire. Il prétendit alors la réduire et la réduisit en effet, mais après un très long siège. Or, pendant ce siège, les Massaliottes eurent toujours à leur disposition de nombreux effectifs constitués soit par les citoyens marseillais eux-mêmes, soit par leurs fidèles et anciens amis les Albici ligures, de la région de Riez et ses environs. Lorsque Marseille fut prise, César se vengea durement de l'indépendance qu'elle avait témoignée à son égard. Non seulement il réduisit son territoire presque jusqu'à le supprimer, mais encore il voulut détruire son influence ancienne en développant Fréjus dont il prétendait faire un port concurrent de Marseille. Puis, soit pour assurer à Fréjus la sécurité de sa route vers l'intérieur des Gaules, soit pour punir les Albici de l'aide qu'ils avaient donnée à Marseille, il entreprit une expédition contre ces peuplades dont la fidèle amitié pour Marseille lui paraissait suspecte.

Quelles furent les péripéties de cette expédition? La dirigeait-il lui-même tout le temps? Ne fit-il que la préparer, puis la confia-t-il à un de ses lieutenants? Quelles difficultés rencontra-t-il? Comment se termina cette expédition? Appelé à Rome par des soucis plus urgents, la laissa-t-il inachevée? Serait-ce à ce moment qu'il aurait établi à Canjuers un camp central de son expédition? Toutes questions qui seraient intéressantes à résoudre pour quelque érudit curieux d'histoire à la fois romaine et provençale.

Quoi qu'il en soit, si nous devons à Jules César quelque reconnaissance pour avoir apporté, un peu trop rudement sans doute, la civilisation latine dans la future France, il nous est permis de regretter que son influence se soit exercée en Provence à anéantir l'apport civilisateur des Phocéens d'Ionie, fondateurs de Marseille.

Par eux et sans lui l'âme de la Provence eut été peut-être plus profondément illuminée par la féconde lumière du miracle hellénique.

LOU VIÈI GRENADIÈ

Mai? L'as bèn couneissu, Bounic lou grenadiè.
Aquéu qu'aviè viscu dóu tèm de l'Emperaire,
Aquéu qu'amavo tant Napoléon proumiè
E que l'aviè segui tant long-tèm de tout caire.

Iéu, m'en souvèni bèn. Ié fasiéu racounta.
Coumo pèr m'amusa, tout soun mouloun d'istòri,
E sèmpe lou veirai, soun bèu front redreissa,
Cerca si souvèni au founs de sa memòri.

Avans que de parla, nous semblavo toujour
Qu'aviè garda jusqu'aro à sa facho passido
Uno pouso d'Espagno o la nèu de Moscou,
E que sa voues de vièi n'èro touto espoutido.

E pièi tout en parlant semblavo s'escanfa;
Aurias dit que l'Istòri aviè rauba soun amo,
I'aviè douna soun fue pèr miès l'alumina
E que l'avié bralado à sis alo de flamo...

Aviè l'èr d'embauma lou parfum dóu baguié,
Tout de long de sa vido en seguènt soun araire.
E sèmpe vièi sourda, e sèmpe grenadié,
A viscu nonanto an fidèu à l'Emperaire.

A si darniè moumen semblavo regarda,
Dins sis uei fin e fièr, lou trelus de l'Istòri.
Oh! que bello vido pèr un brave sourda:
Viéure di souvèni e di rai de la glòri.

Novembre 1935

LE VIEUX GRENADIER

Les hommes de notre génération ont encore pu connaître, dans leur enfance, quelques vieillards qui avaient pris part à la grande épopée napoléonienne, et je me souviens parfaitement de plusieurs de ces vieux paysans courbés sous le poids des ans qui se redressaient fièrement lorsque passait, dans une conversation voisine, le seul mot, pourtant douloureux, de Waterloo.

Le reflet de la gloire brillait encore: dans leurs yeux comme il brillera toujours sur le nom de la France.

Car on ne peut s'empêcher de penser que, lorsque les millénaires auront passé sur notre planète, alors que certainement les peuples qui se partagent aujourd'hui la terre seront oubliés et qu'il n'en restera plus que des légendes, on parlera encore de Napoléon et de ses glorieux soldats français, comme nous parlons aujourd'hui de la légende d'Hercule. Cette gloire fascinatrice a quelque chose d'enivrant et quel est le cœur français qui ne s'en est jamais laissé éblouir.

Et pourtant... Et pourtant... Bien qu'il nous ait couvert de gloire, bien que son génie militaire ait été le plus grand de tous les temps, il faut se demander s'il n'eut pas mieux valu pour la France que Napoléon n'eut jamais existé.

Il a reconnu lui-même, dans le Mémorial de Sainte-Hélène, que ses victoires seront toutes effacées par Waterloo. Il faut bien avouer qu'elles n'ont donné à la France que le souvenir de leur gloire et qu'en définitive Napoléon a laissé la France plus petite et plus faible qu'il ne l'avait prise. Sa politique rompant avec toutes les traditions de la Monarchie a entouré la France de nations hostiles et jalouses. C'est en grande partie à lui que remonte l'unité allemande à laquelle il contribuait, sans s'en rendre compte lui-même, avec sa Confédération du Rhin où il ne voyait qu'un moyen de recruter des soldats sans penser aux effets politiques et aux répercussions lointaines.

Au point de vue social sa conscription a pris pendant quinze ans, dans toutes les familles françaises, les meilleurs générateurs pour disperser leurs forces viriles sur tous les champs de bataille. Son Code civil, inspiré des néfastes idées révolutionnaires, a semé partout l'individualisme et détruit, encore de nos jours, les familles, les nids où s'introduit la dénatalité.

Certes, après la Terreur, l'ordre napoléonien apparaissait sauveur, mais la discipline n'est pas la civilisation, elle n'en est qu'une mauvaise copie. La civilisation comporte le respect des autres et de soi-même, l'amitié des individus et des classes, la fidélité à la hiérarchie ethnique créée par la race elle-même à travers le temps et dont la discipline n'est que le signe extérieur.

Génie militaire prodigieux, Napoléon n'a été qu'un médiocre politique et un mauvais sociologue. Au total le prestige éblouissant de sa gloire a servi surtout à fixer un état social et politique dont la France meurt, depuis, peu à peu et dont notre temps voit la fin dans des secousses qui menacent la vie de notre race et même de notre civilisation.

Certes, à son rang, le simple soldat peut trouver dans les sublimes et exceptionnelles sensations de la gloire la récompense partielle aux efforts qu'il a fournis de sa chair et de son sang.

Mais pour les chefs, pour les responsables, doctrinaires ou réalisateurs, quelle ineffaçable meurtrissure sur leur conscience et sur leurs noms.

Lamentables mais naturels résultats de la politique de haine, de violence et de guerre inaugurée par les Girondins, les modérés de la Révolution, et quelle différence avec la politique si polie, si habile et si souple de nos grands rois bourbons qui avait placé la France à la tête de la civilisation et en avait fait la reine du monde.

LA CHAVANO

Se'n-cop, dins li grand bos, la chavano esmougudo
Au mitan di grand roure espousco sis uiau,
Semblo que sa fouliè, dins la seuvo ramudo,
A vougu s'espandi pèr rèn leissa de siau.

Petejo sus lou sòu e fa bounda li busco
Entre lou ramarès dis euse ruscatous.
Fa sauta lis aglan, craniho dins li rusco
E siblo dins li fueio un siblet vertouious.

Lampejo dins lou céu e plouro sus la terro.
Avau, carejant tout, un gàudre fangassié
Trestoumbo en cascaiant dins sa sournò coulèro
Au vabre serpentous sus lou grès roucassié.

Escranchant li nièu, sus uno roco nudo,
Un uiau pèto dur e belugo au peiras
E soun brut infernau s'en vai à la perdudo
En barralant la nèblo e tout lou nivoulas.

Tout boulego e tout siblo, e tout canto, e tout pèto,
Entre l'aigo e lou fué, dins l'èr e sus lou sòu.
Tout ço que viéu frénisse e çerco l'escoundeto;
E semblo que la vido es morto de la pòu.

Iéu, camine soulet. Trop luen de ma bastido
Ai rescountra la plueio e siéu pas escoundu;
Siéu bagna jusqu'is os e touto ma vestido
Es en estrassariè. Mai n'en siéu pas perdu.

Dins aquéu fuè d'infèr ai countengu moun amo
E soun espouscamen m'a pas pouscu trebla;
Se'n-cop lou bèu soulèu revendrà dins sa flamo
Aurai lou regard linde e rèn l'aura nebla.

L'ORAGE

La tourmente grandiose de la nature dans certains orages des montagnes a parfois une sublime beauté; mais je n'ai jamais bien pu comprendre l'angoisse qu'elle fait naître chez certaines personnes qui ne peuvent la contempler sans terreur. L'évidente inconscience de cette nature en tempête a quelque chose de rassurant; on n'y sent aucune volonté hostile et méchante; c'est la force de la nature brutale, puissante, aveugle et insensible sans doute, mais d'une neutralité absolue. Et on ne peut s'empêcher de sentir alors bourdonner dans sa mémoire la pensée de Pascal: — L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser: une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien .

LOU DEJUNA

Zóu, pichoun, levo ti, fagués pas lou feiniant.
Perqué tant s'atarda à la pantaiarello?
Es ouro de parti pèr vira lis andan
Qu'espèron lou soulèu au mitan di pradello.

As enca proun à faire avans de t'en ana:
D'un choucoulat espès te fau uno sietado,
Un tros de saucissot un pòu large coupa,
Emai dous iou bèn fres en bello sartanado.

Ah! fau vous tintourla e sias agroumandi
Li jouvènt d'aquesto ouro. E, pèr ana en plano,
Eisa de vous carga mai que de vous emplì...
Antan, nàutre, li vièi, dins la vido paisano,

A manja uno cebo avian un pòu de sau
Trissado dôu grun au cantoun d'uno lauso,
E buvian un cigau de bon vin prouvençau,
Asseta sus lou sòu de long de la resclauso.

Erian pas malurous; vivian sènso pegin.
Mai avian l'esprit siau e l'amo cantarello...

Anen, zóu, levo-ti; pèr faire soun camin
Fau que de bon travai en santa riserello.

LE DÉJEUNER

Un certain stoïcisme hérité de la rudesse antique et de la force romaine est naturel au provençal, et tout le révèle dans la simplicité droite et rectiligne de son habitation rustique. Sa sobriété en est une des formes. Le pochard sympathique qu'on rencontre si souvent le soir dans les villages de certaines autres provinces est une rareté en Provence. Longtemps l'alimentation y a été aussi à la fois sobre et savante, car la cuisine provençale jouit d'une réputation méritée par la variété, le ton et l'originalité. Le paysan provençal mangeait toujours très bien, c'est-à-dire très bon, mais savait aussi très souvent se contenter de peu. Aujourd'hui une évolution s'est faite et très heureuse, somme toute. Un confortable plus aisé s'est installé dans nos campagnes, les commodités de la chambre à coucher, les couverts de la table, la variété des plats, tout s'est développé et les agréments du bien-être sont beaucoup plus appréciés qu'autrefois.

Est-ce un bien? Est-ce un mal? Je crois plutôt que c'est un bien. La finesse des manières ne manque pas d'en éprouver la répercussion. Il convient toutefois de se méfier de l'esclavage où le bien-être matériel peut réduire celui qui ne sait pas limiter ses besoins. Il y a dans la vie simple une force, une joie et une poésie à la fois subtiles et profondes, où le bonheur trouve plus de satisfactions que dans l'assouvissement de plaisirs physiques forcément vite limités.

Il est malheureusement de plus en plus difficile de faire comprendre ces joies stoïciennes à ceux que préoccupent presque exclusivement les réalisations dites économiques, c'est-à-dire matérialistes. Et si les ignobles idées marxistes de la lutte des classes ont, si peu que ce soit, effleuré l'esprit et détruit le cœur de ceux qui vous écoutent, ils s'imaginent alors qu'on veut leur jalouser même ce qu'ils mangent. Pauvres malheureux, ils souffrent ainsi d'une haine dont ils se croient victimes et qui n'est que dans leur propre cœur. L'homme civilisé ne jalouse pas le bonheur des autres, il sait bien que son propre bonheur est, pour une large part, le reflet de ceux qui l'entourent.

Et l'homme intelligent sait passer aussi bien du château à la chaumière que de la chaumière au château.

A SORPS

(Fontaine l'Evêque)

Vène emé iéu, chatouno; eilavau dansaras
Sus l'erbo di pradas qu'arrouso l'aigo lindo;
Ounte Sorps, que sorgènto au pèd di grand roucas,
Trestoumbo en cascasant coumo un metau que dindo.

Anarèn tóuti dous jusquo sus lou lindau
Dis avèn souloumbrous ounte Verdon s'escoulo,
Au pieloun dóu vièi pont di Rouman e di Gau
Tout plen de souvéni au pèd di grand coulo.

Un pòu mai en amount, un valoun escarta
Counservo lou restant d'uno glèiso goutico,
E li mounjo de Riez ié vénien pèr garda
L'amour e lou repaus de la fe catoulico.

Es de poulit moumen de garda souveni
Dis ouro de baudour de la bello Prouvènço,
E lou bèu tèms passa es jamai bèn feni
Tant que n'en counservan la bello souvenènço.

Asseta sus lou pèd d'un vièi roure nousous,
Escoutaren passa lou plagnun di tourdoulo,
Entre mitan dóu vènt que brusejo, amoureux,
Au pounchoun vermeiau di ramudo piboulo.

Ah! pèr dansa ensen sus l'erbo di grand prat,
De tis uei dous e viéu vòli vèire la flamo
E, dins soun dous fremin, ausiren laleja
La cansoun de l'amour que mounto dins nosto amo.

Abriéu 1935

A SORPS

Sorps est le vrai nom de Fontaine l'Evêque. C'est le nom traditionnel qui s'apparente, par l'étymologie, au groupe de mots issus du latin surgere et qui ont formé en provençal: sourso, sorgènt, sorgi, sourti; en français: source, surgir, sortir, sourcier; en italien: sorgente, sorgere. Il est analogue à Sorgues qui est le vrai nom de Fontaine-Vaucluse.

Le nom plus récent de Fontaine l'Evêque ne date que de deux cents ans environ. A cette époque en effet, l'évêque de Riez avait voulu fonder là un monastère, comme jadis, au Ve siècle de notre ère, l'évêque de Riez avait fondé le monastère de Moustiers. Mais tandis que le monastère de Moustiers avait été un monastère d'hommes, celui de Sorps fut un monastère de femmes, et dont la vie fut brève. Peut-être aurait-il eu une plus longue durée s'il avait été un monastère d'hommes, paysans, défricheurs et bergers, le milieu rustique et agricole se serait mieux prêté à l'activité de l'élevage qu'à la contemplation ou à la charité féminine. Quoi qu'il en soit, il ne reste plus à l'heure actuelle de ce monastère que quelques vestiges d'une chapelle de style ogival située au-dessus de la source, près de la route plus récente (elle a été faite il y a seulement une cinquantaine d'années) qui passe entre ces ruines et la source même.

Infiniment plus anciennes sont les ruines du vieux pont romain qui achève de disparaître au confluent même du Verdon et de l'eau de Sorps, à l'entrée des gorges inférieures du Verdon. C'était là, en effet, que passait la voie romaine qui reliait Fréjus à Riez, dont il reste encore quelques bornes milliaires aux environs de Vérignon et qui descendait de ce village en passant à Bauduen par la route actuelle, tandis que de l'autre côté du Verdon elle remontait sur les coteaux de la rive droite un peu en amont du village de Sainte-Croix. Les crues du Verdon enfouissent de plus en plus dans les graviers les beaux blocs cubiques taillés par les vieux romains, et je puis personnellement affirmer qu'au temps de mon enfance la culée du pont était beaucoup mieux conservée qu'aujourd'hui.

Les excursionnistes nombreux qui viennent à Sorps ne manquent jamais de se demander d'où peut bien venir cette belle eau et les hypothèses ne manquent pas pour leur répondre; mais aucune n'est démontrée.

Que ce soit un bras du Verdon qui resurgisse après s'être englouti dans quelque gouffre obscur des gorges supérieures, il faudrait que le cubage des eaux dans le Verdon supérieur le démontrât, et d'ailleurs ces gorges sont, à l'heure actuelle, si bien connues dans tout leur parcours qu'on peut rejeter cette hypothèse.

Que des infiltrations recueillies par les gouffres du plan de Canjuers accumulent les eaux des pluies qui viendraient jaillir à Sorps et aux sources voisines de Garuby, c'est d'une insuffisance évidente, le climat de ces régions provençales n'étant pas à tel point pluvieux qu'il puisse alimenter d'aussi volumineuses sources.

Le spéléologue célèbre M. Martel a essayé de résoudre ce problème. Il a visité tous les gouffres de la région et parcouru de bout en bout les gorges du Verdon. Il n'a pu arriver à une conclusion satisfaisante.

On a émis l'opinion qu'un vaste fleuve souterrain circule dans le sous-sol de la haute Provence et alimente toutes ces sources, non seulement celle de Sorps, mais même la plus abondante, celle de Vaucluse Cette hypothèse n'en est pas une, car enfin qu'il existe un fleuve souterrain, nous pouvons l'affirmer en toute certitude puisque nous le voyons sortir. Mais cela ne nous dit rien ni de son trajet, ni de ses origines. La géologie ne manque pas de problèmes à résoudre qui ne seront peut-être jamais résolus.

Quoi qu'il en soit, lorsque, devant ces sources aux eaux si limpides et si pures, on songe aux eaux douteuses dont les Provençaux sont obligés souvent de se contenter sur toute la côte méditerranéenne, du Rhône jusqu'à l'Estérel, on ne peut que regretter que notre administration contemporaine n'ait pas encore pu conduire l'eau de ces sources, en leur conservant fraîcheur et pureté par des canalisations souterraines, jusqu'aux rives où elles devraient être exclusivement réservées à l'alimentation humaine.

Certes l'utilité effacerait la poésie et le charme naturels, mais de nos jours encore cette poésie en est exquise. Et je ne puis personnellement l'évoquer sans attendrissement, car j'ai passé là quelques-unes des plus douces heures de ma vie, et le souvenir restera ineffaçable dans ma mémoire du dernier regard d'adieu de mon père qui, sentant venir sa dernière heure, avait voulu revoir encore une fois cette source qu'il avait tant aimée.

LOU CROS DE LOUNGAGNO

Ma pichouno sourreto, à soun Cros de Loungagno,
Au plan de Solliès-Pont, a vougu m'envita.
Pèr manja de grafioun dins sa bello campagno,
Au mitan di pradas de Gapèu arrousa.

Es li pu bèu jardin de la bello Prouvenço,
Aigo lindo e soulèu ié fan jamai default.
Aqui se sènte bèn l'eternalo jouvenço
De noste bèu païs emé touto sa gau.

Aqui tóuti li flour e tóuti li fruchino,
A se faire culi, semblon s'amoulouna;
Ço qu'òu sòu prouvençau pòu prendre sa raçino,
Au bèu Cros de Loungagno, a toujours espiga.

Au poulit mes de Mai, quand la roso espelido
Embaumo de sentour sus li prat vermeiau,
La cerieio a li rouito à si gauto pouldido
E semblo tremoula dins lou matin frejaud.

Emé li fenejaire o bèn tóuti souleto,
Enaussant òu soulèu li perfum mescladis,
La cerièio, e la roso, e ma gènto sourreto,
Au mitan di grand prat, me fan un paradis.

Mai 1935

LE CROS DE LONGAGNE

Il faudrait avoir toute l'envergure et toute la verve poétiques de Mistral pour célébrer dignement la féconde opulence des verdoyantes rives du Gapeau, ce petit fleuve qui, né des sources situées au pied du versant sud du massif de la Sainte-Baume, descend assez directement jusqu'à la mer où il se jette non loin d'Hyères. Avec de l'eau et du soleil la bonne terre de Provence produit tout ce qu'on lui demande. Jamais mieux que dans cette région on n'éprouve la vérité de cette certitude.

Et le long travail de sélection qui, depuis des siècles, s'efforce de raffiner les espèces dans l'horticulture, est arrivé à en obtenir qui ne peuvent guère se reproduire d'ailleurs dans toute leur beauté. Il s'est accompli là, comme d'ailleurs partout où s'accumule le travail de générations successives, un capital qui n'est pas seulement matériel, mais surtout intellectuel. L'adaptation de l'habitant à son sol est toujours une assurance de précieuse fécondité et, quoi qu'on puisse en dire, cette adaptation n'est jamais aussi complète que lorsqu'elle s'est faite à travers plusieurs générations.

— Nautre, sian d'eici (Nous autres, nous sommes d'ici).

Cette fière affirmation de la personnalité locale, qu'on ne rencontre que de moins en moins aujourd'hui, avait quelque chose de richement fécond non seulement au point de vue moral, mais même au point de vue matériel.

Si la cerise de Solliès-Pont a la réputation universelle qu'elle mérite justement, c'est que sa fleur garde le souvenir des efforts faits depuis des siècles pour l'épurer et la saveur de sa pulpe, qu'on ne retrouve nulle part ailleurs, est comme le baiser de la vieille et pure race des paysans qui ont travaillé pour l'affiner.

LOU ROUSSIGNÒU

Dins lou bresihadis de la sesoun poulido
Ounte lis auceloun canton sus si nisàu,
A la douço sentour di ginesto flourido,
Ausi lou roussignòu es un plési reiau.

Dins sa fresco coumbello uno aubo-vit crentouso,
Au pèd dóu ramarès di grand fabregoulié,
D'un poulit roussignòu èro tant amourouso:
A vougu l'aganta uno nue que dourmié.

E tant bèn s'aloungué que de si fieleireto
Envertouiado i pèd de l'aucèu endourmi,
Au matin vermeiau, la pichouno paureto
A crésu que toujours lou pourrie reteni.

Aviè davans sis uei més si flour blanquinello
E pièi, pèr lou sougna e lou faire abrigous,
L'aviè mès à l'enclaus di fueio fresquinello,
Oustalet ombrejau e proun amistadous.

Mai aviè passa l'osco, o pàuro mignouneto,
E dins lou subrejour l'auceloun reviha,
De soun bè pounchounet, de sis alo rousseto,
Aguè lèu tout roumpu e pièi s'es escapa.

Despièi se crèi toujours que l'aubo-vit l'aganto,
A se teni d'ament crido coumo un perdu,
Tout de long de la nue ié canto e ié recanto:
Poussò, poussò, jamai, vai, m'agantaras plus.

Avoust 1935

LE ROSSIGNOL

C'est dans la bouche d'un enfant que j'ai trouvé ce joli petit conte; mais je n'ai jamais bien pu savoir où il l'avait trouvé lui-même. Quand je le lui demandai, il me répondit que ses camarades le lui avaient appris et que je n'avais qu'à écouter le rossignol la nuit, je verrais alors que c'est exactement ce qu'il dit dans sa chanson. Peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi.

L'anonymat de ces jolies historiettes qui circulent de bouche en bouche en fait une sorte de propriété collective où s'exprime la douceur imaginative de toute une race. C'est cet ensemble de contes de fées, de petites chansonnettes enfantines, de légendes gracieuses qui témoigne du caractère poétique du peuple qui l'a conçu. C'est aussi la preuve de son bonheur, car les peuples malheureux ne conçoivent guère que de sombres légendes plus ou moins terrifiantes. Heureux les peuples qui peuvent chanter des chansons innocentes et enfantines et qui savent condenser dans les contes de leurs enfants tous les parfums et toutes les douceurs de leur gracieuse imagination.

ROSETO

Roseto, te souvèn que quand erès pichoto,
Aviès un cabridoun que te seguiè pertout.
Que sa voues jouveneto e sa linguo mignoto
A toun brès te venièn reviha subrejour...

Quand lou gàu, lou matin, cantavo sus ta porto,
Aviè l'èr de te dire: — Anèn, zou, lèvo ti.
Toun ave es davau que vòu ana pèr orto.
Anèn; es deja tard; es ouro de parti...

Que te disiè, Pitou, quand à nue t'ajudavo,
Estremant toun ave coumo un bon can fidèu,
E quand, davans lou fue, à l'oustau se caufavo
En jougant emé tu, flatiéu coumo un cadèu?

Roseto, escouto me: lis enfant à Marsiho
An tant bèn pèr jouga can, gàu e cabridoun.
An meme de lapin que jougon à la quiho
Asseta sus lou quièu... Mai son fa de cartoun.

Nàutre, sian bastidan, e tu siès bastidano:

Avèn besoun de ren tant que dóu naturèu;
La bello verita es, coumo tu, païsano,
Ardejo à noste cor coumo un roure au soulèu.

Li fiho de la vilo an la facho passido,
A forço de coulour pèr se faire pinta.
As pas besoun d'acò pèr èstre pu poulido
Emé toun naturèu e ta bello santa.

Febriè 1935

ROSETTE

Elles sont charmantes nos jeunes filles campagnardes de Provence avec leurs yeux vifs et profonds et leur caractère naturel et sincère. Avec un coquelicot dans leurs cheveux noirs ou un bleuet à leur corsage, elles ne craignent aucune comparaison.

Mais les commerçants en parfumerie et en << produits de beauté , qu'ils disent, leur ont persuadé le contraire afin de

leur écouler toute cette pacotille de poudres, fards, crayons, rouges et autres, que naguère encore on ne considérait que comme les inavouables secrets des vieilles coquettes désireuses de << réparer des ans l'irréparable outrage . Elles ont accepté ces persuasions, plus commerciales qu'esthétiques, et, alors qu'il y a quelques années à peine il était infiniment rare de voir dans nos villages des lèvres carminées et des ongles peinturlurés, cela se voit maintenant partout le dimanche. Aussi j'avoue très volontiers que je préfère voir nos jeunes filles pendant la semaine où elles sont à leur naturel, à leur joli naturel.

Mais ne le leur dites pas. Elles croiraient peut-être que je leur refuse le droit de faire grande toilette, comme les filles de la ville. J'avoue pourtant qu'elles me plaisent beaucoup lorsqu'elles s'apprêtent un peu: elles me rappellent les jolis oiseaux quand ils lissent leurs plumes. Un peu cependant, pas trop; c'est si joli leur naturel. Peut-être me pardonneront-elles de le leur dire en vers. Encore n'est-ce pas bien sûr.

I BAN DE DIGNO

En 1933

Bèn luen dins lou passa, a deja dous milo an,
Pèr sougna si doulour dins la roco troucado,
Aperenci venièn lis Aubige rouman.
Desempièi tant de tèms, sus la sourso canfado,

An chanja li passant; mai nosto roco aupino
Au clapas gisclo enca pèr douna sa calour...
Li mègi sapientas que soufron de l'esquino
An rèn trouva de miès pèr gàri si doulour.

En 1934

Vengueri l'an passa.. Quest an siéu mai vengu.
Sènso èstre bèn gàri, n'agueri jouissènço.
Alor que soufri mai me n'en siéu souvengu...
Quau saup s'es de besoun o de recounouissènço?

En 1935

Creiriéu, s'èrian enca dóu tèms di vièi pagan,
Que lou diéu escoundu dins nosto sourso aupino
A vougu, pèr me vèire eici tóuti lis ans,
Me gari qu'à mita ma doulentouso esquino.

En estènt bèn gari belèu revendriéu plus.
Me diriéu, mau-gracious: Qu'un tron de l'èr lou cure.
Estènt enca arna siéu sèmpre revengu...
Trove enca lou bon biais de dire: mai que dure.

AUX BAINS DE DIGNE

L'efficacité thérapeutique des eaux thermales de Digne est incontestable et elle est reconnue depuis la plus haute antiquité. Les Romains s'en servaient déjà. Ce n'est pas, à la vérité, une référence de premier ordre, bien qu'elle soit invoquée dans la plupart des villes d'eaux. Le genre de vie des anciens, l'absence chez eux de linge de corps, le contact plus fréquent alors avec les animaux, les occasions plus constantes d'affronter la poussière, tout les obligeait à des soins de propreté corporelle et à des ablutions fréquentes. Aussi toutes les sources ont-elles été utilisées par eux et surtout celles dont la température naturellement chaude en rendait l'usage agréable et facile même pendant les jours froids. C'était donc pour eux peut-être une question de propreté plutôt que de thérapeutique.

Quoi qu'il en soit, cette action thérapeutique n'est pas douteuse et des guérisons fréquentes en sont le témoignage irrécusable. Il est bien peu de malades qui n'y trouvent au moins une amélioration.

Aussi les bains de Digne ont-ils toujours été fréquentés, même autrefois, alors que l'établissement thermal et l'hôtel laissaient beaucoup à désirer. Aujourd'hui un établissement tout neuf et un hôtel d'une irréprochable propreté ont rejeté dans le domaine des souvenirs légendaires les anecdotes courantes sur les auberges françaises d'autrefois où l'on était toujours assuré d'être mal logé et très bien nourri, tandis que dans les hôtels palais d'aujourd'hui on est assuré au contraire d'être mal nourri et bien logé.

Il n'en reste pas moins que ce genre de plaisanterie à la fois un peu railleuse et sceptique est le fond des causeries où se passent les heures que le traitement n'absorbe pas. On jase, on papote, on raille le traitement et on se raille soi-même... Et pourtant on revient, ce qui est bien la meilleure preuve qu'on ne croit pas soi-même à ses propres railleries. Depuis Molière il en est d'ailleurs toujours ainsi et ceux qui raillent le plus la médecine et les médecins sont les premiers à les appeler au moindre bobo. Ce qui est d'ailleurs tout naturel, puisque le médecin représente l'expérience médicale. Et si ceux qui ont l'expérience peuvent certes se tromper, du moins ont-ils plus que d'autres des raisons d'être dans la vérité.

A CARLE MAURRAS

Sus lou grand Vacarés, o la plano cravenco,
Au dous trefoulimen d'un soulèu iverneau,
Narrejant à plen lèu l'aureto roudanenco,
A cerca soun broutun s'escampihon li brau.

Toutes joio dins l'èr; la vanello poulido
Emé li blanc guiraud s'amuso dins lou cèu;
Li rose becarut s'en van à l'avalido
Ardejant dins l'azur coumo un rai de soulèu.

Subran d'aperamount, coumo uno tremountano,
Uno aspro brefounié devesso soun fremin;
Lou revès de mistrau que pouisso la chavano
Escoubo tout avau dins lou toumple marin.

Alor, pèr s'apara de touto malandraio,
Esquicha mescladis darniè soun majourau,
Lou pu fort, lou pu vièi, mèstre di palunaio,
A-de-reng assavi s'amoulounon li brau.

Éu, lou grand banaru, tèn sa bano pouchado
E, mourre dins lou vènt, regardo lou soulèu...

Sian tóuti coumo acò: avèn besoun d'ajudo
I jour de chavanasso, e, quand lou tèms es bèu,

Ié fai gàu i Francès, coumo en plano cravenco
I poulit bécarut... Mai vèngue lou mistrau;
Faran coumo li brau i lono camarguenco,
Anaran darniè tu, lou mèstre majourau.

A CHARLES MAURRAS

Les individus dispersés au gré de leurs caprices, lorsque les temps sont faciles, se serrent au contraire et s'épaulent réciproquement quand le danger devient pressant. C'est là une loi naturelle de la matière vivante, c'est là un réflexe instinctif de l'esprit animal. Aux jours où un mistral violent souffle en tempête sur la Camargue, les taureaux, pour lui résister, se mettent tous face au vent et en triangle derrière le plus puissant d'entre eux qui constitue ainsi comme la pointe de la flèche sur les côtes de laquelle glisse la tourmente.

Il en est de même lorsque des convulsions politiques violentes secouent l'âme des peuples. Lancés à la poursuite d'illusions et de chimères qui ne peuvent les conduire qu'aux pires catastrophes, ils en arrivent forcément à un instant où, déçus et désorientés, ils retombent dans les dures réalités et cherchent à retrouver ce qui est l'axe normal de leur vie mentale.

La France a cru, ou plutôt ses ennemis lui ont fait croire, depuis cent cinquante ans, qu'il était excellent de rejeter brutalement tout son passé, de renier toutes ses traditions et d'assassiner toutes ses élites. Au lieu de rester l'initiatrice de l'humanité, elle s'est jetée dans l'imitation de barbares moins civilisés qu'elle. Le déclin actuel, qui est la conséquence de ces erreurs, la conduira-t-il jusqu'aux catastrophes finales?

N'est-il donc pas possible d'espérer qu'un jour viendra où, lasse de poursuivre des chimères étrangères à son sang comme à son génie, la France comprendra enfin que toutes les traditions monarchiques et chrétiennes qui ont fait la gloire et la richesse de son passé peuvent encore refaire la grandeur et le rayonnement de son avenir?

Toutes les fois qu'un peuple a rompu avec ses traditions et son passé, ou bien il a fini par y revenir, ou bien il en est mort. Les Français qui ne veulent pas que la France meure se serreront-ils derrière celui qui sait où et comment les conduire, malgré la tempête?

P. S. en 1941. _ Les évènements ont démontré la justesse de ces prévisions. Sous la tempête de 1940 les Français se sont groupés autour de la doctrine nationale proclamée par Maurras et incarnée par le grand chef militaire qui s'en réclame. L'intelligence humaine a des lois auxquelles elle obéit.

LA DRIHANÇO

Sian descendu ensèn au trefouns de la croto,
Ié cerca per mièjour li bon vin de Bassan.
L'ouuncle Fèli a dit que voudrié d'agrioto,
Aquéli qu'a culido is agrioutié d'antan.

Es la bravo Mioun que nous fa la cousino.
Aparo bèn la lèbre, emé li perdigau;
A soun bon fué de bos jamai rèn se rabino
E l'oudour dóu civié emausemo l'oustau.

I'aura d'òulivo nègro e de bono poutargo,
Uno salado fèro e lou meloun d'ivèr;
Pièi, pèr lou gastadan, lou bon Fèli s'en cargo;
Es éu que chausiro la frucho dóu dessèr.

Mai lou meieur de tout sera la remembranço
Entre nàutre tengudo en vièi ami fidèu;
Parlaren dóu passa, parlaren de la Franço
E de nosto Prouvenço à si tèms li pu bèu.

Noste Charle dira ço que fa, ço que pènso
A noste grand Paris pèr faire l'avéni
E lou regisclamen de la bello Prouvenço
Au trelus mistralen tourna-mai respeli.

Pièi cantaren beléu nosto coupo versanto
O Jan de Gounfaroun, renegat revengu;
Cantaren ço que viéu e tout ço que recanto,
Emai lou tèms que vèn, emai lou tèms perdu.

Sian tóuti de Françés de la bello Prouvenço;
Aman lou bon vin pur, lou vin de noste plan,
D'èstre enfant de Mistral coumprenen la chabenco
E dins lis estrambord sèmpre se regalan.

Mai vèn pièi un moumen ounte tant bello vido
A besoun de féni pèr tourna au travai
E sounjaren tout l'an à la fèsto poulido
Ié tourna l'an que vèn, encaro e longo mai.

LA BOMBANCE

Dans tous les temps et dans tous les pays, se réunir entre amis autour d'une table bien garnie fut toujours la plus normale des réjouissances, et l'on peut dire que l'art culinaire est une des meilleures expressions de la civilisation d'un pays. A ce point de vue la France est d'une richesse opulente, car chacune de ses provinces y apporte non point seulement un, mais de nombreux chefs-d'œuvre à la fois variés et originaux. La Provence en a toute une très riche gamme. Sa bouillabaisse est universellement connue, mais elle est entourée d'une multitude de plats qui ne lui cèdent en rien ni comme saveur, ni comme originalité. La réputation de ses poissons était déjà bien établie au temps de Cicéron. C'est dire que ses traditions culinaires sont assez anciennes pour avoir eu le temps de s'affiner tout le long du littoral méditerranéen. Et sur les montagnes, les truffes, les gibiers, les porcs et les moutons alpins offrent des ressources que connaissent les gourmands dans leurs réunions.

Ces sortes de réjouissances ont toujours été fort appréciées par les provençaux et le grand Colbert raillait déjà les marseillais sur leur goût de ces réunions dans les petits << cabanons des environs de la ville.

Les plus agréables de ces bombances où l'amitié se réchauffe ne sont pas toujours celles où l'on est en foule. On a dit avec raison que, pour qu'un repas fut excellent, il fallait y être plus nombreux que les Grâces, qui étaient trois, et moins nombreux que les Muses, qui étaient neuf.

C'est toujours entre ces deux chiffres qu'oscille le nombre des convives toutes les fois que Maurras vient à Roquevaire où il est l'hôte aimé de mon oncle Félix Rancurel, grand disciple de saint Hubert et fort expert en produits cynégétiques et agricoles du pays. Et la conversation y est à la fois familière et familiale; on y évoque les souvenirs des vieux parents, les années de jeunesse; on y touche tous les sujets actuels, aigus ou charmants; on y échange des projets et des confidences dans une douce et sereine amitié à la fois discrète et sûre... Et on y parle provençal sors le portrait et dans l'âme de Mistral.

LA NEBLAIO

Pichounet, vai-t-en vèire eila de long dóu serre,
Ounte lou clar soulèu dardaio dins lou vènt,
Se la nèblo di founs jusqu'eici vèn nous querre
O bèn se lou soulèu prendra lou tèms que vèn.

Davau, dins lou tréfouns, entre mitan di nèblo,
Alocaras lou riéu, serpentous i clapas,
Tirasseja espès la fango que lou trèblo
E li vege toursu derraba i gravas.

Dins lou jaune sournon de la nèblo espessasso
Ausiras crouaca li nègre courpatas,
Veiras courre li gàri e li serp marridasso
Emé lou bestialun escapa di bartas.

Mai se mounto eici'n aut touto aquèlo nèblaio
A l'avugle sournun serèn envertouia:
Acò sera lèu fa de nous proun mètre en aio
E faudra d'escaufestre à s'en desembouia.

Ço que vèn de la vilo eici sus la mountagno
Es pas toujours carga di pu poulit parfum
E sa marrido nèblo emé sa malamagno
Empouisouno noste èr, nègro coumo soun fum.

— Tóuti li chin gasta de la demoucraciò
An deja escampa si vérin pégourous.
Pèr desmémouria l'amo de la patriò
E pèr desabari soun eime vigourous...

Pichounet, gardo bèn lou vièi founs de ti rèire;
Aquéli qu'an viscu sabièn perqué l'an fa;
Pèr defèndre soun amo avièn tóuti si prèire,
E pèr para sa vido an sachu travaia.

Quand la tèsto de l'ome au soulèu se tèn claro
E que saup se garda en lus de vérita,
Dou malur sournaru forço miès s'en aparò
E soun pu grand bonur es la sereneta.

Désèmbre 1938

LES NUEES

Il y a peu de spectacles plus beaux que la limpidité des cieux au sommet des montagnes pendant la clarté des beaux jours d'hiver. La rudesse même de la température semble en affiner encore la pureté, et ce n'est pas sans quelque pitié qu'on contemple alors à ses pieds la profondeur des vallées plongées sous l'épaisseur des brumes. C'est qu'alors la comparaison s'impose de soi-même entre la sérénité morale des régions élevées de l'âme en opposition à la bassesse de certains instincts qui sont le lot commun le plus vulgaire de la vie quotidienne dans les habitats humains les plus peuplés.

Certes il ne suffit pas d'habiter la montagne pour devenir un ange, mais qui de nous n'a éprouvé parfois, au contact de certaines horreurs et de certaines dégénérescences, le désir de fuir, de s'isoler, bien loin, bien au-dessus du grouillement et des turpitudes.

Et quelle douloureuse tristesse de voir parfois les idées fausses et menteuses, les mœurs perverses, monter jusque dans nos villages montagnards que devrait préserver pourtant le contact immédiat de la vie naturelle et normale. Que de mensonges, que de promesses éhontées ont été débités dans nos campagnes par des candidats en mal d'élection. L'un d'eux ne promettait-il pas, un jour, dans un village, de faire raser la montagne dont l'ombre abrégait trop dans la vallée les journées de l'hiver, s'il était élu. Il fut élu, puis réélu. Mais la montagne est encore là, croyez-le bien.

TRELUS DE NEU

Quand la nèu, eilamount sus li serre, dardaio,
Au soulèu prouvençau, si trélus blanquinèu,
Moun amo sounjarello en soun tréfouns pantalo
E leisso s'espandi si frémin fresquinèu.

Pantaio dóu vala que d'eilamount trestoumbo
Entre li grand roucas claret e peiregous
Pièi davalo eilavau au trefouns de la coumbo,
Abrigous e lindet, fresquet e serpentous.

Pantaio de la flour que bluiejo i pradello,
I raro dis ermas e di prat vermeiau,
Souto un fabregouliè i longo ramarello
O dins lou pàti fres d'un bèu castèu reiau.

Pantaio dóu murmur que brusejo l'abiho
A la flour poulideto escoundudo i pradas;

De tout ço que pòu dire, òu matin, quand babiho
Emé lou parpaioun au mitan dóu campas,

Pantaio dóu rigau o de la cardelino
Abéurado i cascás dóu poulit valadet
Que piéulo sa cansoun soutu lis amarino,
I ginèsto flourido o dins lou fràu verdet...

Lou flume serpentous que d'eilamount davalo
En si flot fresqueiret carrejo nourriguè
La vido di trefouns que nosto plano avalo
E l'escampo adaré sus l'ermas fangassiè.

Es la nèu d'eilamount que fa béure la terro,
Es l'esprit d'amoundaut que fa viéure eici'nbas,
Sènso cor piétadous la vido se fa fèro
E sènso nèu damount la terro vieurié pas.

Juliet 1939

REFLETS DE NEIGE

On éprouve quelque pudeur à exprimer des évidences aussi constantes que celles-ci. Et pourtant elles sont si faciles à oublier. L'urgence des besoins matériels qui s'imposent fait trop souvent négliger la primauté des exigences de l'esprit et le matérialisme triomphe tout d'abord insolemment. Ce n'est que par la suite que l'esprit se venge, mais trop tard pour éviter les ruines.

Aujourd'hui notre civilisation matérialiste semble s'épanouir et s'enorgueillir de ses progrès. Mais si, à côté de ces progrès matériels, s'épanouissent des dégénérescences mentales, quels sinistres pronostics nous menacent. Toute civilisation n'est qu'un produit mental: Mens agit molem.

Juillet 1939

LA CANSOUN DI CAVO

Ai cerca dins moun cor li pu bèu souveni
Qu'a canta de ma vido uno bello musico;
E lou trefoulimen de moun cor a freni
Dur coumo trounadisso o pu dous que melico.

Ame li bon vièi pastre à long mantèu loubet
Que siblon dins la nue quand soun ave barroulo;
Ame li vièis èr dous de si dous galoubet
Poulit coumo un murmur di poulido tourdoulo.

I séuvo armouniouso ai ausi dins la nue
Lou rampèu de la troumpo ana de fuèio en fueio
E canta soun plagnun que mounto jusqu'i pue
Dou tréfouns de la coumbo au resson que lou cueio.

A Marsiho, à Paris, finqu'i païs german,
Ai ausi di councert li bello cantadisso;
I grando catédralo, à Roumo e à Milan,
Ai vougu escouta li grando pregadisso.

Emai de tout acò n'i'a rèn de cantadis
Coumo lou dous murmur que brusejo à la gravo,
En argènt tresiha, lou flot rebaladis.
Ah! la bello cansoun que canto dins li cavo!

Ah! quand la nèu se found e trestoumbo en cascas,
Ausi lou mistralas brama dins li vièi roure;
Escouta eilamount, pu aut que li roucas,
Li quilet di grand aigle au cresten di grand mourre.

Setèmbre 1938

LA CHANSON DES CHOSES

On a dit avec raison que l'art c'est l'homme ajouté à la nature. A ce point de vue on peut affirmer que le provençal est instinctivement un artiste et sa façon de sentir la nature et d'exprimer son sentiment avec la mesure appropriée se révèle dans toutes ses productions artistiques.

<< Nos pères, dit Maurras, ont toujours eu ce goût de mêler l'art à la nature, d'inscrire sur le vif les souvenirs et les virtuosités de leur art .

Cette prodigieuse adaptation de l'homme provençal à la nature de son sol et de son climat atteint parfois à un degré d'expression incroyable. En musique certains noëls de Saboli exhalent comme un fumet enivrant l'odeur et la saveur du terroir provençal.

Et il n'y a guère en Provence de ces fautes de goût qu'engendrent si souvent l'excès, la démesure, le disproportionné. Contrairement à ce qu'ont pu faire croire certaines caricatures, amusantes d'ailleurs, de tels ou tels traits de caractère qui existent à l'état d'exception aussi bien

<< dans le Midi que partout.

Le plus vigoureux des artistes provençaux, celui qui par sa puissance aurait été le plus enclin à dépasser les limites de l'expression, Pierre Puget, le Michel Ange provençal, n'a jamais versé dans l'outrance et n'a jamais frayé avec le difforme et le colossal.

A cet égard nous n'avons jamais démenti ce qu'ont pu laisser dans notre âme ces ioniens de Phocée qui sont venus apporter à Marseille le sens grec de la mesure et de l'harmonie des proportions.



DEUXIÈME PARTIE

CHARRADISSO

NOSTE PARLA

Que m'as dit l'autre jour? Parlès plus prouvençau
Perqué dison alor que siès pas proun françeso...

Ah! coumo galejado, acò manco de sau.

E que seriès alor? Uno senegaleso?

Aquelo empego, tè. Auriéu jamai crésu
Que de noste parla siguessès tant crentouso.

Ah! l'escolo laïco a fa ço qu'a pouscu
Pèr tua la Prouvenço en la fasènt paurouso.

Avian, de noste tèms, un pòu mai de fierta.
Sabian que la Prouvenço avié tengu sa plaço,
En istòri requisto, i glòri dóu passa.
Dins lou païs de França, ié sian de bello raço.

A passa pèr eici la civilisacioun;
Lou Rose es soun camin. A sa primo jouvènço
Aviè prés soun envans pèr mounta au tremount,
Sus nosto mar latino, à la bello Prouvènço.

Es de marrit Françés aquéli qu'an besoun,
Pèr se crèire qu'aucun, de mespresa lis àutre.
Auvergnat o Picard, Parisian o Gascoun,
Sian tóuti de Françés tout en estènt bèn nautre.

A rèn gagna la Franço à l'unifourmita;
De tout li coulour èro bèn miés flourido.
Uno prouvinço aviè sa persounalita
E l'amo de la Franço èro bèn mai poulido.

Escouto: fau sache coumprèndre lou passa.
Se n'en vos bèn garda la bono couneissènço,
Oublidaras jamai aquélo verita:
Lou rèi de nosto Franço es comte de Prouvenço.

Mai 1935

NOTRE LANGUE

Langue d'oc, langue d'oïl, ces deux langues ont contribué toutes deux à la naissance et au développement de l'âme de la France. Pourquoi donc les opposer? Pourquoi ne pas concevoir que la France est un pays où diverses langues, toutes françaises, ont fini par former un total où les apports peuvent avoir été plus ou moins grands, mais où chacun a mis du sien. Car il faudrait aussi faire entrer dans ce total les apports celtes, flamands, basques, alsaciens ou autres qui se sont faits peu à peu au fur et à mesure de la formation de l'âme nationale et qui continuent d'ailleurs encore à se faire même de nos jours. Un mot typique à ce point de vue est passé récemment de la langue d'oc à la langue d'oïl; c'est le mot resquiller et son dérivé resquilleur, du provençal resquiha et resquihaire, qui signifient glisser, glisseur, qui disparaît sans payer. Le nombre de mots est énorme que l'étudiant montpelliérain Rabelais a fait passer de l'oc à l'oïl. Et si on remontait jusqu'à l'époque médiévale antérieure à la croisade des Albigeois ou à la bataille de Muret, on serait presque obligé de reconnaître que ces deux langues n'en font qu'une seule évoluée de diverses manières.

Rabelais, les écrivains de la Pléiade et enfin les grands auteurs du siècle de Louis XIV ont fixé la langue d'oïl, tandis que jusqu'à Mistral la langue d'oc restait malheureusement dispersée dans ses divers dialectes. Mais la renaissance littéraire qui constitue le Félibrige et surtout l'envergure poétique de Mistral, jointes aux développements politiques que suscitera inévitablement le réveil de la conscience méditerranéenne, réservent à notre belle langue d'oc des perspectives élevées.

Que certains esprits bornés prennent ombrage du mouvement félibréen et croient travailler à l'unité française en tuant toutes les diversités régionales, cela ne prouve rien d'autre que l'étroitesse de leurs conceptions. Dans une famille tous les membres ne sont pas obligés d'être absolument pareils; l'un peut être laboureur et l'autre jardinier; l'un préfère la mer et l'autre la montagne; le frère d'un mathématicien peut être un procédurier; ils n'en sont pas moins frères pour cela.

Si puissantes que soient les forces de l'hérédité, elles ne s'opposent point à la variété dans les diverses générations, et c'est une erreur sociale de concevoir l'idéal de la nation unie comme ces castes de l'Inde où tous les membres d'une famille de blanchisseurs ne peuvent être que blanchisseurs, eux et leurs enfants, per secula seculorum .

L'unité nationale véritable ne peut d'ailleurs qu'être appauvrie par la disparition des variétés régionales dans une uniformité odieuse et anémiant.

Uniformité n'est pas unité, et dans les circonstances difficiles la diversité des imaginations, trouve, pour le bénéfice général, des ressources et des solutions qui n'existent pas dans l'uniformité. La France est un total de divers apports régionaux. D'une part ces apports régionaux ne valent que par leur rôle dans ce total, d'autre part tarir la fécondité de ces apports régionaux sous prétexte d'unité n'aboutirait qu'à épuiser le total.

Nos pères trouvaient en outre d'autres avantages à la conservation de leur personnalité provinciale. Funck-Brentano écrit dans *Le Roi* : — A la bigarrure de ses coutumes locales, où le pays trouvait comme un nouveau système de défenses contre l'oppression, la nation resta attachée jusqu'à la fin de l'Ancien Régime: ouvrons les cahiers de 1789:

— Le roi ne sera reconnu en Provence que sous la qualité de comte de Provence . Les électeurs de ce pays rappellent à leurs délégués que les évêques et tous les officiers de justice doivent toujours, aux termes des actes de réunion, être des Provençaux. Les cahiers de la sénéchaussée de Draguignan demandent que les habitants de la contrée puissent s'assembler en corps de nation provençale , et ceux de la sénéchaussée d'Aix qu'il y ait une constitution particulière de la Provence .

Ce qui ne les empêchait pas de se proclamer français, et ni court ni coustiè comme le dit Mistral, empruntant sa terminologie au jeu de boules.

Enfin, il est assez curieux de remarquer que ceux qui se prétendent si soucieux de l'unité de la France sont tous des républicains qui posent en principe que les Français doivent se diviser en partis opposés et se battre pour conquérir le pouvoir plus ou moins alternativement et y faire prévaloir des idéologies fumeuses. Singulière unité qui, dans nos moindres villages, a créé d'atroces rivalités, des haines parfois féroces, des luttes de classes ou de partis plus mortelles que ne le furent jamais les amours-propres régionaux. Oui vraiment, singulière unité.

LA RÈIO DINS LA REGO

Au matin fresquinèu, quand la nue espendido,
A l'orle dóu levant, espero lou soulèu,
Uno fino clarta, sus la terro endourmido,
Estènde lou fremin de si rai blanquinèu.

Au mitan di gara la calandro mignoto,
A soun nis escoundudo, eviho si pichoun.
Eilavau, dins la coumbo, uno luencho machoto
A l'auro matiniero acabo sa cansoun.

Sus lou bord dóu restouble, à sa rego tancado,
Uno rèio d'araire espèro lou païsan.
Lou bouvatié aribo e coumenço journado,
Au jour d'uèi coumo aièr e tout de long de l'an.

Èro l'obro di rèire, es l'obro de sa vido,
Es l'inmenso grandour de sa simplicita.
Sis enfant la faran se'n-cop seran chabido
E la voio e la lus de sa sereneta.

Souto l'escandihado e souto lou tempèri,
En estiéu expandi, dins l'ivèr blanquinèu,
Maugrat lou trounfle court di glòri dis empèri
E di revouluçion lis uiau sanguinèu,

Desempièi tres mil an, es ansin en Prouvènço .
Un païsan es lou rèi de tout noste passa.
Siègue dins lou mal-astre o dins la jouissènço;
Aquéu que tèn au sòu gardo l'éternita.

Desèmbre 1935

LE SOC DANS LE SILLON

Il n'y a, il ne peut pas y avoir de civilisation véritable sans la sédentarité. Le nomade ne peut guère vivre que par tribus, c'est-à-dire dans un état qui n'est pas tout à fait de la sauvagerie, mais qui n'est que de la barbarie. A ce point de vue notre Provence peut être fière d'une vieille et très vieille civilisation. Le Ligure primitif autochtone de notre région était déjà un sédentaire, parfois même troglodyte. Les Phocéens débarqués à Marseille avec Protis commencèrent toute installation par l'érection d'une enceinte fortifiée autour du territoire auquel ils s'enracinaient pour toujours. Gyptis était elle-même une sédentaire des Ligures.

Les Romains de la province qui devait devenir la Provence étaient étroitement fixés au sol qui entourait le tombeau des ancêtres. Il faut voir à ce sujet, dans la Cité Antique de Fustel de Coulange, à quel point la religion de l'antiquité rivait la gens autour du tombeau des ancêtres et de l'autel des dieux de la famille.

C'est par la sédentarité obligatoire que l'esclavage a tant contribué à civiliser les barbares qui venaient se vendre à Rome comme esclaves abandonnant ainsi le nomadisme des forêts de la Germanie au delà du Rhin et du Danube. Le servage du Moyen Age, bien supérieur à l'esclavage antique, lui était supérieur non seulement parce qu'il reconnaissait au serf la propriété de sa famille et le droit à tous les rites de la religion commune, mais encore parce qu'il était interdit de l'arracher au sol où il était fixé. De nos jours l'élément le plus solide de notre civilisation n'est-ce pas le paysan? Et les familles contemporaines ne se conservent-elles pas mieux sous le toit de la vieille campagne traditionnelle que dans nos vastes maisons de location, où constamment l'habitant déménage son foyer pour aller planter sa tente, pourrait-on dire, à un autre étage, et où l'hirondelle ne retrouve plus son nid?

Rien ne saurait mieux exprimer la poésie et la puissance civilisatrice de la sédentarité que la belle Espouscado de notre grand Mistral, que tous les Provençaux devraient savoir par cœur et qui devrait être récitée presque comme une prière dans toutes nos écoles:

Mai, lis einat de la naturo,
Vous-àutri, li brun cadelas
Que dins l'antico parladuro
Emé li drolo vous parlas,
Agués pas pòu: restarés mèstre!
Tau que li nòuguié dóu campèstre,
Rufe, gaiard, siau, estadis,
Emai vous deimon e vous groumon,
O païsan (coumo vous noumon),
Restarés mèstre dóu païs.

Envirouna de l'amplitudo
E dóu silènci di gara,
Tout en fasènt vosto batudo,
Au terradou sèmpre amarra,
Vesès, alin, coume un tempèri,
Passa lou trounfle dis empèri
E l'uiiau di revoulucioun:
Atetouni sus la patrìo,
Veirés passa li barbarìo
Emai li civilisacioun.

LOU CALABRUN D'ESTIÉU

Quand lou soulèu d'estiéu descènde à l'avalido
E que dins un cèu d'or trestoumbo sènso niéu,
Un poulit calabrun s'estènde sus la vido.
E la terro s'endourme en som renouvatiéu.

La vido de la nue frenisse sus li plano;
Un crentous coureli, sus li restouble rous,
Voulestrejo en siblant, cansouneto païsano,
E semblo dins la nue fugi coumo un paourous.

De long di grand gara, i raro restoubliero,
Un grihet dous e fin coumenço, cantarèu,
Sa cansoun de la nue, vido de la sourniero,
E creirias sus li plano ausi de cascavèu.

Subran lou batadis d'uno luencho campano
Ardejo dins lou cor en sounant l'Angelus;
Apounde l'esperanço e courre sus li plano,
En cantant lou passa, la fé e soun trelus.

Sèmblo que lou soulèu, pèr nous leissa sa flamo,
A vougu repeta au calabrun d'estiéu:
Counèisse lou bonhur aquéu que rènde l'amo
Urous dins lou serèn en regardant soun diéu.

Nouvèmbre 1935

LE CREPUSCULE D'ETE

La brièveté du crépuscule pendant l'été n'en diminue point les charmes poétiques et la sérénité d'un beau soir, après les chaudes journées, est plus propice encore à la rêverie tandis que s'éteignent les feux du jour et que s'éveille au contraire la paisible vie de la nuit estivale. L'Angélus de Millet en a exprimé admirablement l'intense douceur et toute la profonde philosophie rustique. Seul, au milieu des grands chaumes déjà glanés qui gardent encore, dans leur sécheresse blonde, le souvenir de leur fécondité, on n'éprouve pourtant point le sentiment et la tristesse de la solitude. Tandis qu'une cloche lointaine de quelque petit village élève l'âme vers l'effort éternel de la vie, on ne peut s'empêcher de penser à ceux qui ont déjà vécu sur ces champs, qui les ont fécondés de leur travail et qui nous ont laissé la charge de les transmettre à nos successeurs, comme ils nous les ont eux-mêmes transmis.

Nulle part peut-être mieux que là on ne sent à quel point la vie suit la vie, à quel point les préjugés héréditaires sont le système osseux de notre propre personnalité.

AU CAMIN DE PARADIS

Au rode di ciprés de la blanco bastido,
Ardejant au soulèu sus Martègue expandi,
Avèn passa li jour li pu dous de la vido,
Ounte de l'amista se venian escandi.

Que de poulit moumen avèn passa à l'oumbro,
Au pèd dóu grand paumié dins lou saloun d'estiéu,
Moumen d'escandihado o bèn de nue souloumbro,
Ouro de galejado e moumen charradiéu.

Parlavian de la vèlo ardejant sus lis oundo,
Parlavian d'eilamount, parlavian d'eiçavau,
D'Aristarché prèiresso e d'Artémis la bloundo
E d'abourgalimen dóu vièi país di Gau.

Avèn vi lis ami, touto l'elèi de Franço,
Aurre, trefouli, soun salut amistous
E béure, triounfau, à nòstis esperanço,
La nerto prouvençalo e nòsti vin goustous...

Emai quand seren vièi, à l'esquino plegado,
En regardant passa lis avioun vouladis,
Permenarèn plan-plan, long di lono salado,
Au dous camin planèt que meno à Paradis.

Pèr ana vanega dins touto la Prouvènço,
I lono camarguenco, à la nèu de Pelvous,
Tout de long de Verdon, is isclo de Durènço,
Aluncha di ciprés, sian parti courreirous.

A Maurras estravia dedins la roucassino,
Escoutavian lou vènt is éuse dóu ferun
Canta li souveni de la raço latino
E dire coumo son mescla li pople brun.

Dou coulet pèiregous que l'escabot rabino,
Au grand plan de Canjuers treva di vièi Rouman,
Sounjarèu avèn vi lou pastre que camino,
Eiretiè de Cesar e mèstre de soun camp.

A Sorps avèn begu à l'aigo que gislavo.
Avèn vi lou nisau dis aigle moustieren;
Davàu, dins lou sournon, Verdon cascaiejavo,
Envertoula i roco au founs de sis avèn.

En faço dóu coulet que Sant Maime courouno,
A Riez, avèn viscu li souveni pagan;
Pantaiavian ensèn au rode di coulouno
Au soulèu toujours drecho emé si dous milo an.

Au Moustiers de mi rèire e souto la cadèno,
Avèn mounta ensèn lou camin peiregous
Ounte li grand Crousa, pèr si gàu e si peno,
Pregavon Nosto-Damo e partièn piétadous.

Ah! coumo l'amavian, coumo la vesian bello,
Nosto vièio Prouvenço. Erian tout trefouli;
E quand serian ana dins la pu luencho estello
Aurian jamai rèn vi que siegue tant poulit.

Quand l'espigo maduro aura tounba di garbo,
Que dins lou nivoulun serèn estavani,
Quand lou fre de la mort aura prés nòsti carbo
E que l'amo veira noste grand deveni;

Dins l'aureto que siblo au pounchoun di piboulo;
Entre li pouverèu au rode de l'oustau;
En novèmbre neblous, dins lou vènt que gingoulo
Entre li fueio morto o sus lou frejalau;

Emé lou prègo-diéu di restouble d'avoust,
Dins lou poulit zounzoun que brusejo l'abiho,
Emé lou nevalié de desèmbre nevous,
Coumo emé lou magnan quand de sedo s'abiho;

Dins tóuti li trespír e tóuti li sentido,
A la lavando en flour o bèn au roumaniéu;

Dins lou fum que belugo en dessus di bastido
E que s'enausso drè di téule jusqu'i niéu;

Dins tout ço que lalejo e dins ço que pantaio,
Emé li nistounet que puro son neissu;
Dins tout ço que gingoulo e dins ço que travaio;
Emé li rèire grand deja dispareissu;

Deleissa sènso fin pèr l'amo avangoulido
Ié vendra sèmpremai noste cor vòuladi
Au rode di ciprés de la blanco bastido
Ardejant au soulèu sus Martègue espan di.

Avoust 1935

AU CHEMIN DE PARADIS

Il est maintenant célèbre ce petit chemin de Paradis. Au voisinage de Martigues, il longe les marais salants au bord du canal de Caronte, et c'est sur sa voie que s'ouvrent les jardins de la vieille et toujours, belle maison familiale de Maurras. Que de charmants souvenirs grands et petits évoquent son nom et la silhouette ferme des cyprès qui le bordent autour des terrasses qu'ils abritent de l'ardeur du mistral. Souvenirs d'intimité familiale, souvenirs de causeries littéraires ou historiques, rêveries poétiques ou philosophiques, la vie intellectuelle qui émane de ce paysage provençal entre tous est d'une fécondité que ne peuvent s'empêcher de ressentir toutes les élites de la France qui y sont venues, ne fut-ce qu'un instant.

Foyer de Provence dont la chaleur rayonnante a réchauffé déjà tant de foyers français et dont la lumière éclaire de ses reflets, dès aujourd'hui, la renaissance des feux de la civilisation au delà même des horizons de notre Occident.

L'excessive modestie de notre grand ami ne me pardonnerait certainement pas de dire ici tout ce que je pense, mais c'est un devoir élémentaire de le remercier de tout ce que lui doivent d'élévation intellectuelle ceux qui ont vécu dans le rayonnement immédiat de sa pensée. Elles sont inoubliables ces minutes d'admiration et d'enthousiasme communs ressentis aux bains de mer sur les plages d'or de notre Méditerranée, aux vastes horizons de notre Camargue ou de notre Crau, aux espaliers féconds et parfumés de nos coteaux alpestres, aux paysages tourmentés et puissants de notre haute Provence, aux évocations historiques de nos monuments antiques. Quelles intenses vibrations provençales, que fixait un vers de Mistral lumineux comme un rayon de notre soleil, acéré comme le glaive romain qui a fait notre province et chantant comme la langue d'Homère qui a nommé nos rivages.

Mon cher Maurras, un jour que nous évoquions sa mémoire, vous me disiez qu'il fallait remercier le ciel d'avoir été le contemporain et l'ami d'un homme tel que Mistral. Ils ne peuvent que vous approuver ceux qui ont eu le bonheur de connaître à la fois Mistral et Maurras.

L'ESCO

Coumo es que va, Matiéu? Tu que siès un pescaire
As pita coumo un pèi, sencop, pèr t'amoursa,
Toun deputa disière: — Vène emé iéu, pecaire;
As pas proun d'ague fam emai de travaia?

Vène, te dounaren, nàutre, uno bello vido:
Aro siès radassaire, as de braio à mirau,
Mai quand serai lou mèstre auras tauilo chausido
E, la panso bèn plèno, anaras plus descau...

Te dounarai la luno emé enca lis estello.
E pamens l'as cresu, l'as bèn crésu, Matiéu.
As pita coumo un gòbi, as trouva l'esco bello,
E l'autre, en tirassant, t'a vendu i judiéu.

Aro te chalés bèn, manjés l'esco grasseto,
As de counget paga e t'en vas tout galoi;
Mai sencop sentiras la pounchudo mouscletto
Alor que belèu bèn seras plus tant revoi.

Mounto, mounto toujours lou pres de ta vidasso
E lou judiéu t'a prés l'or de ti quatre sòu;
Deman nous fara faire uno guerro d'arrasso
E mai que mita mort nous leissara au sòu.

Escouto-me, Matiéu, sian de la memo mènno,
Avèn lou meme sang, avèn lou meme diéu,
Pescadou o bourgès avèn li memo pèno
E sian de prouvençau... Deforo li judiéu.

Nouvèmbro 1937

L'APPAT

Deux assassins ont plus de droits qu'un gendarme parce qu'ils sont deux. Tel est le principe du suffrage universel. C'est la loi du nombre, de la majorité. La qualité n'y compte pas.

Bons Français de toujours ou naturalisés d'hier, peu importe. Pères de famille ou égoïstes célibataires, peu importe aussi. Intelligent ou imbécile, il importe encore moins. Deux ont plus de droits qu'un, c'est tout ce que peut comprendre le suffrage universel.

Comme il est plus facile d'être ignorant que cultivé, comme il est plus facile de se laisser aller à ses penchants que de les diriger, le nombre des incapables est bien plus grand que celui des compétents. Se livrer à la loi du nombre, c'est donc se livrer à la loi de l'ignorance.

Qu'arrive-t-il alors? La porte est ouverte à toutes les canailles sans conscience qui flattent la masse pour se faire élire par elle et s'engraisser à ses dépens.

Car l'ignorant ne se méfie jamais de ses flatteurs; il ne connaît pas la fable de La Fontaine qui dit: — Apprenez que tout flatteur vit qu'aux dépens de celui qui l'écoute. On le prend par l'espérance comme le poisson qui mord à l'appât avec l'espoir de faire un bon déjeuner.

Oh! Je sais bien qu'ensuite le peuple se fâche quand il voit qu'on l'a trompé; je sais bien que les dictateurs sont souvent jetés à la roche tarpéienne après être montés au Capitole. Oui, mais il est trop tard, la ruine est consommée et le peuple a pâti et continue à pâtir de ses illusions, malgré le premier moment de satisfaction qu'il a eu quand il a mangé le bel appât.

Mais ce qu'il y a de plus décevant c'est de penser que depuis les origines du monde il en fut ainsi, qu'il en est encore ainsi aujourd'hui et que vraisemblablement il en sera ainsi jusqu'à la fin des siècles. L'expérience historique n'instruit ni les peuples, ni les meneurs. Tous croient toujours que l'avenir ne ressemblera pas au passé, que les lois de l'histoire ne furent bonnes que pour les temps finis, que le temps présent est tout neuf.

Et toujours recommence cette flatterie du peuple qui se laisse docilement tromper; et toujours recommence cette ambition des démagogues qui veulent s'élever pour être ensuite précipités; et toujours recommence cette surenchère de révolutionnaires qui se révolutionnent entre eux jusqu'à s'écrouler les uns sur les autres comme des capucins de carton.

Car les peuples ne savent raisonner que religieusement. Quand ils ont accepté une idée ils mettent à la disposition de cette idée toutes leurs possibilités mentales, ils la poussent jusqu'à ses limites, même les plus absurdes, même les plus néfastes, même les plus dévastatrices. Ils ne commencent à en comprendre l'absurdité que lorsque des expériences répétées les instruisent à leur détriment. Aujourd'hui le juif Karl Marx leur a fait accepter l'idée absurde et décadente de la lutte des classes; tous les politiciens se sont précipités sur cette idée pour en vivre au détriment des peuples trompés.

Les peuples croient avoir été trompés par celui qui a dit:

Aimez-vous les uns les autres. Ils seront bien plus trompés par celui qui a dit: Lutte les uns contre les autres.

Il y a pourtant des lois naturelles qui président à la vie et à l'évolution normale des peuples; la conscience humaine n'arrivera-t-elle donc jamais à un degré de maturité et de sérénité suffisant pour appliquer ces lois de façon à éviter les catastrophes et à maintenir l'équilibre normal de la vie? A-t-on le droit d'espérer que la politique sera un jour une vraie science honnêtement appliquée et obéie?

Hélas! A-t-on le droit d'espérer que la médecine arrivera à faire vivre leur vie normale aux humains loin de leurs misères, de leurs vices et de leurs folies?

LOU MOUSCLAU

Te souvenès, Matiéu? Sencop toun deputa
T'aviè proumés la luno emé enca lis estello,
Aviéu dit que bèn lèu te leissarié ista
E, ségur, te farié creba de regardello.

As pas vougu me crèire e vèire lou mousclau
Que pounchavo pamens souto l'esco grasseto.
As begu lou pouisoun coumo s'èro un gisclau
Tout frés e bèn goustous de poulido clareto.

As cresu que pourriés, dins un mounde pourri,
Sèmpe tirasseja uno longo radasso
E que te toumbariè, dóu cèu, pèr te nourri,
E caieto roustido e parpello d'agasso.

Ah! siés un pantaiaire e te leissés troumpa
Pèr de raive perdu d'amo pantaiarello.
Adaré e subran auriés tambèn douna
Li sòu qu'a espargna ta maire soubrarello.

Aro, regardo lou, aquéu que t'a trahi;
Se foute bèn de tu, se trufo de ta vido,
A la guerro d'infèr te leisso estavani,
Per ana, éu, s'escoundre en agacho chausido.

Emai, dangié passa, quand tout sera feni,
Quand l'esprit de la mort estremara sa daio,
Alor, n'en siés segur, lou veiras reveni
Pèr te lipa li pèd se metre tout en aio.

A te faire avala si perfide discours
Te dira qu'a tout fa tout de long de la guerro
Ajutant ta famiho, ié dounant soun secours
En boulegant pertout e lou cèu e la terro.

Emai n'as pa'nca proun de tant despestela?
Quouro es que coumprendras que touto malamagno
Es d'aqui que te vèn e que li deputa
T'an toujours empacha de viéure sènso lagno?

Un bèu jour pièi vendra belèu que n'auras proun
De te faire rouiga tóuti tis esperanço
E coumprendras alor que n'as ges de besoun
D'aqueli deputa qu'espòutisson la Franço.

Alor te souvendras belèu qu'au tèms passa,
Sencop nosto Prouvenço èro bèn pu revoio,
Avian d'ome sàni pèr saupre gouverna
E nous faire passa uno vido galoio.

Eron de noste sang, dins li courpouracioun,
Li mèstre sapéru qu'en plèno counsciènci
Avièn fa de la Franço uno bello nacioun
Proumièro pèr l'esprit e pèr la sapiènci.

Ah! quouro vendran mai li bèlli tèms reiau
Ounte nosto Prouvenço aviè soun amo fièro?
Ounte tout noste pople èro francés leiau?...
Alor lou rèi de Franço èro rèi de la terro.

Nouvèmbre 1939

L'HAMEÇON

A l'époque où fut faite la poésie précédente: — l'esco les illusions les plus folles ravageaient les esprits parmi le peuple. Est-il débarrassé aujourd'hui des mensonges odieux dont on l'avait berné? La guerre a-t-elle ouvert tous les yeux? L'expérience est certes une rude éducatrice. Cependant qui oserait l'affirmer? — Il est si facile de tromper le peuple: il suffit de le flatter, puis de lui promettre les choses les plus invraisemblables. Il croit tout quand on l'a d'abord flatté. Il a d'ailleurs besoin d'être trompé car il a besoin d'espérance.

C'est lui rendre service que le tromper . C'est en ces termes qu'en une heure d'épanchement (in vino veritas) un politicien cynique et roublard tout à la fois me confiait ses vilaines espérances à lui.

Or jamais peut-être dans l'histoire du monde les peuples n'ont été plus trompés que de nos jours. A la recherche d'un principe métaphysique de liberté absolue dont la conception n'est même pas possible à l'intelligence humaine limitée par le relatif, on a établi une formule chimérique: les peuples doivent se gouverner eux-mêmes. Mais quelle idée réelle est-elle contenue dans cette formule? Un peuple qui se gouverne lui-même est celui qui est gouverné et dirigé par les élites que son histoire a produites à travers les siècles. Le peuple français était libre quand il était dirigé par les meilleurs de son sang. Il était libre lorsque ceux qui exprimaient son âme s'appelaient Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, quand ceux qui le dirigeaient s'appelaient Richelieu, Louis XIII, Colbert, Louvois, Louis XIV, etc.. Un peuple libre n'est pas celui qui dénigre et démolit ce qu'ont fait ses ancêtres et tout ce qu'il a produit de mieux dans son histoire.

Novembre 1939

MAR DE NÈBLO

Au trefouns de la coumbo uno nèblo espendido
Escoude tout is ine dins soun pale sournun,
Li cause prènon d'èr de falipo marrido:
Es maleisa de viéure au founs dóu nivoulun.

A la pouncho di serre, en dessus di neblaio,
Un soulèu linde e fres devesso sa clarta.
Luse dins l'infeni. L'or de soun trelus raio
I causo e sus li gènt soun rai de verita.

En dessus de soun cor fàu teni l'amo lindo
Aviso toun esprit que jamai rèn lou nèble.
Avans l'amour qu'avuglo e davans l'or que dindo,
Es lou vènt de l'esprit qu'apuro li cor trèble.

Juliet 1935

MER DE NUAGES

— Ce que vous dites là n'est pas gentil pour l'amour, mais c'est vrai . C'est ainsi que jugeait ces quelques vers un ami à qui je les avais montrés. Et ce jugement suffirait. Mais c'est un sujet inépuisable depuis les origines du monde et qui ne s'épuisera certainement qu'avec lui. Car l'amour crée la vie, mais quand c'est lui seul qui la dirige, il ne la dirige qu'assez mal. La passion pousse mais ne dirige guère. Elle est trop aveugle.

Madame Gérard d'Houville a dit de très jolies choses sur ceux qu'elle appelle les Tout ou rien et qui se livrent sans frein à l'amour et à la recherche de l'amour. Dès que les premières délices de la solitude à deux et de la réunion sans entraves sont épuisées, les Tout ou rien commencent à se considérer vraiment et à tâcher de se connaître. Comment se contenteraient-ils de ce qu'ils sont, pauvres humains dépourvus de ces pouvoirs magiques, qui permettent de recréer l'illusion à mesure que la vie et ses mornes exigences la détruisent?... Car ils vivent, plus ou moins longtemps, dans le regret de leur ivresse initiale, en un deuil secret de leur imprudent rêve, s'efforçant de le retrouver, s'en voulant mutuellement de n'y plus atteindre. Ils n'ont pas assez de raison pour admettre les raisons de l'amour durable. Ils ne se touchaient que par ce qu'ils avaient d'excessif. Le ciel entrevu s'est refermé et s'ils n'ont pas la résignation de retourner sur la triste planète terre et d'y devenir simplement de tendres amis, la constance envers leur fol amour les condamnera à l'inconstance vis-à-vis d'eux-mêmes .

C'est le drame inévitable de tous ceux qui ont cru pouvoir se passer de la raison pour diriger leur vie. A ce point de vue l'amitié est beaucoup plus aimable que l'amour, elle fait sa place plus grande à la raison.

Il en est de même, à un degré plus général, pour les âmes collectives, et il est certain que l'histoire est jonchée des chimères que les peuples ont poursuivies jusqu'à l'épuisement sans pouvoir jamais les réaliser parce qu'elles étaient dénuées de toute raison. A ce propos, dans sa Psychologie des foules le docteur Gustave Le Bon dit que: — Dans sa lutte éternelle contre la raison, le sentiment n'a jamais été battu . Voire! Ne serait-il pas plus juste de dire que, somme toute, la raison finit toujours par avoir raison? Car si ce n'est pas elle qui crée la vie, c'est elle seule qui est apte à la diriger; comme sur nos voitures automobiles où le moteur pousse par les roues arrière, mais n'irait pas bien loin s'il n'y avait sur les roues avant une intelligence qui dirige. Si les peuples ont souvent poursuivi des chimères, ils n'ont jamais réalisé de civilisations sans que l'intelligence s'en mêlât et vint organiser et corriger ce que le sentiment avait pu imposer.

Et Gustave Le Bon le reconnaît lui-même quand il dit plus loin: — C'est en définitive l'intelligence qui guide le monde, mais elle le guide vraiment de fort loin

(Psychologie des foules, p. 117).

C'est que la personnalité humaine est une et, dans l'étude des forces mentales, il ne faut pas pousser l'analyse jusqu'à la dissociation. C'est commettre une erreur que d'opposer ainsi les valeurs de l'esprit humain. Chacune a sa place dans l'ensemble dont l'harmonie est nécessaire à sa sérénité.

— Nous savons tous par l'expérience quotidienne que l'intelligence sans le cœur est stérile et que le cœur sans l'intelligence est aveugle , disait M. Motta, l'ancien président de la Confédération helvétique.

Le connais-toi toi-même de la sagesse antique reste la source de la vérité et si l'introspection a, en quelque manière, à la fois l'avantage et l'inconvénient d'amoinrir les activités, son corollaire, le domine-toi toi-même , est et restera toujours l'éternelle source du bonheur vrai.

COUMPRENDRE

Quand èrian pichounet, Eugenò, touto cavo
Aviè l'èr d'èstre navo e meme lou soulèu,
Se'n-cop sus li grand serre au matin se levavo,
Aviè l'èr que jamai s'èro leva tant bèu.

Lou cabri blanquinèu, dins li verdo pradello,
Aviè de coulour fresco e soun boulégadis,
Quand fasiè cambarleto en sautant li vergello,
Aurian dit que veniè tout dre dóu paradis.

Se'n-cop la dindoureto e gaio e printanièro,
Au soulèu revengu, siblavo sa cansoun,
Crésian bèn que jamai l'aurèto matinièro
Aviè tant flateja si poulit vertouioun...

Aro que sian madur, sabèn que touto vido
Es mesclado toujours de tóuti li coulour,
Que, de nègre o de blanc, meme la pu marrido
Es facho de pantai, de plesi, de doulour.

Mai que serve pamens de ploura sa jouinesso?
A l'amo dóu chrestian chasque age a soun plesi;
Pèr garda lou seren d'uno bello vieiesso,
Es pu dous de coumprendre enca que de senti.

Abriéu 1936.

COMPRENDRE

Il est très heureux que les habitudes mentales et les automatismes héréditaires imprègnent très profondément la vie de tous les individus, et que l'inconscience de la plupart des êtres humains soit guidée par les atavismes. Car peu de gens, très peu de gens, même dans notre temps où l'individualisme est prôné à outrance, en arrivent à se faire une philosophie de la vie. L'immense majorité vit au jour le jour, le plus souvent ne songeant qu'à se procurer la fortune si possible, tout au moins le pain quotidien et la sécurité du lendemain. Beaucoup jouent aux billes quand ils sont enfants, plus tard ils jouent... à autre chose, et quand la vieillesse est venue, ils n'y comprennent plus rien. Ils l'avouent d'ailleurs souvent sans vergogne.

Pourtant il existe un dicton provençal qui assure qu'il y avait une fois une bonne vieille qui aurait voulu ne jamais mourir parce qu'il lui restait toujours quelque chose à apprendre. C'est assez bien dire que, si les plaisirs de la sensibilité s'éteignent avec l'âge, les joies intellectuelles, comprendre et savoir, ne s'émoussent jamais. Et si l'ardeur manque à la vieillesse, du moins la sérénité y est-elle plus facile et les conseils dictés par l'expérience en sont plus souvent judicieux.

C'est en somme le rôle du patriarche dans toutes les sociétés humaines, même les plus primitives. J'ai eu l'occasion à diverses reprises d'étudier des tribus nomades, sortes de romanichels d'origine plus ou moins orientale, groupés sous plusieurs tentes.

Toujours, par la force des choses, par une vraie loi mentale humaine, on y constatait que le commandement se partageait entre deux autorités: d'une part une autorité temporelle exercée par un homme jeune, actif et vigoureux; d'autre part une autorité plutôt spirituelle exercée par un vieillard souvent méditatif et observateur. C'était en somme le schéma de la royauté et de la papauté, des deux pouvoirs dont les directions doivent inévitablement rester parallèles dans l'intérêt général. N'est-ce pas au fond ce qu'on a expliqué autrement en disant: — Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait. Si cette dissociation n'existait pas, bien des douleurs humaines seraient évitées sans doute.

MALANCOUNIÉ

I séuvo souloumbrouso ai plagnu, lou matin,
Li soucit rabinous de moun amo endourmido.
E lis éuse m'an dit, améisant moun pégin,
Que lou soulèu vendra ressuscita la vido.

I restouble brula pèr lou soulèu d'estiéu
Ai senti la doulour di grando secaresso.

E lou grame m'a dit que sera renadiéu
Quand la plueio vendra ié rendre sa drudesso.

En ivèr, souto nèu, ai plagnu lou gara
De soufri dins lou fre la mort de la naturo.
E la mouto m'a dit que gardavo lou blad
Que clouno ou mès d'abriéu soun trelus de verduro.

Alor eilamount d'àut, sus li serre pounchu
Ounte la tremountano afièlo li grand mourre,
Ai vougu espincha, dins mi pantai perdu,
Ço que l'auro brusejo au crestèn di vièi roure.

E lou soulèu m'a dit: — Que venès escouta?
Sabès bèn que pertout, despièi la couquihado
A l'aigle dóu tremount, canto uno verità:
Au plesi la doulour sera sèmpre mesclado.

Juliet 1936

MELANCOLIE

Il y a des heures où la nature semble être pour nous une intime amie, où elle pénètre dans nos rêveries jusqu'à communier avec elles, où elle paraît vouloir fusionner avec notre âme comme pour aider à nos songes, les orienter, les embellir, les sublimer ou les consoler. Il n'y a sans doute pas de volupté plus douce, plus fine, plus exquise que celle-là. Elle nous permet d'éprouver l'intimité étroite de notre vie avec cette nature d'où nous tenons à la fois toutes les possibilités physiques et mentales de notre être avec tout ce que cela comporte de souvenirs personnels ou héréditaires, d'espérances individuelles ou collectives, de réalités intimes et familiales, sur le sol qui nous a vu naître et nous recueillera.

ROCOVAIRE

Quand l'abricot muscat maduro à Rocovaire,
Is ourièro roustido au soulèu de l'estiéu,
Un perfum dous e fin s'estènde de tout caire;
Es l'èr dóu paradis souto la man de Diéu.

Sus li grand vièi bancou, quand la nègro òuliveto
Espèro l'òulivado au soulèu ivernau,
Barbelo de frescour, la pichouno paureto,
A l'èr linde e frisquet de l'ivèr prouvençau.

Au founs de Sant-Vinçent ounte Véuno sautejo,
Entre li vièi roucas, dóu Bàu rouge à Bassan,
Ardejant au soulèu Rocavaire mirejo.
O lou poulit païs au pèd de Garlaban.

L'ai barrula pertout au tèms de ma jouinesso,
Au founs di avèn sourn coumo i bàrri pounchu.
Amàvi lou païsan dins touto sa finesso,
Amàvi lou païs e l'ai bèn couneissu.

O lou pu bèu païs de la pu bello vido!
O lou pu bèu passa di pu bèu souveni!
Quand pantaie un moumen dins moun amo ravidò
Es sèmpremai aqui que voudriéu reveni.

Julièt 1935

ROQUEVAIRE

C'est certainement à sa situation géographique que Roquevaire doit sa naissance et sa vie. A la porte du bassin de l'Huveaune, son immense rocher vertical, où sont encore les restes de murs d'un château féodal, semble garder le défilé étroit dit de Saint Vincent au fond duquel coule le petit fleuve. C'était là que la route de Marseille vers la Provence centrale et orientale croisait la route d'Aix à Toulon, et cette conjonction en faisait un inévitable lieu d'étape. Mais depuis les transformations apportées à l'industrie des transports, les conditions de vie de Roquevaire ont changé et c'est son agriculture plus que tout qui l'a nourri et fécondé. Longtemps et aujourd'hui encore, Roquevaire a été le jardin potager de Marseille et surtout son verger. Que de beaux fruits sur tous ses coteaux où les espaliers s'étagent ensoleillés et féconds. Quelle sélection persévérante jusqu'à l'obstination dans le choix et la culture des arbres fruitiers.

Nulle part l'abricot en particulier n'est arrivé à un tel degré de perfection, et il est impossible d'exprimer l'exquise sensation de fécondité et de civilisation qu'on éprouve dans ces coteaux où rien n'est abandonné et où s'épandent les effluves parfumées de multiples odeurs de fleurs et de fruits savoureux.

AUPS

L'oumbro dis óulivié es douço sus la terro;
Oundejo en frenissènt sus lou sòu prouvençau
Quand l'òulivo maduro ardejo à la fresquièro
E sèmblo trelusi au soulèu ivernau.

L'oumbro dis éuse fèr es drudo sus la terro,
Au mitan di gara e dóu grès peiregous;
Negrejo sus lou sòu di roujo rabassièro
Emé l'aglan madur à si pèd ruscatous.

Lou ciprés nègre e fièr s'enàusso sus la terro,
En dessus di bastido i téule bruninèu;
Sa tèsto, qu'es damount pèr para dóu trounero,
A l'èr d'ana cerca lis uiau dins lou cèu.

Aups, au pèd di mountagno, es nis de dindoulèto
Au mitan d'òuliviè, de çiprés, d'éuse drud;
A soun soulèu d'ivèr maduro l'òulivèto
E dins soun valounet sèmblo tout escoundu.

Soun aigo dins li prat, fresco e lindo, sautejo;
Ié douno la frescour à la sésoun d'estiéu.
Dins un nis verdejant tout lou païs blanquejo
E sèmblo s'espandi dins soun bonur catiéu.

E pamens, mau-despiè di douço benuranço,
A proun sachu téni, tout de long dóu passa,
Uno plaço requisto i glòri de la Françaço
E mètre sus soun front un bèu rai de fièrta.

Se'n-cop li grand Blacas partièn pèr li Crousado,
Aups èro capitalo ou païs prouvençau,
Sus si terro baussenco èro bèn relargardo
E cadun ié venié e de luèn e de aut.

Aro, dison qu'es morto e iéu la crèse vivo;
Es moun poulit païs ounte iéu siéu neissu;
E, coumo la Prouvenço es sèmpre renadivo,
Ai la fè qu'au countràri a pa'nca proun creissu.

Jun 1935

AUPS

Les paysages du haut Var ont quelque chose de très particulier avec leurs terres rouges et leurs arbres toujours verts, l'yeuse, le cyprès, l'olivier. A ce point de vue la campagne des environs d'Aups est typique au pied de ses montagnes qui lui donnèrent son nom. Car Aups, qui s'écrivait Aulps il y a seulement cent ans, vient du latin Alpes et du provençal Aup.

C'est cette situation géographique et aussi la belle et abondante eau de ses sources qui a fait la vie d'Aups, toujours point de liaison des montagnards avec les régions plus basses de la Provence centrale. Les foires d'Aups ont toujours été, en effet, très importantes, et ce n'est que tout récemment qu'elles ont vu diminuer cette importance, depuis que la rapidité et la fréquence des transports par l'automobile ont modifié profondément les conditions matérielles des échanges dans les campagnes.

Dans son vieux passé, Aups a eu ses heures de gloire et de prospérité. Assez industriel jusqu'à la fin du XIX siècle avec ses tanneries de cuir et ses feutres, il a eu un rayonnement moral assez élevé à l'époque de Louis XIII, au XVIIe siècle, lorsque fut construit le vaste couvent des Ursulines, alors en dehors de son enceinte mais tout voisin de ses portes. C'est ce couvent qui, pendant deux siècles, le XVIIe et le XVIIIe, a cultivé la civilisation non seulement à Aups, mais dans toute la région. Confisqué sous la Révolution et vidé des religieuses, il fut racheté sous la Restauration par la famille de Blacas d'Aups qui, depuis, en a assuré la conservation et l'action civilisatrice.

Car le nom de Blacas évoque le souvenir d'une autre époque glorieuse pour Aups, celle des Croisades et du règne de Saint Louis. Aups avait alors une grande vitalité et les divers Blacas qui y régnèrent successivement en qualité de chefs féodaux parvinrent à une certaine célébrité. Plusieurs Blacas partirent pour les Croisades. Le premier, que les vieux textes désignent sous le nom de Petro Aliphas, sorte de traduction orientale de Pierre d'Aups, y devint seigneur de Césarée de Capadoce où ses descendants, dits Pétraliphes, restèrent sans jamais revenir à Aups. Un autre, surnommé Blacas Grand-Guerrier, arriva à la vraie célébrité non seulement par ce titre, mais par la magnificence de son caractère et par sa valeur de poète. Enfin un autre encore, qui fut aussi troubadour, était en même temps co-seigneur de Moustiers avec le surnom familial de Blacasset, et a été chanté de nos jours par Mistral qui lui attribue, selon la tradition, la chaîne célèbre qui se balance encore aujourd'hui sur N.-D. de Beauvoir à Moustiers.

De notre temps Aups a perdu, comme la plupart de nos bourgs, beaucoup de sa grandeur pourtant récente encore. Il faut espérer qu'un beau jour il la retrouvera; c'est mon vœu le plus cher pour ce pays où mon père fut tant aimé, où je suis né et où survivent toujours pour moi les charmants souvenirs de ma première enfance.

LI SALO

Dins lou founs de la coumbo ounte Verdon verdejo
Un moumen relarga luen d'avèn souloumbrous,
Lou vilage di Salo à soun relarg ardejo
Entre si prat verdet e si restouble rous.

Soun clouchiè lou trepasso e sa vièio campano,
Au matin fresquinet, bacello lou rampèu
De si travaïadou que s'en van dins li plano
Au rode di bastido i téule bruninèu.

Es lou poulit païs ounte tóuti mi rèire
An viscu, Prouvençau, sa vido de païsan
Ounte dins sis oustau me sèmblo de li vèire
Au travai, au plési, i pu bèu de sis an.

Ero d'ome chanu e, dedins sa coudèno,
Avièn lou cor soulide e l'esprit vigourous.
Ero d'ome pur sang e, coumo l'alabrèno,
Avièn pres la coulour di vièi roure nousous.

Travaiavon soun bèn, sougnavon sa fruchino
E tout de long de l'an vivien dessus soun sòu.
Is isclo de Verdon culissien l'amarino
E bagnavon soun cambe en fièlant si linçòu.

Erian tóuti parènt dins lou poulit vilage,
O de proche o de luen, tóuti se counèissian.
Meme en se chamaïant, enfant e de tout age,
Ome, frémo, vièiun, dins lou founs s'amavian.

A mi poulit moumen de douço remembranço,
En tóuti lis oustau trouve de souveni;
Regarde lou passa de nosto bello Franço
E voudriéu sèmpremai lou vèire reveni.

Janviè 1936

LES SALLES

Ceux qui ont connu et senti le village provençal il y a seulement quarante ou cinquante ans savent à quel point il était encore imprégné alors de ces jolies et robustes traditions des municipes de jadis qui faisaient de lui une âme collective.

Chaque village avait sa personnalité distincte et vibrante, fille du terroir, de sa position géographique, de son histoire locale et s'exprimant par son caractère, ses goûts, ses habitudes, ses jeux et ses fêtes annuelles ou saisonnières. Certes, avantages et inconvénients de l'esprit de corps existaient là comme partout, les petites mesquineries humaines, trop humaines, produisaient des rivalités, des frottements parfois pénibles, des hostilités qui entraînaient à leur suite les commérages, les médisances et tout le cortège des infirmités de l'esprit. Mais ces inconvénients ne disparaissent pas quand disparaît l'esprit de corps, tandis qu'ils disparaissaient assez vite dès que les circonstances obligeaient les cœurs à se redresser et à se grandir au-dessus d'eux-mêmes, et les liens d'amitié ou de parenté, de village à village, étaient assez fréquents pour niveler bien des aspérités. Au total la vie trouvait des avantages largement compensateurs des petites mesquineries humaines. Car le village était la féconde pépinière des très vivaces torces de civilisation jaillies du terroir français, et M. Robert Francis exprime fort bien cette vérité dans Grande baisse sur la révolte en disant: — Depuis vingt ans, j'ai beaucoup observé les pauvres, ayant le plus souvent vécu au milieu d'eux. Des révolutionnaires en peau de serpent se sont souvent moqués de ceux dont toute l'ambition semble avoir été de posséder pour eux et leurs enfants une salle à manger Henri II, une armoire à glace et une suspension électrique. Il n'y a pas aujourd'hui d'écrivain de gauche qui n'accable des plus violentes injures ces petits bourgeois français, misérables d'hier, qui s'efforcent d'échapper à la condition inhumaine du prolétariat, Il me semble pourtant qu'un observateur de bonne foi peut aisément discerner que cette lutte instinctive des pauvres gens contre l'insécurité et la mort, malgré l'exploitation cynique des marchands, constitue depuis longtemps l'effort le plus valable de civilisation.

— Pour ma part, au risque de passer pour un affreux réactionnaire, je crois qu'il est temps de prendre la défense de cette classe de petits bourgeois, médiocrement payée, médiocrement intelligente peut-être, mais qui comprend, d'instinct, que le premier bienfait d'une civilisation véritable doit être de préserver les valeurs réelles — la famille, le métier — des atteintes du hasard et du malheur. Une classe dont chaque membre

s'efforce de tenir la misère en échec, de gagner pour lui-même et les siens cette précieuse sécurité, génératrice de progrès moraux, sans cesse menacée par les financiers et les parlementaires, peut accueillir avec mépris les insultes d'écrivains pseudo-révolutionnaires dont la plupart ne connaissent de la bourgeoisie que les profits et les tares.

Le paysan français, chez qui s'est toujours recrutée la petite bourgeoisie française, est un grand seigneur quand on le compare à tout autre sur la terre. Héritier d'une longue série d'ancêtres cultivés par les plus belles civilisations humaines, il porte dans sa tête et dans son cœur les traces des plus nobles efforts faits depuis trente siècles par ce qu'il y avait de meilleur dans l'humanité. Son plus grand tort est de ne pas le savoir, de ne pas être fier de ses traditions, de ne pas chercher à les défendre énergiquement et de se laisser trop facilement duper par ceux qui sont étrangers à son sang.

LOU CLOUCHIÈ DE MOUSTIERS

Son tóuti como acò li clouchiè de la Franço;
An si bèu souveni dins lou pu bèu passa.
Mai aquéu de Moustiers gardo sa remembranço
A mai de vounje siècle e belèu en dela.

Me sèmblo, quand lou viéu, dins si pèiro roussido
Aluca lou regard di rèire que l'an vi.
Me sèmblo que li viéu, emé sa fè poulido,
Escouta si campano e n'en èstre ravi.

Me sèmblo au si perèu si prègo adoulentido,
Au pèd de soun clouchiè fidèu e pregadiéu,
Dins lou tèms souloumbrons de la rèino poulido,
I rèire malurous espòuti e catiéu.

Quand Moustiers asali au tèms de Rèino Jano
Apelavo au secours sis enfant malurous,
A nue coumo de jour, dindavon li campano
Au toco-san rampèu di sourda valourus.

Se'n-cop li faiençaire à si fiero requisto
Anavon, festadiè, sus sis ase carga,
Li campano perèu se volien faire artisto
E dins lis èr fasien sa musico canta.

A prega lou clouchiè pèr tóuti li famiho
A tèsto dins lou cèu, à pèd dedins lou sòu,

Tant bèn pèr lou gros grun, tant bèn pèr la pauriho,
Is ouro de baudour coumo is ouro de dòu.

La devoto cansoun di gaio campaneto
Enàusso enca au cèu soun cant amistadous
E l'angelus fidèu, dins sa vouès claro e neto,
Au jour d'uei coumo antan, prègo enca, piétadous.

Alor me semblo ausi, sus li brés, sus li toumbo,
Un plagnun dous e fort que canto soun amour:
Lou plagnun de la fè que mounto e que trestoumbo
En cridant tout au cop esperanço e doulour.

Jun 1935

LE CLOCHER DE MOUSTIERS

Nous savons avec exactitude que Moustiers a été fondé au cinquième siècle de notre ère par des moines de l'abbaye de Lérins, qui y étaient venus appelés par Faust, évêque de Riez, successeur de Saint Maxime. Ces certitudes sont établies par le Carmen encharisticum que Sidoine Appolinaire, évêque de Clermont-Ferrand, envoya à Faust vers 470, pour le remercier de l'accueil qu'il avait reçu à son passage à Moustiers, et le féliciter de la vie austère et pieuse des moines qui y vivaient.

Il y a peu de villes en France qui puissent avoir des documents et des textes aussi précis pour établir leurs origines sur des bases assurées. Il n'est cependant pas douteux qu'à cette époque le clocher n'était pas encore construit. Les moines vivaient dans les abris naturels formés par les rochers ou, plus probablement, dans des sortes de caves creusées dans le tuf qui constitue le petit plateau sur lequel s'élèvent l'église et le clocher actuels. La tradition affirme que c'est Charlemagne qui aurait fait construire la chapelle de N.-D. de Beauvoir et le clocher de l'église. Rien n'est plus vraisemblable, car on sait avec certitude que Charlemagne s'intéressa directement à la construction de nombreuses églises dans la région. Dans son Histoire de Provence (Tome I, page 324), Augustin Fabre dit:

— Charlemagne se concilia aussi l'affection du peuple provençal en faisant rebâtir plusieurs églises que les Sarrazins avaient détruites, notamment à Avignon, à Seyne, à Digne, à Senez et à Glandevès. Les anciens documents du monastère de Lérins nous assurent qu'il en consacra une près de la ville de Vence sous le titre de Notre-Dame.

Quoi qu'il en soit, l'architecture de style roman d'une partie de l'église, du clocher et de la chapelle de N.-D. de Beauvoir fixe une époque qui est bien celle de Charlemagne.

Une légende assure que, à l'origine, le clocher vibrait tout entier et même oscillait lorsque les cloches sonnaient fortement et que cette merveille était célèbre dans le monde chrétien d'alors, mais que plus tard on crut qu'il y avait là un danger d'écroulement et que des consolidations intérieures avaient fini par supprimer ces oscillations. Il serait difficile de savoir ce qu'il peut y avoir de vrai dans ces légendes d'allure un peu miraculeuse.

Tel qu'il est, ce clocher a sonné des heures de douleur et des heures de gloire. Après la mort de la reine Jeanne, les Moustiérains ne voulurent pas y croire et refusèrent de choisir entre les divers rivaux qui prétendaient lui succéder. Deux années de suite Moustiers dut subir le siège pendant de longs mois.

La première année l'armée assiégeante dut abandonner la lutte après trois mois de combats; mais la seconde année, après un siège encore plus long, la ville fut prise d'assaut et ses habitants, femmes et enfants, qui s'étaient réfugiés dans l'église en furent tirés de force et égorgés au pied du clocher.

Elles étaient au contraire joyeuses les heures de gloire que chantaient les cloches lorsqu'au XVIIe, au XVIIIe et jusqu'au dernier quart du XIXe siècle, les artistes faïenciers partaient, joyeux, pour aller porter leurs chefs-d'œuvre jusque dans les foires les plus lointaines: Beaucaire, Toulouse et même Paris. Le jour du départ fixé par la corporation était un jour de fête. On accompagnait en cortège la caravane jusqu'à quelque distance. Les cloches sonnaient. On dansait au son des fifres et des tambourins. Tout riait et chantait dans le pays heureux de vivre et de travailler.

Aujourd'hui... Pourquoi donc tant de gens s'acharnent-ils à faire oublier les joies et le bonheur de nos pères? Pourquoi la politicaille s'obstine-t-elle à tuer l'âme de nos pays?

NOSTO-DAMO DE MOUSTIERS

Nosto-Damo de Bel-Vèire,
Tu qu'as vi noste passa,
Tu qu'amavon nòsti rèire,
Digo nous tout ço qu'an fa.

Nosto-Damo,
A nosto amo
Douno la pas,
Douço pas;
La gardaras
E nous assoustaras.

Quand Blacasset i crousado
S'en anavo, piétadous,

A ti pèd fasié vihado,
Pièi partié emé sa crous.

Dou tèms de la rèino Jano,
Quand Moustiers èro assali,
Te pregavon soubèirano
Nòsti rèire adoulènti.

Quand nosto vilo èro artisto,
Emé si grand faiençiè,
Digo nous qu'es de requisto
L'amo de toun vièi Moustiers.

Davans toun sant tabernacle
As sauva tant d'enfantoun,
Douno nous mai lou miracle
De gàri nosto résoun.

Souto la vièio cadèno
Siès la rèino d'Amoundaut.
Dins li gàu e dins li pèno;
Moustièren e Prouvençau.

Er dóu cantico à Nosto-Damo de Lourdo pèr Roumaniho.

Febriè 1935

NOTRE-DAME DE MOUSTIERS

L'originalité de Moustiers-Sainte-Marie est si riche que personne ne l'ignore; soit qu'on se soit intéressé à sa gloire artistique et à ses chefs-d'œuvre de céramique; soit que sa situation géographique, près des gorges du Verdon, en fasse le point de départ ou d'arrivée d'une jolie étape; soit que sa chaîne célèbre jetée entre les superbes rochers qui surplombent son pittoresque paysage éveille les curiosités historiques ou légendaires.

Mais la richesse de ses souvenirs religieux n'est pas moins grande. La chapelle de N.-D. de Beauvoir, autrefois Bel-Voir, Beau-Verzer, Entre-Roches, est un des plus vieux sanctuaires de Provence.

La tradition l'attribue à Charlemagne, ce qui, partiellement du moins, est fort vraisemblable. Des papes lui ont consacré leurs bulles: Pascal II en 1113, Innocent II en 1135, Clément VI en 1345, Urbain V en 1364.

On y venait de très loin; non seulement de toute la Provence, mais encore d'Italie, puisque, en l'année 1300, dix évêques et archevêques d'Italie accordaient des indulgences spéciales aux pèlerins qui y allaient.

On y venait surtout demander des guérisons de malades et particulièrement des immunités contre les maladies contagieuses, Moustiers ayant été préservé de l'épidémie de peste de 1510 à la suite d'une procession et d'un vœu de célébrer annuellement une fête à la Vierge le samedi après Pâques. Par la suite les pèlerins et les malades furent si nombreux qu'on fut obligé de construire de vastes bâtiments pour les recevoir et les loger. De très nombreux miracles furent inscrits sur les registres paroissiaux. On en compterait 332 sur les livres des trente années qui vont de 1640 à 1670. Ce sont surtout des résurrections d'enfants morts en bas âge ou mort-nés non baptisés.

Les documents décrivent toujours très minutieusement les symptômes observés, indiquent les noms des enfants et leurs origines par paroisses, enfin ils donnent très exactement la liste souvent longue des témoins. Cependant il est juste de dire que, selon le témoignage de M. le chanoine Laugier,

l'Eglise n'a pas officiellement constaté et admis ces faits miraculeux .

Le souvenir de ces prodiges s'est conservé jusqu'à nos jours en tradition respectueuse et le jour consacré à la fête de N.-D. de Beauvoir, le 8 septembre, beaucoup de mères chrétiennes portent à la chapelle leurs enfants pour attirer sur eux les bénédictions de la Vierge protectrice du pays et de ses habitants. Cette fête jouit dans toute la région d'un prestige exceptionnel et d'ailleurs justifié par son antiquité même. On sait en effet qu'elle était déjà en usage et se célébrait avec un éclat tout particulier en 1323 et qu'alors elle était déjà anciennement traditionnelle, de sorte qu'on peut dire qu'elle fait partie de la vie même de Moustiers vraisemblablement depuis ses origines.

Que cette tradition ait contribué à créer, à façonner, à développer l'âme de ses fidèles, c'est ce que symbolise admirablement la jolie devise latine sculptée sur la porte de la chapelle et qu'apprécient les amateurs d'inscriptions

liminaires:

BELVISURA VOCOR; DIFFUNDIT LUMINA NOMEN;
LUMINA NOSTRA PETENS, LIMINA NOSTRA PETAT.

— Je me nomme Beauvoir; mon nom répand les lumières; que celui qui recherche nos lumières recherche notre seuil .

LI 3000 AN DE RIEZ

Au pèd dóu coulet rous que Sant Maime courouno
I'a belèu tres milo an que lis ome an passa;
Pu vièi e bèn pu vièi que li vièio coulono
Aubigè de Ligour se ié soun acampa.

Cassavon dins li séuvo eilamount sus li plano;
Au mitan di coulet gardavon si menoun.
Dins lou founs de la coumbo, au rode di cabano,
Avièn pèr coutreja un relarg proun redoun.

Ero de païsan drud e fort coumo sa terro,
Ero de sourda fièr e dur coumo roucas,
E se'n-cop Marins, dins lou plan de Pourriero,
Esquiche li German, èron dins lou chaplas.

E quand Julo César assalisse Marsiho,
Es em'èli tant bèn qu'i bàrri auturous
Lis ardit Marsihés defendien si famiho,
A la vido, à la mort, jusqu'i jour malurous.

Pièi es vengu lou tèms de Prouvenço roumano;
E alor li Reièn que se soun expandi
Au rode di vièi tèmple à coulouno pagano
Ounte li Gau-Rouman se venièn escandi.

Acò, es un bèu tèms de raço prouvençalo
E sian de gentilome en estènt gau-rouman...
La religioun dóu Christ alor durbiè sis alo:
Ero au tèms de mouri lou vièi mounde pagan.

Pèr nous para alor di nègri descasènço,
En evangelisant Sant Maime es arriba.
Nosto fé de chrestian, à sa primo neissènço,
Aviè tout esmougu e nous a tout sauva.

Despièi quinge cent an, en istòri requisto,
Evesque majourau, de Maime successièu,
An sachu nous para e garda nosto visto
A la lus dóu Verai, à la fe dóu bon Diéu.

Es coumo acò pertout dins touto la Prouvènço
E tóuti nòsti vilo an lou pu bèu passa;
Lou pu pichoun maset a viscu sa poudènço:
Sian tóuti gentilome e grand civilisa.

Es d'aquéu vièi passa que nosto amo s'es facho,
Es aquéu vièi passa que nous a espeli.
Se liege, quéu passa, se liege à nòsti facho,
O fraire prouvençau, se n'en fau souvéni.

Febriè 1935

LES 3000 ANS DE RIEZ

L'intense poésie qui se dégage de notre sol provençal et qui lui vient des diverses civilisations qui s'y sont succédées n'est pas toujours assez profondément appréciée. Il est pourtant facile de la ressentir dans la plupart de nos bourgs ou de nos villages. A ce point de vue la ville de Riez, dans les

Basses Alpes, est particulièrement favorisée. Sur le flanc du coteau au pied duquel elle s'étale et le long du Colostre qui l'irrigue, la population de sa contrée s'est toujours groupée. Riez était vraisemblablement la capitale des Aubiges ou Albici ligures, ces inlassables et fidèles alliés de Massalia, qui peuplaient la région méridionale de l'actuel département des Basses Alpes et ont laissé leur nom au village d'Albiosc.

Ces peuplades étaient, certes, assez rudes et barbares; mais leur sédentarité, déjà très vieille, leur avait cependant donné sans doute un certain degré de civilisation lorsque les Romains arrivèrent dans le pays.

Ce que devait être la ville de Riez à l'époque romaine, nous pouvons le conjecturer non seulement par les quatre superbes colonnes qui subsistent du péristyle d'un temple païen, mais encore par ce monument entièrement debout qu'on appelle aujourd'hui le Panthéon, et qui fut en réalité un baptistère construit vraisemblablement au premier siècle de notre ère. Qu'on éprouvât le besoin de construire un tel monument pour l'usage des nouveaux fidèles suffit à laisser penser que les populations du pays devaient être à la fois assez nombreuses et assez opulentes. Il faut remarquer en outre que toutes ces colonnes antiques monolithes sont d'un granit d'origine lointaine et que leur transport devait être fort onéreux; le sol de toute la région ne comportant aucun rocher, il fallait que la ville fut riche et puissante pour se livrer à un tel luxe.

A ce propos il est nécessaire de témoigner quelque reconnaissance à M. Marcel Provence qui, il y a quelques années, a su transformer ce baptistère en une sorte de musée lapidaire où il a réuni les divers vestiges de l'antiquité qu'il a pu recueillir dans le pays.

Ce n'est toutefois qu'avec Saint Maxime, évêque de Riez vers 430 après J.-C., que s'épanouit la vie chrétienne de la région. C'est Saint Maxime et son successeur immédiat Faust, qui sont les vrais initiateurs et les gloires de cet évêché de Riez qui devait traverser les siècles et donner à tout le pays une prospérité jamais démentie à travers les vicissitudes d'une histoire de quatorze siècles environ. Car ce n'est que sous les horreurs de la révolution dite française que disparut l'évêché de Riez avec tout ce qu'il comportait de grandeurs, de souvenirs et de traditions plus que millénaires.

Peut-être n'est-il pas dénué d'intérêt de rappeler à ce propos l'opinion de Georges Sorel: — Pendant la durée de son histoire, jusqu'à la Révolution, la France a été royale, aristocrate, populaire. Elle ne s'en portait pas plus mal. Sa santé est-elle meilleure depuis qu'elle est bourgeoise, démocratique, boursicotière et bancaire?.

LOU PERQUÉ DE LA VIDO

O moun amo, perqué, se'n-cop siès esmougudo,
A moun cor abragui laleja ti vounvoun?
O moun amo, perqué ploura à la perdudo
E dins l'anci de viéure avala ma résoun?

Desempièi vint mil an, dedins sa roco esclado,
Ou rode ribeirès, Grimaldi a garda
Dis uman bestialen li toumiè descarnado;
E cadun aro pòu lis ana regarda.

Mai se'n-cop lis ai visto à sa terro marrido,
Emé si vièi peirard, souto li grand roucas,
Ai ausi dins moun cor: — Tu, que fas de ta vido?
Ounte erès pèr avans? Ounte t'en anaras?

A Lascours, dins lou founs de sa baumo cauquièro,
Un vièi cran de Ligour sèmblo dire ou passant
Que lou vèi dins sa nue: — Tu, que fas sus la terro?
Ounte t'endourmiras? Que fasiès pèr avans?

A Draguignan, davans la peiro de la Fado,
Ai vist davans mis uei li rèire musculous
Que m'an dit, despichous sus si roco tancado;
E tu, que fas sus terro? E n'èri vergounous.

E despièi sèmpremai lou perqué de la vido
A passa davans iéu à tóuti li countour;

Tambèn dins li plési de moun amo ravidò
E tambèn i lagrèmo, à l'ouro di doulour.

Dins lou poulit murmur de l'auro que gingoulo;
Au cant di roussignòu siblant sus si nisau;
Se'n-cop dins li pradas l'aigo lindo s'escoulo;
E se'n-cop lou bon can japo sus lou lindau;

Dins la flour que s'escounde au mitan di pradello;
A la fuèio que toumbo entre lis óulivié;
Davans li mounumen de Nimes la tant bello;
O dins lou ramarès di grand fabregoulié;

Souto lou grand soulèu o dins li nue marrido;
A touto prevesenço e dins tout souvéni;
Pertout aquéu desvèri a carcagna ma vido
Ounte erès au passa? ounte ès toun avéni?

Alor, embargnado emé si farfantello
E touto desavindo en soun boulegadis,
Ma resoun s'es tancado e pièi, regardarello,
Au repaus negatièu a fa soun paradis.

Sabe pas, sabe rèn en foro de la vido.
Ai cerca de pertout, ai rèn pouscu tròuba.
Prène la vido ounte ès, e, quand sera chabido,
Anarai siau e dre enco di trepassa...

Mai moun cor tourna-dit: La terro seriè frejo
Alor que ço que viéu n'auriè que la resoun.
Regardo bèn la vido; au founs de tout brusejo
Au mens un sentimen: ço que viéu n'a besoun.

Cerco, cerco toujours li forço de la vido,
En avans, e pertout, tambèn qu'à l'en dela;
Veiras que sèmpremai, s'ès l'esprit que la guido;
Emé tóuti si forço, ès lou cor que la fa.

Se noun podès te faire uno filousoufio,
Aviso te pamens de sèmpre counserva
Di rèire pietadous la bello pouesio,
E de viéure soun diéu dins la sereneta.

Escouto dins toun cor ço que canto soun amo.
Aparo toun esprit e, s'as perdu sa fé,
Que dóu mens sèmpremai la calour de sa flamo
Ardeje dins toun cor pèr noun mouri de fre.

Alor, tout sounjadou, ausiras inmourtalo
Uno vouès que te dit: — Ai besoun d'espera;
Ai besoun de sorti de ma prisoun carnalo;
E viéure ès qu'un moumen de nosto eternita.

Setèmbre 1936

LE POURQUOI DE LA VIE

Pourquoi la vie? Pourquoi la mort? A quoi sert ce bref éclair de lumière et de conscience entre ces deux éternités de silence et d'immobilité?

C'est là le problème majeur, celui que tout homme vivant ne peut que subir, même quand il ne paraît pas en avoir la moindre conscience. Et toute la vie, qu'il le veuille ou non, dépend de la réponse faite à cette question; réponse consciente chez les uns, inconsciente chez les autres qui ne font alors que suivre la réponse faite et pratiquée par leur entourage et le milieu où ils vivent.

L'homme qui ne sent pas dans la profondeur de sa pensée les liens qui l'unissent aux forces qui l'ont fait naître et aux effets qui suivent ses actes ne peut certes pas avoir la même vie que celui qui est pénétré de la réalité et de la puissance de ces liens; mais les forces et les exigences de la vie collective l'obligent à subir les lois morales de la communauté à laquelle il appartient. Le barbare germain qui, dans l'antiquité, quittait les forêts du Danube et du Rhin et se vendait comme esclave à Rome pour y jouir d'une vie matérielle plus policée, ne comprenait certes rien du tout aux cultes d'Apollon ou de Jupiter, ni même aux cérémonies familiales autour des autels des dieux du foyer auxquelles il était tenu d'assister. Au Moyen Age, le serf chrétien ne comprenait certes pas grand chose aux spéculations théologiques de Saint Thomas d'Aquin.

Pourtant l'un comme l'autre vivaient une vie conditionnée et réglée par les conceptions morales issues de la réponse spiritualiste au pourquoi de la vie faite par le milieu qui les entourait. Aujourd'hui les malheureux athées qui crient dans nos rues le désespoir de leurs douleurs et de leurs colères ne se rendent pas compte qu'ils les doivent au matérialisme de Karl Marx, ils n'en subissent pas moins les conséquences de la réponse négatrice au pourquoi de la vie.

On pourrait presque dire sans grande exagération que la valeur personnelle d'un homme dépend de la réponse métaphysique faite par lui ou par son milieu à cette question majeure: pourquoi la vie?

Car les sentiments mystiques qui s'ajoutent, qui poussent et quelquefois même qui s'imposent à la raison ont une puissance à laquelle il est difficile de résister. Intimement liés aux forces les plus puissantes qui créent la vie, fusionnant jusqu'à se confondre avec l'hérédité, unissant les instincts les plus unanimes, les sentiments mystiques sont comme le vrai ciment des générations successives. Ils s'imposent à l'individu comme à l'espèce, à tel point que celui-là même qui prétend les nier les subit d'autant plus que cette négation l'obsède davantage. Enfin et surtout, pourrait-on dire, ils sont susceptibles de donner le bonheur en organisant la paix de l'âme; car le bonheur est subjectif, c'est en nous-mêmes que nous l'avons ou que nous ne l'avons pas.

Si quelques rares individus peuvent arriver à se constituer une sérénité heureuse, d'ailleurs toujours imprégnée par de profonds atavismes traditionnels, il reste vrai que ce ne peuvent être là que de rares, très rares exceptions, et Gustave Le Bon semble avoir raison de dire: — Ce que les dieux ont donné à l'homme, et eux seuls jusqu'à présent ont pu le lui donner, c'est un état d'esprit comportant le bonheur. Aucune philosophie n'a jamais su encore réaliser cette tâche .

AUBOURO-TE, RAÇO LATINO

Nàutre sian de latin au parla franc e linde;
Avèn dins noste cor de bèu sang ellenèn;
Volèn dins noste acent uno cansoun que dinde,
Avèns dins nosto tèsto uno amo dóu Pounènt,

Nàutre sian Prouvençau à l'Istòri requisto
E sian de gentilome en estènt Gau-Rouman;
Sus lis Aup, sus la mar, avèn la bello visto
E sian tout en un cop e marin e païsan.

Nàutre sian de Françés à l'amo universalò,
Avèn souveni fes de pantai sounjariéu,
Mai se'n-cop l'estrambord nous cueie sus sis alo,
Avèn dins nòstis uei uno flamo de Diéu.

Desèmbre 1935

RELÈVE-TOI, RACE LATINE

Ah! ces peuples latins, leur en a-t-on trouvé des défauts. Ils sont instables, irréguliers, ils sont féminins; ils manquent de persévérance, de tenue, de moralité; ils sont corrompus et cyniques; ils ne comprennent rien à la liberté individuelle, la maîtrise de soi-même. Ils ont le goût de la tyrannie, soit qu'ils la subissent, soit qu'ils l'affligent. Ils ont la manie de l'égalité et le goût des chimères. Ils ont... que sais-je encore?

Il n'en reste pas moins que c'est la race latine qui a créé la plus belle civilisation que le bipède humain ait jamais pu créer sur cette terre. Depuis Homère jusqu'à Mistral, depuis le miracle hellénique jusqu'à nos jours, en passant par les splendeurs du siècle de Périclès, du siècle d'Auguste, des gloires de Saint Louis, de la Renaissance et des siècles bourbonniens, sans oublier les grandeurs espagnoles et les rayonnantes beautés italiennes, toutes les éblouissantes clartés de l'intelligence et de l'art sont latines. Et tout ce qui, en dehors de la latinité, a pu briller un instant, n'a le plus souvent dû son éclat qu'aux reflets dont la vraie flamme était latine. En dernière analyse il n'y a de vraie civilisation que dans les limites géographiques où s'est répandue la lumière d'Apollon et de sa sœur Artémis.

Et qui pourrait affirmer que dans tous ces reproches il n'y a pas, de la part de leurs auteurs, une sorte de jalousie, d'envie, le secret désir de briller soi-même en voilant ce qui éblouit.

Il est d'ailleurs facile de voir avec quel soin on détourne les qualités pour les transformer en défauts. Les possibilités de redressement sont appelées instabilité. Le goût de l'ordre, de la mesure, de la symétrie est appelé manie de l'égalité et besoin de tyrannie. Le sens des nuances et de la clarté des jugements est appelé indiscipline...

Relève-toi, race latine, reprends la tradition de ta grandeur; ce n'est ni chez le juif allemand, ni chez le moujik russe que se trouve la vérité. Karl Marx est un menteur et la plus humble paysanne de Provence, avec son bas de laine, en sait plus long que ce fraudeur juif sur l'économie et le capital.

A MAURRAS I FERRI

As viscu setanto an, mai toun esquino drecho
Is auvâri embricado a pas vougu plega.
Ta resoun prend l'escamp foro la carce estrecho
E lou mounde esbleugi se sènte deliúra.

Es que d'eilamont d'aut ounte vivon lis amo
Esmougado d'esfrai sus lou mounde perdu,
Li lus dis àutre tèms vènon porge sa flamo,
Ajudant nosto terro en charrant emé tu.

Devès, n'es de segur, dins lou brut que s'entènde,
Ausi lou desesper dóu païs carcagna
E senti lou fremin que mounto e que s'estènde
Au cor di vièi Françés, pople despòudera.

Mai noste ami Platon, en dessus di muraio,
A vi davans sis iue dardaia lou soulèu,
A de reng a degu, dins l'oumbro que pantaio,
Aurre lou serèn à toun cor sounjarèu.

Socrato t'a purgi sa bello amo auturouso
A l'inico presoun coumo tu enclava,
I jugi charpinous sa resoun luminouso
A fa vèire la mort dins la sereneta.

Jano de Domrémy, la païsano de Franço
A degu te douna soun pu dous risoulet,
Fa lusi dins l'escur l'espèr de deliéuranço
Au mitan de la niue quand te cresès soulet...

Mai perqué dins lou cèu questis uniau d'esglàri?
Au païs espanta perqué la brefounié?
Perqué dins nosto vido aquèu mouloun d'auvèri?
Ounte ès lou bregandas que s'ès fa carcerié?

Pèr t'abourri ansin d'isagno verinouso
E pèr te mètre i ferri i'a gès que lou judièu
A jamai rèn senti de crento vergounouso,
Ase descaussana, ès éu qu'a tua Diéu.

Mai 1937

A MAURRAS EN PRISON

La philosophie de l'histoire montre, en dernière analyse, que l'ensemble des idées de notre civilisation se rattache à deux principales sources d'inégale importance et de tendances divergentes. D'une part la source helléno-latine, d'autre part la source sémitique ou, plus exactement, juive. Chacune de ces deux origines a ses caractères propres, et, malgré tous les efforts faits le long des siècles pour les faire fusionner, leur divergence fut toujours et reste encore inconciliable. Tantôt c'est l'une, tantôt c'est l'autre qui a prédominé depuis le jour où elles se sont rencontrées.

Tandis que l'âme hellénique est, dès le début, celle du laboureur qui cultive son champ autour du tombeau de ses morts qui le fixe au sol, le rend sédentaire et l'oblige à ne se nourrir que de ce qu'il produit, l'âme juive, au contraire, est celle du pâtre nomade qui parasite et épuise le pâturage trouvé, puis cherche un autre pâturage à parasiter et à épuiser.

Faisant de ses ancêtres les dieux pénates de sa famille et de son foyer (voir la Cité antique de Fustel de Coulanges), le laboureur trouve dans sa sédentarité la base de sa personnalité et de son élévation à la fois morale, intellectuelle et esthétique: il est le produit de son sol. Au contraire, le pâtre emporte dans sa poche le Livre, la Bible, de ses souvenirs et ne peut défendre sa personnalité que par un exclusivisme à la fois éthique, haineux et mystique: il est le produit de son livre.

Si le laboureur peut arriver à concevoir un universalisme où chaque personnalité conserve les nuances issues de son sol et des traditions ancestrales, le pâtre ne peut concevoir qu'un internationalisme où le parasite conserve seul sa personnalité.

Toujours parasitaire et hostile à tous ses voisins quels qu'ils fussent, dénigrant systématiquement les institutions, les coutumes et les mœurs des autres peuples, refusant toujours toute assimilation, le peuple juif n'a jamais pu que se faire haïr par tous. Tandis que tous les autres peuples ont toujours eu des amis et des ennemis, selon leurs goûts et leur caractère, celui-là n'a jamais trouvé que des ennemis, car ceux qui l'ont tout d'abord accueilli avec sympathie ont toujours fini par en arriver à une rupture plus ou moins éclatante, souvent même sanglante. C'est donc bien en lui-même que le peuple juif doit chercher les causes de l'hostilité dont il semble gémir non sans quelque timide et satanique volupté.

Lisez le livre majeur des Juifs, lisez la Bible, à toutes les pages vous verrez que le dieu des Juifs ne parle jamais des autres peuples que pour les maudire. Il n'est pas le Créateur de tous les humains, il ne protège que les Juifs exclusivement. Et lorsque Jésus vient aimer tous les hommes, il est considéré comme un traître qui mérite la mort.

L'Antiquité gréco-latine n'a guère connu le Juif, petite peuplade sans valeur qui, en Orient, avait la seule réputation d'être inassimilable, indigeste, soit pour la civilisation de Babylone, soit pour celle de l'Égypte. Mais depuis que le Juif a été mis en contact à Rome avec la civilisation hellénique, toutes les tentatives faites pour faire fusionner les valeurs mentales juives avec les valeurs mentales helléniques n'ont jamais pu aboutir.

Le Christianisme, qui fit la synthèse, la totalisation de toutes les valeurs de l'Antiquité, était pour le Juif une porte d'entrée facile ouverte à la fusion universelle dans une civilisation humaine accessible à tous. Le Juif s'y refusa et préféra s'enfermer lui-même dans ses ghettos. Pendant tout le Moyen Age, il fut impossible de l'absorber dans la communauté humaine, même après la sublime élévation de Saint Thomas d'Aquin conciliant le Christ avec Aristote et ouvrant encore toutes grandes les portes à l'unité.

Après la mort du Moyen Age, l'unité est perdue; deux tendances divisent la civilisation. Tandis que la Renaissance va chercher ses inspirations dans l'antiquité helléno-latine, la Réforme va au contraire chercher les siennes dans l'antiquité judaïque. Et cette divergence se développe et s'accroît de plus en plus depuis.

Toujours dénigrante, toujours corrosive, toujours destructrice, l'âme juive centralise inévitablement tous les instincts révolutionnaires, elle les alimente, elle attise les hostilités. Sans elle le bandit ne serait qu'un bandit, avec elle il prend les allures d'un philosophe, d'un redresseur, presque d'un justicier.

Et comme la critique est toujours plus aisée que la construction, elle devient forcément la génératrice de tous les désordres, elle est à l'origine de toutes les révolutions.

Son inspiration et son action même sont évidentes tant dans la révolution d'Angleterre au XVII^e siècle que dans la révolution de France à la fin du XVIII^e. Aujourd'hui le marxisme et son succédané le bolchevisme, qui ébranlent si violemment la civilisation de l'Occident, sont les animateurs des convulsions contemporaines; or Karl Marx était juif et sa conception, d'ailleurs fautive, de la lutte des classes n'est pas autre chose qu'une transposition mentale de l'hostilité du juif et du non juif.

Une guerre entre les peuples latins qui sont encore les plus imprégnés des valeurs mentales helléniques serait un idéal pour l'âme juive qui profiterait inévitablement de ce désordre. Or Maurras ayant empêché la guerre entre la France et l'Italie à propos de l'Éthiopie était un impardonnable ennemi pour tous les sémitiques et leurs maçonniques du Parlement français. Une loi spéciale fut fabriquée pour pouvoir l'incarcérer légalement sans aucun souci de l'équité.

Mais, enfant de la Méditerranée, fils spirituel du grand Homère provençal Mistral, Maurras avait auprès de lui, pour le consoler dans sa prison, cette âme hellénique faite de raison et d'harmonie et génératrice de tout ce qui fait la beauté de vivre.

LOU POUNÈNT

O poble de Prouvenço, aro siés endourmi;
Mai te reviharas, retrovaras toun amo
E li marrit Françés qu'an sus tu escupi
Seran esbeluga dóu trelus de ta flamo.

Es un marrit Françés quèu que vòu mespresa
Lis un o lis àutre dis enfant de la França.
Avèn mes en coumun, nàutre, pèr s'ajuda,
Noste amour, nosto fé emai nosto esperanço.

A se trufa de tout sian sèmpre bèn revoi:
Trouvan trop de plési à touto galejado
E pèr rire de nàutre, avèn lou cor galoi;
Meme se nosto vido, après, n'es estrassado.

Anan querre bèn luen ço qu'avèn dins la man.
Tout ço que sèmpre vian de long de la journado
A l'èr d'èstre coumun e, meme quand l'aman,
Sèmblo qu'a lou goust de nosto acoustumado.

An trahi lou païs aquéli maufatan
Que son ana cerca dins l'istòri estrangiero
Un moulounas de conte, istòri de bregand,
E nous lis an pourgi en lèngo parlufiero.

Emé si Dostoiewski e tóuti sis Ibsen
Nous an estravira la bello amo françeso,
An vougu desavia tout noste vièi bon sèn
E an enfadesi la vido pounenteso.

Ah! farèn reveni lou tèms de la fièrta
Emé tout lou trelus di jour de deliéuranço.
E quand noste soulèu luse dins sa clarta,
La pu bello di flour es la roso de França.

Abriéu 1936

L'OCCIDÈNT

C'est un bien grand défaut que nous avons, de n'être pas fiers de nous-mêmes, de notre patrie petite ou grande, de ses gloires, de ses beautés, de ses souvenirs. Nous nous raillons trop volontiers d'une province à l'autre et nous ne nous rendons pas assez compte de toutes les richesses morales et même matérielles de notre belle France. Elles nous semblent naturelles parce que nous y sommes accoutumés. Et pourtant que d'étrangers nous les jalourent.

Leur abondance leur variété, leur origine historique ou légendaire, leur signification souvent profonde, tout leur donne un sens dont l'opulence ne se retrouve guère que dans les pays latins au riche passé d'histoire.

Charles Maurras dit fort justement: — Ce qu'il y a d'affreux dans les choses françaises contemporaines, c'est la sottise qu'un tas de métèques et de juifs sans aveu y déversent par la voie de la presse, de la tribune et autrement.

— Ce peuple sain, sensé, est, tous les jours, harangué et blousé par une bande d'imbéciles et de faiseurs dont les leçons et les exemples le font déraisonner comme eux, c'est-à-dire fort bassement .

Hélas! il y a déjà longtemps que cela a commencé.

Nous nous sommes pâmés devant les littératures étrangères et au XVIIIe siècle, sous l'influence de l'Encyclopédie et de Voltaire en particulier, on croyait admirable de tourner les yeux vers Berlin et Londres en disant: — C'est du Nord maintenant que nous vient la lumière .

Epouvantable lumière aux reflets sanglants dont le couperet de la guillotine révolutionnaire nous a montré toutes les lueurs. Toutes les élites de notre sang français y ont été sacrifiées et ont payé de leur vie cette erreur de leurs enthousiasmes aveugles.

Aujourd'hui c'est un juif allemand, Karl Marx, qui a capté les illusions de notre pauvre peuple. Pourrons-nous éviter que nos élites ouvrières subissent le même sort?

C'est parce qu'ils sont empoisonnés par les absurdes nuées étrangères à notre ciel français et latin que nos malheureux éléments populaires ne veulent plus comprendre que mieux vaudrait pour eux être conduits par un cardinal de Richelieu issu de leur sang national que par des juifs sans patrie.

Tout se passe comme si la nature nous avait dit: — Si vous ne voulez pas les élites que votre sang a produites à la suite des siècles, vous serez obligés de subir des dirigeants étrangers à votre race, à votre âme, à votre chair .

Je soignais un jour un ouvrier qui, vingt ans auparavant, s'amusait de ma tristesse lorsqu'il chantait l'Internationale. Il n'en était plus là aujourd'hui. Il avait ouvert les yeux alors qu'il ne pouvait plus trouver de travail dans les usines pleines d'étrangers et il me disait: — Je comprends maintenant votre tristesse d'autrefois. Nous l'avons trop chantée l'Internationale, maintenant nous l'avons .

La littérature n'est pas un vain jeu de l'esprit. Elle est la semence d'où sortiront les récoltes futures. Homère, Virgile, Mistral sèment la civilisation sur notre terre.

A MAIANO LOU 8 DE SETÈMBRE

Souto lou bèu soulèu dóu païs prouvençau,
Lou jour de Nosto-Damo au rode de Maiano,
Un trelus de fierta, un trelus majourau,
Estènde soun fremin sus la vido païsano.

Entre li roumanièu, sus lou grés peiregous,
De long di grand vala au pouchoun di piboulo,
Au mitan dis eirou coumo i restouble rous,
Dins lou bresihadis de l'auro que gingoulo,

Un murmur trefouli brusejo sa cansoun
Coumo pèr dire en tout lou plesi de la vido
E coumo pèr canta à tóuti li ressoun
Lou bèu noum de Mistral à l'amo tant poulido.

E sèncop lou païsan, li man plèno de flour
S'en vai amistadous pèr prega sus sa toumho,
Ausisse dins soun cor, ameisant sa doulour,
Uno vouès de la terro au soulèu que trestoumbo:

Es eici, Prouvençau e Françés, qu'es neissu.
A samena pertout sa flour e sa fruchino;
Au levant, au pounent, lou roure a proun creissu...
Es au sòu prouvençau qu'aviè prés sa racino.

Mai tóuti li païs de la Latineta
Escouton li souspir de l'amo de Prouvènço;
A la vouès mistralenco an lou cor espanta
D'espèr armounious esbléugi de jouvènço.

Au mounde carcagna e sèmpre peginous
Nosto raço latino enca 'n cop se reviho,
Emè touto sa glòri au passa souleious
S'aubouro pèr canta sa novo meraviho.

E se'ncop l'aveni dins touto sa baudour
Revendra sèmpremai escampa sus sa toumbo,
A noste grand Mistral, si prego emé si flour
Uno vouès cantara au soulèu que trestoumbo:

Es eici, Prouvençau e Françés, qu'es neissu.
A samena pertout sa flour e sa fruchino,
Au levant, au pounent, lou roure a proun creissu...
Es au sòu prouvençau qu'aviè prés sa racino.

A MAILLANE LE 8 SEPTEMBRE

C'est à Maillane, le 8 septembre 1830, que Frédéric Mistral est né. C'est à Maillane, le 25 mars 1914, qu'il est mort.

Cette sédentarité convient parfaitement à ce génie fait de sérénité, d'harmonieuse paix et de grandeur pleine d'équilibre et de justice. Son tombeau, dans le modeste cimetière du pays, reproduit le pavillon de la Reine Jeanne des Baux. Il est devenu un véritable lieu de pèlerinage pour tous les félibres amoureux de la langue d'oc, pour les poètes de toutes langues et, mieux encore, il le devient pour tous ceux qui commencent enfin à comprendre ce que sa splendeur poétique contient de valeur civilisatrice et de destinée humaine.

La poésie de Mistral est inspiratrice de temps nouveaux comme la poésie d'Homère fût inspiratrice de l'antiquité païenne et celles de Virgile ou de Dante le furent des temps chrétiens du Moyen Age et jusqu'à nos jours. Quelqu'un me disait: — Ne trouvez-vous pas qu'il est excessif de parler de la gloire de Mistral pour de la poésie en provençal? Il ne voyait dans cette poésie provençale que la petite amulette d'une langue vulgaire arrangée en rimes et jonglant avec des mots qui ne lui paraissaient pittoresques que parce qu'ils étaient ceux d'un usage trop familier. Il ne lui semblait pas qu'on put faire de la grande poésie avec le langage dont il se servait au fond de sa cuisine ou de son écurie. Le genre de vie quotidien comporte toute une poésie que ne sentent bien que des élites conscientes.

Que le félibrige ravive toute la poésie du genre de vie latine, qu'il redonne une âme aux gestes quotidiens et aux choses les plus usuelles, c'est ce qu'on finira bien par sentir et qui a d'ailleurs été déjà senti dans les élites traditionnelles de nos provinces méridionales françaises, et même chez les autres peuples latins de la Méditerranée.

Mais il y a plus: c'est la valeur civilisatrice de cette réviviscence poétique. C'est la rénovation de l'âme latine et de son idéal de vie. C'est tout ce que ce réveil comporte de réorganisation à la fois religieuse, sociale et politique. C'est la vitalité rendue aux institutions avec la confiance revenue aux traditions. C'est la volonté de vivre confiant en soi-même. Somme toute c'est: — Aubouro-te, raço latino

Depuis le centenaire, en 1930, de la naissance de Mistral, toutes les années, à Maillane le 8 septembre, un banquet réunit non seulement les félibres fidèles, mais les élites intellectuelles des pays latins, ceux qui ont compris et qui, de jour en jour, deviennent plus nombreux. Maurras n'a jamais manqué d'y assister, lui, le grand fils spirituel du poète, lui à qui, peu de jours avant sa mort, Mistral écrivait une dernière lettre qu'il terminait par ces mots d'adieu: — et cum spiritu tuo .

LI TRESPIR DÓU TERRAIRE

Païsan, tu que t'en vas dins li grand bos prefound
Culi pèr l'apaiun la fueio di vièi roure,
Ié trouvaras belèu quauque gènt fouletoun
Que sus tóuti li rusco en sautejant saup courre.

Arrèsto lou, se pos, e ié demandaras
Perqué, pèr soun nisau, la douço cardelino
A quita lis enclaus e trèvo l'argelas;
E perqué lou desert dins lou païs camino.

En siblant sa cansoun, dins soun bresihadis,
Perqué lou roussignòu mète de rauco noto?
E perqué la merlato, à si long sibladis,
A l'èr d'èstre paurouso, èlo qu'es tant mignoto?

E pièi, se'n-cop sera quiha sus un mouloun,
Demando ié perèu, se pamens s'apriado,
E perqué, au campas, i'a plus gès d'auceloun
E perqué plus d'enfant sus la terro jalado?

Pescadou, tu que vas sus lou toumple marin
Cerca dins li flot blu la vido di famiho,
Ié trouvaras belèu, oundejant au matin,
Uno ninfo pagano, au soulèu, que babiho.

A la pouncho di vago, o sus li founs verdau
La veiras fouliga touto souplo e blanqueto
Entre mitan di pèis, coumo èlo fouligaud;
O culi de courau, poulido e bloundineto.

A sis uei dous e viéu, que regardon tout dre,
Miraio lou trelus de la bèuta antico
E fau ié demanda, se sabès èstre adre,
Tout ço que pòu pensa de nosto amo anarchico.

Demando ié perqué, sus li mar dóu tremount,
A perdu soun envans nosto bello marino.
Escouto bèn perqué, sus nòsti flot prefound,
Ardejo plus tant bèn nosto vèlo latino.

E se la viés mounta sus un bèu cruvèu blu,
Demando ié perqué sameno plus la vido,
Endrudissent lou mounde à soun frount cabelu,
Coumo au tèms d’Astarté, l’ellenenco poulido.

Pastre, tu que t’en vas, long di serre auturous,
Pantaia tout soulet au rode di capello,
Ausiras quauque jour, sus li pèd de la crous,
Un ange blanquinèu canta prègo fidèlo.

Quand, dins lou calabrun, toun siblet tant poulit
Escampo sus l’ermas la douçour prouvençalo,
Ié poudes demanda, se lou viès trefouli,
Perqué nosto pauriho a deserta sis alo,

E demando perèu perqué, dins lou cèu blu
Ounte brihavo antan uno lus riserello,
Un aucèu infernau passo emé tant de brut
Pèr ana samena uno nèblo crudèlo.

E tóuti respoundran que lou goust de la vido
A perdun soun trelus au soufle de l’infèr.
Quand de si tradicioun la calour es chabido:
Es bestialo la frèmo e l’ome es vengu fèr.

Quand l’esprit eici’nbas s’escounde e s’apauriho,
Quand la cansoun d’amour s’amoussou dins lou brut,
Tout moure e tout s’en va, tout pèto e tout resquiho,
La vido s’avanisse e lou mounde es perdu.

Desèmbre 1936

LES EMANATIONS DU TERROIR

Quand on se promène dans un pays de vieille civilisation comme notre Provence, à tous les contours du chemin, même dans les plus humbles et les plus ordinaires incidents, une émanation historique semble jaillir du sol. Et la comparaison s’établit inévitablement dans la conscience entre ce que fut jadis ce pays et ce qu’il est aujourd’hui. Peuplée à foison de souvenirs historiques ou légendaires, notre Provence donne l’impression d’une richesse inouïe, d’une vie intellectuelle et morale opulente jusqu’au débordement.

On ne peut alors éviter de penser non seulement à ce que nous en savons encore, mais surtout à ce que nous en avons oublié.

L'appauvrissement religieux de notre époque a prodigieusement dévasté à ce sujet nos âmes contemporaines, et les maigres connaissances historiques répandues dans les éléments populaires n'ont pas compensé ces pertes. Elle avait profondément raison cette pauvre vieille paysanne qui me disait un jour tout en épluchant ses pommes de terre: — Mai alor, que nous restara à nàutre que avèn rèn, se nous lèvon Diéu? (Mais alors, que nous restera-t-il à nous qui n'avons rien, si on nous enlève Dieu?).

Je restai ébloui par la profondeur de cette question dont la détresse n'était pas moins angoissante que son acuité philosophique. C'est qu'en effet le capital intellectuel et moral que sa religion constitue pour un peuple est une richesse commune qui appartient à tous, c'est l'accumulation des expériences du passé fixées par les traditions, c'est le fruit des enseignements transmis par les générations antérieures, c'est la morale qui régit les relations des êtres entre eux et même la valeur des choses dans la nature, c'est la classification des sentiments et des idées, c'est le fruit du travail des siècles, c'est l'abri même de la pauvreté contre la misère, car c'est la santé mentale sans laquelle la pauvreté ne peut pas éviter de tomber dans la misère physiologique.

Certes rien n'est immuable en ce monde, les croyances elles-mêmes se transforment et évoluent, mais le temps est nécessaire à cette évolution, seul il peut ménager les transitions indispensables. Aussi n'y a-t-il rien de plus dangereux que de toucher brusquement aux croyances et aux traditions des peuples. C'est à ces croyances que sont suspendues leur morale, leur intelligence et par conséquent leur vie même. Comme le dit Gustave Le Bon dans ses

Lois psychologiques de l'évolution des peuples :

— L'histoire nous montre que les peuples ne survivent pas longtemps à la disparition de leurs dieux. Les civilisations nées avec eux meurent également avec eux. Il n'est rien d'aussi destructif que la poussière des dieux morts .

Ils devraient bien savoir au moins cela ces demi savants qui, sous prétexte de science, raillent aveuglement toutes les traditions dont ils ne soupçonnent même pas la signification symbolique.

Il est difficile, très difficile de savoir. Beaucoup de savants, même véritables, ne font que répéter ce qu'ils ont cru sur la foi d'un autre savant. Croire est au contraire facile et la science elle-même est mélangée de beaucoup de croyances, dont certaines purent, à la vérité, être fort utiles.

On n'ose plus aujourd'hui soutenir les lois de Lavoisier qui pourtant ont été la base de tous les progrès de la chimie depuis plus d'un siècle.

C'est que la vraie science n'est pas seulement l'étude des conditions matérielles de la nature. Les lois de la vie mentale, pour être moins connues, n'en sont pas moins primordiales. Leur rôle, quelque grand qu'il puisse être dans la vie de l'individu, est encore plus important dans la vie des collectivités, et Gustave Le Bon exprime une évidence en disant: — Un peuple peut perdre bien des choses, subir bien des catastrophes, et se relever encore. Il a tout perdu et ne se relève plus quand il a perdu son âme .

A MOUN AMI

Lou proumiè jour, Girard, que se sian rescountra,
Adaré avèn vi que, pèr touto la vido,
Erian de bon ami e que nosto amista
Ero de tout franc cor que se la sian pourgido.

Es que sian tóuti dous de prouvençau nascu.
Eron belèu ensèn deja nòsti vièi paire,
Au tèms dóu vièi Gérard, lou rèi d'Arle chanu,
Qu'arresounavo pièi lou marrit empeiraire.

An soufri, an canta e an prega ensèn
Li rèire marsihés à l'amo piétadouso.
Es facho de sis os la terro ounte vivèn,
La terro dóu païs, la terro amistudouso.

E nàutre sian belèu bèn àutre que vesin.
Se cercavian proun luèn, uno luèncho famiho
A mescla noste sang dins li meme cousin
Pèr mètre à noste cor l'amo dóu vièi Marsiho.

Aro, pèr tóuti dous, li pu fin souvéni
Gardon lou hiais menin d'amista riserello
E sèmpre s'amarèn, senso jamai féni,
Meme dins l'amoundaut, dins la pu luencho estello.

Nouvèmbe 1938

A MON AMI

On ne réfléchit pas assez souvent à ce fait que chacun de nous ayant père et mère, le nombre de nos ascendants est prodigieux. En effet, chacun de ces père et mère ayant, lui aussi, un père et une mère, cela fait que chaque homme vivant a, dès la deuxième génération, six ascendants, c'est-à-dire deux pour la première génération et quatre pour la deuxième. A la troisième génération il y a huit arrière grands- parents, ce qui, ajouté aux six des deux premières, représente déjà quatorze ascendants. A la quatrième génération seize ascendants s'ajoutent aux quatorze, ce qui fait au total trente ascendants. Si on poussait cette progression en remontant seulement jusqu'au début de l'ère chrétienne, on arriverait ainsi à des chiffres astronomiques et chacun de nous aurait des millions d'ancêtres.

En fait il n'en est pas ainsi à cause des mariages entre collatéraux.

Si les mariages entre cousins germains sont rares, il n'en est pas de même entre cousins éloignés, et on peut poser en principe que lorsqu'un mariage se fait entre deux citadins du même village, du même bourg ou encore de la même région, ce sont des cousins qui s'unissent, sans même le savoir parce qu'ils ne connaissent pas tout leur arbre généalogique.

C'est cette consanguinité plus ou moins lointaine qui, jointe à la communauté de l'éducation, à la similitude des affections et du genre de vie, crée la nation. La nation, œuvre héréditaire, psychologique, mentale, bien plus réelle que la race physique; la nation, âme collective où les influences ancestrales et les retours ataviques créent le caractère, les aptitudes intellectuelles, la sensibilité et le jugement; la nation, base fondamentale de la personnalité.

Lorsque nous éprouvons parfois ces sympathies spontanées et immédiates qui créent des amitiés qu'on peut dire instinctives, il est assez naturel de supposer qu'une reviviscence ancestrale commune est à la base de ces impulsions.

N'est-ce pas alors le cas de dire avec Montaigne: Je l'aime parce que c'est lui et il m'aime parce que c'est moi. C'est en somme la meilleure de toutes les définitions de l'amitié.

LOU BRAM DOU MISTRAU

Un vènt fre gingoulo
Sus noste peirau,
Lou tèms que s'escoulo
Plouro dins l'oustau.

Plouro la jouvènço
E li souveni
De nosto Prouvènço
Que vòu respeli.

Mai lou mistrau bramo
I fabregoulié,
Nous douno soun amo
De grand capoulié.

Soun grand bram brusejo
Òu soulèu levant,
Lou matin bluiejo
Pereila davans.

Di castèu i bòri
Cantaren Mistrau
E touto la glòri
Dou bèu prouvençau.

O Franço oucitano
Te reviharas,
Canto soubeirano
Mistrau e Maurras.

Janvié 1940

LE CRI DU MISTRAL

Cette petite chanson peut se chanter sur un air que connaissent bien tous les vieux provençaux, c'est le vieil air de Aquéli mountagno (Voir lou Cansounié de la Prouvènço . Pinguet, éditeur à Avignon, page 47).

Au chant IV de Calendal, Mistral fait une esquisse rapide de l'histoire de la langue occitane où il dit qu'après avoir été la fleur de la civilisation elle fut, après la croisade des Albigeois, reléguée au second plan, pourrait-on dire. Elle se réfugia chez les paysans et les pêcheurs où elle s'est fièrement maintenue jusqu'à nos jours, y conservant le charme de sa personnalité, de ses grâces et de son sourire. Et Mistral proclame qu'elle y trouvera des défenseurs tant que le mistral farouche bramera dans les roches .

Pourquoi donc, depuis l'école communale, laïque et obligatoire, la pourchasse-t-on et cherche-t-on à l'effacer de la tête des enfants? Il serait au contraire plus normal de leur apprendre sérieusement à la lire, à l'écrire correctement, à en apprécier les nuances et les richesses.

Quel inconvénient y aurait-il à ce que chaque enfant en France ait deux langues maternelles? Celle de sa petite patrie et celle de la grande. Nous étions tous ainsi il y a cinquante ans; et, quoi qu'on puisse en dire, nous ne parlions pas le français plus mal que ceux qui aujourd'hui ne comprennent pas le provençal.

L'argument de certains parents qui prétendent que parler le provençal empêche de bien écrire le français ne correspond à aucune réalité. Tout est affaire d'usage pour les enfants sur cette question, et ceux qui n'ont pas l'instinct de parler correctement ne le font dans aucune langue, même si on ne leur en a appris qu'une seule.

Quant à prétendre que l'unité de la France ne sera vraiment réalisée que lorsque auront disparu toutes les variétés provinciales, c'est ne rien comprendre à ce qu'est une âme collective puisant sa richesse et sa vie même dans la multiplicité et la variété des personnalités qui la constituent. La France n'a aucun intérêt à effacer la personnalité régionale de chaque province.

Il n'est d'ailleurs plus possible aujourd'hui d'effacer la langue provençale de l'esprit humain. De même qu'Homère a immortalisé le grec antique, de même que La Fontaine, Molière et Racine ont immortalisé le français classique, Mistral a fait du provençal un diamant impérissable.

La poésie crée l'immortalité.

FARANDOULETO

Sautejo, sautejo sus li prat
Lou cabrit blanquinèu.
Sabés faire coumo èu,
Chatouno, chatouno, pèr dansa.

Siblejo, siblejo dins li blad
Lou grihet bruninèu.
Sabés faire coumo èu,
Droletoun, droletoun, pèr canta.

Quand la maire galejo
Un nistoun que lalejo
E lou fa trefouli
En risoulet poulit.

Quand l'abiho brusejo
A la flòu que bluiejo
Un amour eternau
Qu'es long coumo un uiau.

Quand lou païsan flatejo
Un bon muou que bastejo
E lou fa travaia
Tout de long di gara.

Quand lou fifre siblejo
Un vièi èr que mirejo
Un passa trop feni
E si dous souveni.

Cantas, jouine, cantas.
Dansas, fiho, dansas.
Perqué la vido es cantarello
E que jouvenço es dansarello.

Avoust 1938

FARANDOLETTE

Parler pour le plaisir de parler, assembler des mots amusants pour le plaisir d'assembler des mots amusants, c'est un jeu auquel ont joué tous les poètes dans toutes les langues. Victor Hugo n'y a pas failli, lui qui jouissait de la plus grande puissance verbale qu'on ait vue de longtemps. On sait son goût pour le calembour, dont la rime n'est, somme toute, qu'une sorte de diminutif.

La langue provençale, avec ses sonorités, ses accentuations, ses combinaisons de brèves et de toniques, se prête beaucoup à cette musique de mots si charmante parfois.

C'était certainement une des joies de ces cours d'amour et de ces jeux floraux où excellait la langue occitane à la belle époque où la civilisation du midi de la France était jalouée partout et en particulier par ceux qui, sous prétexte de combattre une hérésie religieuse, imaginèrent ce qu'ils ont appelé la croisade des Albigeois. Sans cette guerre civile odieuse, la langue d'oc fut peut-être restée ce qu'elle était jusque là, c'est-à-dire la langue de la grande culture intellectuelle, de la philosophie et de la science autant que de l'art et de la poésie. Par ses attaches plus étroites avec le latin et avec le grec, elle serait sans doute devenue la grande langue de l'humanisme, plus facilement encore que la langue d'oïl.

Quant à ses charmes et à sa vitalité, il suffit, pour en affirmer la puissance, de constater qu'elle a survécu jusqu'à nos jours malgré l'hostilité officielle, qu'elle a continué et continue encore à fournir ses mots les plus imagés et les plus chantants à la langue d'oïl, et enfin qu'elle a produit de nos jours le plus grand poète français du XIXe siècle, Frédéric Mistral.

Cette dernière affirmation, je le sais, ne manque pas de soulever, le plus souvent, les protestations des admirateurs de Musset, de Lamartine, de Hugo ou de tel ou tel autre. Il faut pourtant bien constater que, depuis leur mort, ces poètes, quelle que soit leur valeur, voient baisser leur gloire, tandis que celle de Mistral n'a fait que grandir.

LOU VÈSPRE DE LA VIDO

Souloumbrejo eilavau au trefouns de la coumbo
Ounte lou rièu miraiò un trelus apali;
Au tremount pounentès, lou soulèu, que trestoumbo,
Amoussò si rai d'or e sèmblo s'avali.

La clarta d'un bèu jour dins lou sournun fenisse;
A soun nis la calandro acabo sa cansoun,
Tout ço qu'a fa lou jour s'escounde e s'avanisse
E la nue sus lou sòu s'alargo en frenisoun.

Coumo uno auro que siblo e plouro dins li fueio
Un gème tahinous s'en va au calabrun
E sèmblo dire à tout ço qu'à la vido cueio:
Es ouro de mouri, de tounba au sournun.

Touto causo es ansin, lou vespre de la vido
Es, coumo aquéu dóu jour, plen de malancouniè:
Quand la forço de l'ome es quasimen chabido
Fau saupre s'en ana e sènso brefouniè.

E pamens dins mon cor son pas 'nca proun gausido
E la joio de viéure e la joio d'ama;
Me sèmblo toujours nòu de regarda la vido
E la naturo es bello à qu saup l'aluca.

Lou valat fresqueiret que canto dins l'erbetò
E mète de la moufo i roco de si bord
Cascaio amistadous sa douco musiqueto
E me dit son bonur sènso grand estrambord.

Se'ncop lou parpaioun, dins l'aureto maienco,
Entre mitan di flour, voulestrejo amoureux,
Me sèmblo que pourriéu, sus la plano cravenco,
Ardeja tant bèn qu'eu, poulit e fresqueirous.

Se'ncop lou cabridoun tressauto li vergello
Au mitan di pradas escandi de soulèu,
Crèse que sautariéu coumo li sautarello
E que l'èr es pu dous que me gounflo li lèu.

Se'ncop lou mistrau boufo à deraba li bano
I biòu travaiadou coutrejan lou campas,
Crèse qu'oublidariéu lou tèms que se debano
A l'escouta boufa, boufo que boufaras.

Ai pas'nca proun ausi l'aurèto que gingoulo
En passant dins li séuvo o sus li grand roucas;
Ai pas proun regarda lou pounchoun di piboulo
Oundeja dins lis èr souto lou nivoulas.

E tu qu'ai tant amado, o fremo doucinello,
A te douna moun cor siéu pas'nca sadoula;
Ame vèire clucha ta poulido parpello
E, sèmpre amistadous, sèmpremai t'adoura.

Pamens se'ncop la mort me prendra sus sis alo
Assujarai enca de resta siau e dre,
De sèmpre counserva dins ma prego finalo
Un èime proun prefouns pèr garda lou cor fre.

Ai ma fisança en tu, amo de la naturo,
O tu que dison diéu e que siès verita,
Seguirai moun destin, tàu ta bounta l'empuro...
Emai acabo me sènso severita.

Mai 1941

LE SOIR DE LA VIE

Jusqu'à soixante ans on n'est qu'un enfant, me disait un de nos vieux professeurs, alors que, sur les bancs du lycée, je n'étais qu'un modeste élève de rhétorique; et cette réflexion ne manquait pas de soulever mon ironie. Je l'ai comprise plus tard et je n'ai pas eu à attendre d'avoir soixante ans. Il m'a suffi de voir vieillir, de voir mourir et de chercher à comprendre.

Il est assez rare de voir des vieillards avoir peur de la mort. La mort est un phénomène normal, que tout le monde subit, auquel nul n'échappe et, qui plus est, n'est pas douloureux, car la mort ne sent rien. Par contre tous ont peur de la maladie, de l'infirmité, de la douleur, car la douleur est un fait anormal. La maladie et la douleur sont des phénomènes contre nature, tandis qu'on peut vieillir et mourir dans un état de physiologie normale.

A 88 ans, un quart d'heure avant de mourir, ma grand'mère répondait: — Mais rien du tout à son fils qui lui demandait ce qui la faisait souffrir. La sérénité est possible jusqu'à la dernière heure.

C'est pourquoi il est pénible de voir, déjà en pleine maturité, de solides adultes gémir sur la vieillesse qu'ils sentent venir. Certes la fraîcheur des sensations, la nouveauté des sentiments, tout ce charme de la jeunesse, ont quelque chose de fort agréable; mais à la vérité ils ne constituent pas les plus belles joies de la vie et je me range nettement à l'opinion des psychiatres qui pensent que l'heure de la plus pleine puissance du cerveau humain se place au delà de soixante ans.

Napoléon disait: — Il n'y a en Europe que Masséna et moi qui puissions commander une armée de plus de cent mille hommes . Joffre et Foch étaient plus vieux que lui quand ils ont gagné les deux batailles de la Marne où étaient engagés beaucoup plus de cent mille hommes.

En réalité l'esprit souffle où il veut et le diptyque est éloquent qui met face à face comme sauveurs de la France un vieillard de quatre-vingt quatre ans et une jeune fille de dix-huit: Pétain et Jeanne d'Arc.

Par contre un médecin qui, pendant de longues années, avait soigné les forçats à Nouméa, m'assurait qu'il n'y en avait qu'un seul qui, sentant venir la mort, lui avait dit: — Enfin! ça va finir . Tous les autres, comme des brutes incapables de toute conscience et de toute philosophie, prenaient les jours, et les passions, les uns après les autres, sans plus.

Mais à égale distance des brutes et des personnalités exceptionnelles, l'immense cohorte des vivants au soir de la vie sent se poser l'inévitable problème de la destinée humaine et, plus ou moins confusément, comprend qu'il y a dans l'univers plus de forces que n'en peut imaginer notre faible raison.

TABLEU DE NIÇO

Printèms:

Li flour an expandi si coulour virginello
E l'uiet e la roso embàumon lis enclaus,
Lou soulèu vuejo à tout sa calour fresquinello
E tout grèu se relargo en bouquet vermeiau.
Coumo la flour brusejo au murmur de l'abiho
Eilavau la grand'vilo es plèno de bàudour,
Sèmblo dins ço que canto e dins ço que babiho
Ausi coumo un fremin la cansoun de l'amour.

Estiéu:

De long dóu ribeirès, en grouùn mescladis,
La vido s'amoulouno à la céuno sablouso
E l'erso poutounejo en soun rebaladis
Li pèd fouligaudet di chatouno amourouso.
Un souple oucalitous, dins soun chale expandi,
Oundejo en frenissènt si longo ramarello
E sèmblo, pantaiaire au soulèu escandi,
Desgrana tout soulet soun âmo sounjarello.

Autouno:

Maugrat la nèblo fino e quasi fresquiereto,
Ardejo de coulour sus li restouble rous
L'arange amadurado e vivo e poulideto
E devesso pertout si parfum fin e dous.
Cascadejo la plueio en dessus di téulisso
E l'aureto gingoulo à l'asclo dóu peirau;
Mai un rai de soulèu sus la vilo de Niço
Estènde soun trelus au rode dis oustau.

Ivèr:

La nèu eilamont d'aut, sus li grand serre aupin,
Blanquejo en miraiant li clarta azurencò
E la vilo davàu, trelusento au matin,
Coumenço à bruseja sa cansoun niçardenco.
Au clar soulèu, la mar, en argènt fresiha,
Ardejo sus li gravo, i roco di calanco.
Emai, au ribeirès, li jaune mimousa
Samènon de gran d'or au pèd di colo blanco.

Mai 1937

TABLEAUX DE NICE

Il y a peu de pays au monde qui aient une réputation de beauté aussi universellement répandue que cette partie de la Provence à qui on a donné le nom de Côte d'Azur et qui s'étend des environs de Toulon jusqu'à la frontière d'Italie.

Célébrité d'ailleurs pleinement justifiée non seulement par la couleur et la pureté du ciel, mais par la variété des aspects. Les îles d'Hyères, la côte des Maures, l'Estérel, la baie des Anges, les caps aigus où les derniers contreforts des Alpes viennent se baigner dans la Grande Bleue, tout contribue à donner à ce littoral une série d'aspects d'autant plus charmants que la végétation y offre des variétés qu'on ne retrouve dans aucune autre partie de la France. Le chêne-liège s'y mélange au pin parasol; le mimosa dans ses cinquante espèces diverses y fleurit en toutes saisons; le voluptueux eucalyptus y berce sa sensualité à côté de l'oranger en fleurs, et toutes les qualités de palmiers élèvent leurs bouquets de palmes au-dessus des bananiers aux larges feuilles, tandis que le sapin et le mélèze, sur les hauts sommets des Alpes, s'enroulent dans le somptueux manteau d'hermine de leurs neiges éblouissantes.

L'impression de luxe qu'on éprouve malgré soi dans toute cette région tient à la riche variété de la nature, de son sol, de sa flore et, plus encore peut-être, à l'art de ses habitants, à la prodigieuse et ancestrale adaptation de ces hommes à leur pays.

Nice y tient lieu de capitale. Elle en est d'ailleurs la plus ancienne ville Fondée au Ve siècle avant Jésus-Christ par les Phocéens de Marseille, son nom rappelle une victoire que les Massaliotes remportèrent contre les Etrusques. Son petit port, bien protégé des vents et facile à fortifier par la colline du Château, ressemblait à merveille à une réduction du port de Marseille et constituait un abri naturel excellent pour les bateaux marchands qui cherchaient des débouchés commerciaux dans les vallées du Paillon et du Var.

Le dialecte provençal qu'on y parle se rattache, sans aucune contestation possible, à la grande langue d'oc, mais donne parfois l'impression d'en être assez différent. Cela tient surtout à deux causes: d'abord à l'apport de certains mots étrangers, mais plus encore à la finale féminine qui se fait en a au lieu de se faire en o, ce qui donne au langage une tonalité générale assez différente de celle des dialectes rhodanien ou alpin. A ce point de vue on sent ici plus qu'ailleurs combien il a manqué jadis à la langue d'oc d'avoir les grands poètes et les grands écrivains nécessaires à la synthèse et à la fixation d'une langue. Le félibrige aujourd'hui réussira-t-il à faire cette synthèse et cette fixation? Il ne lui manque pas, à lui, le grand poète nécessaire.

Mais il ne faudrait pas croire que le dialecte niçard soit une sorte de patois italien.

Mistral était indigné, et avec juste raison, quand on osait parler d'une quelconque italianité de Nice. Jamais Nice n'a été italienne, ni de près ni de loin. Au contraire elle a été souvent en guerre avec la république de Gênes qui aurait voulu avancer sa frontière jusqu'au Var.

Phocéenne par ses origines massaliottes, Nice resta colonie marseillaise même après que Jules César eut dépouillé Marseille de sa puissance. Comme Marseille, Nice était géographiquement en dehors de la grande voie aurélienne qui passait à Cimiez, non à Nice, et le monument de la Turbie indique bien que les empereurs romains eux-mêmes considéraient que la porte de la Gaule était plus à l'est de Nice. Le grand géographe de l'antiquité, Strabon, place Nice en Provence: — *Nicea in Massilien-sium jure permanet, et Provincia nimirum existit.*

Plus tard, au XIIe et au XIIIe siècles, à la belle époque du Comté de Provence, du temps des Raymond Bérenger, Nice était partie intégrante du comté et, comme toutes les autres villes de ce temps, sollicitait de la faveur des comtes de Provence des franchises municipales. Ces franchises lui furent concédées par la Reine Jeanne au même moment qu'à tant d'autres villes de Provence.

La Reine Jeanne était à la fois reine de Naples et comtesse de Provence. Le droit féodal permettait ces souverainetés multiples, mais cela n'impliquait nullement que le comté fut subordonné en rien au royaume. Or Jeanne vivait le plus souvent à Naples, l'administration du Comté de Provence en était naturellement un peu relâchée et les villes en profitaient pour prendre l'usage de libertés municipales aussi grandes que possible. Jeanne ayant besoin d'argent finit par leur reconnaître ces libertés moyennant finances.

Quand Jeanne mourut, en 1382, les villes craignirent que ces libertés leur fussent contestées par le successeur. Or deux prétendants se disputaient l'héritage de Jeanne; l'un, Charles de Duras, qui avait fait étrangler Jeanne, finit par rester maître du royaume de Naples et l'autre, Louis Ier d'Anjou, finit par rester maître du Comté de Provence. Mais ce partage ne se fit pas sans conflit et les villes provençales, jalouses de conserver leurs franchises municipales, hésitaient à prendre parti. Louis Ier d'Anjou monta une expédition et partit pour Naples en guerre contre Charles de Duras, mais pour cette expédition coûteuse et finalement vaincue, il emprunta de grandes sommes au duc de Savoie Amé VI qui d'ailleurs partit avec lui.

Dans le désordre de partis rivaux que ces confusions faisaient naître en Provence, Nice, Puget-Théniers et Barcelonnette se donnèrent à Amé VI, duc de Savoie, pour faire garantir par lui leurs franchises municipales. Cette séparation fut plus tard acceptée par le comte de Provence pour obtenir l'annulation des dettes contractées par Louis Ier envers Amé VI.

Mais Nice ne reconnaissait ainsi aucune souveraineté étrangère: duc de Savoie et comte de Provence étaient aussi français l'un que l'autre.

Telle fut l'origine de la commune destinée de Nice et de la Savoie. Que plus tard la maison de Savoie soit devenue souveraine du royaume d'Italie, cela ne suffit pas pour dire que Nice ait été italienne. La maison d'Orange est devenue souveraine de la Hollande, peut-on dire pour cela qu'Orange soit en Hollande?

D'ailleurs la suzeraineté des ducs de Savoie n'empêchait point Nice d'être toujours rattachée au point de vue judiciaire à la cour d'Aix, et la sénéchaussée de Draguignan s'étendait à Nice, Tende et Vintimille.

Au point de vue religieux, jusqu'à la Révolution de 1789, tout le diocèse de Vintimille même était rattaché à la Provence, ainsi que celui de Nice qui comprenait alors 54 paroisses.

Mistral résume fort bien toute cette question: — Tantôt tenue, tantôt perdue par nos comtes provençaux, puis république indépendante, longtemps en guerre contre Gênes, qui aurait voulu le Var pour frontière; puis se donnant à la Savoie (pays de race française), Nice, quel que fut son sort politique, a toujours été du ressort judiciaire de la cour d'Aix.

Et notre roi René, qui savait bien ce qui était à lui, en 1464, faisait sommation à la maison de Savoie de la lui restituer. Mais voulez-vous plus beau encore? Le comte de Cavour, le 26 mars 1860, à la tribune du parlement sarde, ne se gênait pas pour déclarer que le Comté de Nice n'avait jamais fait partie de l'Italie.

Et, pour préciser encore, Cavour ajoutait: — Le langage niçard est à peu près celui de Grasse, de Toulon et de Marseille. Le changement de langue n'a lieu qu'à Vintimille. Je ne conteste pas qu'à Nice les gens instruits ne sachent l'italien, mais c'est le provençal et le français qu'ils parlent dans la vie ordinaire .

C'est en conformité avec cette constatation que sur les enveloppes des lettres qu'il écrivait à ses amis de Nice il indiquait toujours: Nice de Provence, pour la distinguer de Nice du Piémont entre Asti et Acqui.

D'ailleurs le plébiscite qui eut lieu les 15 et 16 avril 1860 donna 6.810 voix pour la réunion de Nice à la France et 11 seulement contre. Dans l'ensemble du Comté de Nice, 25.933 voix pour et 160 seulement contre.

C'était une unanimité qui ne faisait qu'ajouter une acceptation explicite à toutes les forces historiques qui ont toujours fait de Nice un des plus beaux fleurons de la couronne de notre Provence.

LA BREFOUNIÉ

Uiaussejo eilamount dins l'auro roudanenco,
A la sourno avalido, entre Rose e Ventous,
E lou cèu tourmentau sus la plano cravenco
Escranciho li nièu d'esluci serpentous.

Au toumple de la mort uno esfringouladuro
A jita lou païs dins un esfrai mourtau;
L'esglàri dóu malur que lou desastre empuro
Espòutisse cadun coumo masso au frontau.

Un escabot de gèns camino sus li routo.
Estrassa, peiandrous, esglòuvi, chapladis,
Passon tout peginous, l'amo e la tèsto routo
E la cambo toursudo e lou quièu cargadis.

Couchousamen s'en van e, dins la fango memo,
Enfant e bestialun podon plus camina.
Trampelon mescladis lou vièiun e li femo
E, la mort dins lis ue, fugisson espanta.

Vènon au païs d'o ié querre benuranço.
Alsacian o breton, waloun o bèn nourman,
Parisian o picard; cercon sa deliéuranço
Au païs dóu soulèu aluncha di german.

Son segui di soudar que despièi set semano
An viscu dins lou fue e brula dins l'infèr,
Pièi se son rafiha mau despiè di chavano
E, tant que l'an pouscu, an tengu l'ome fèr.

Dins lou marrit mesclun de la nègro desbrando
An garda maugrat tout lou goust de sa fierta;
Emai sèns chancello aquèu que li coumando
Es segur que pourrié enca tout demanda.

Es que, aqui dedins, nosto Franço eternalo
A mes touto soun amo e touto sa bàudour,
Soun deve de crestiano e sa fé inmourtalo...
O lei dóu sacrifici apoundras ta coumbour!

Chutè vous! eilavau, maladito petagno;
O vautre qu'avès fa tout ço qu'avès pouscu
Pèr samena pertout la garrouio e l'isagno;
O vautre, màufatan, qu'avès tant màu viscu.

Deputa, senatour, cagagno d'escupigno,
Es vautre qu'avès més lou païs au toumbèu;
Sias que de barjacaire e lou diable vous pigno:
Avès pourri lou pople emé voste bèu-bèu.

Deforo, chin gasta de la demoucracìo,
Avès trop fa de mau, nous avès trop mourdu.
Vous trufas dóu païs, de sa supremacìo;
Emé vautre la Franço a sèmpe tout perdu.

La victòri pèr vautre es qu'uno gamatado,
Aurias lèu tout manja e n'en leissarias rèn:
Qu'avès fa, i'a vint an, à la guerro passado?
Vous sias més à la grùpi, à manja à de reng.

Vint an deja passa, la victòri perdudo
Es ista degaiado emé vautre au mitan,

Aro que sias parti la Franço revengudo
Au founs de soun malur reprendra soun envans.

Fau ploura nòsti mort e nàutre, sus la terro,
Aro sian au malur, mai pèr nous counsoula,
En foro de l'ounour que nous leisso la guerro,
En vous aguènt perdu avèn enca gagna.

Aquéu que vous escoubo es un mèstre de glòri
Au servici de Franço a sèmpe tout tengu.
Treluson dins sis ue li trelus de l'istòri;
Adaré a fa front au malur revengu.

Vàutre sias dins la fango e, éu, es is estello;
A sachu de Mistral coumprèndre la grandour,
Es d'aquéli qu'an vi la bèuta d'Esterello
Es éu que nous rendra l'espèr e la baudour.

Aro poudèn mouri; sabèn que la soufranço
Aura proun samena au rode di toumbèu,
Sabèn que l'avéni, pèr nosto bello Franço,
Aura deman si blad e pu drud e pu bèu.

Jun-Setèmbre 1940

LA TEMPÊTE

Eperdument adonnée à la poursuite d'idées fausses et contraires à toute expérience, livrant sa propre direction à un ensemble de mauvais citoyens sans scrupules, s'obstinant à la pratique d'institutions dégénérées, la France était évidemment prédestinée à une des pires catastrophes de son histoire. On ne saurait tirer vanité de l'avoir prévu; la chose était si évidente. Et pourtant il faut bien penser qu'il y a eu quelque mérite à cette prévision, si peu de gens ont su la faire.

C'est tout d'abord qu'il est très difficile de ne pas être imprégné par les suggestions transmises tous les jours par l'âme collective dont on est entouré. On a dit avec raison: Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es.

Comment n'en serait-il pas ainsi, à plus forte raison quand il ne s'agit pas seulement des suggestions quotidiennes, mais qu'à ces forces déjà si puissantes s'ajoutent encore toutes celles de l'éducation et même de l'hérédité à travers plusieurs générations.

C'est aussi et, pourrait-on dire, c'est surtout que l'immense majorité des gens, même parmi les esprits cultivés, sont très peu aptes à juger la vie des idées générales, à apprécier leur évolution, à prévoir leurs conséquences, à évaluer leur potentiel d'avenir. Beaucoup aiment certaines idées parce qu'ils croient qu'elles leur sont habituelles ou parce qu'elles leur sont en effet. D'autres, même très sincères, parce qu'ils en espèrent un avenir meilleur pour eux. D'autres enfin, et ce ne sont pas les pires, professent les idées dont ils espèrent qu'elles plairont à ceux dont dépend leur carrière ou leur situation.

Un paysan intelligent pourtant, et sincère aussi, me disait un jour: — Oh! des idées, docteur, voyez-vous, il en faut des unes et des autres. Bien des convictions humaines sont de cette nature et on peut dire que dans la rivière il y a certes des poissons qui aiment l'eau claire, d'autres aiment l'eau trouble, mais l'immense majorité veut pouvoir nager dans toutes les eaux.

Telle est la moyenne à laquelle se livrent les peuples qui acceptent le principe de la loi du plus grand nombre. Comment ce principe n'aboutirait-il pas au triomphe de ceux qui aiment l'eau trouble?

Est-il donc bien difficile dans de telles conditions de prévoir une catastrophe; même s'il n'est pas toujours possible de dire laquelle?

Nos caprices, nos fantaisies et nos volontés ne produisent les événements que dans la proportion où ils s'harmonisent ou discordent avec des lois plus hautes qui, elles, sont indépendantes de nos désirs et de nos goûts.

Si, au milieu de cette catastrophe, la France n'est pas morte dans un anéantissement total, cela tient à deux causes. Ces deux causes sont une doctrine et un homme. Une doctrine de réaction et un homme d'honneur.

Depuis plus de cent cinquante ans les idées révolutionnaires, les idées de l'Encyclopédie, ont torturé la civilisation et la France. L'immense majorité les a crues triomphantes; en réalité elles accumulaient les convulsions dont profitaient seuls les parasites ennemis héréditaires de la civilisation chrétienne, juifs d'Angleterre surtout. Or, malgré les apparents triomphes de ces idées révolutionnaires, une autre doctrine, en réaction contre elles, se créait et s'échafaudait avec des éléments d'une valeur plus scientifique, une documentation plus expérimentale et des conclusions beaucoup plus rigoureuses. Cette doctrine éparse dans une multitude d'œuvres et chez une multitude d'auteurs se réclame entre autres des noms de Bonald, Le Play, Fustel de Coulanges, La Tour du Pin, Mistral, Bainville, etc..., pour ne nommer que quelques-uns parmi les morts. L'histoire y ajoutera d'autres noms plus nombreux et peut-être plus célèbres. La postérité y joindra des noms de vivants qui sont aujourd'hui sur bien des lèvres.

Cette doctrine était toute prête, mûre pourrait-on dire, déjà en voie de réalisation dans d'autres pays qui l'avaient plus ou moins bien appliquée.

Un homme d'action et d'honneur en a compris toute la puissance et la valeur pour la France au moment même de la catastrophe à réparer. Le Maréchal Pétain, fidèle à son patriotisme et à sa propre gloire, a su trouver dans les larmes de la défaite les brillantes lueurs de l'espérance.

L'âme de la France! Quel est donc ce prodige capable de susciter aux extrémités de la vie humaine une Jeanne d'Arc et un Pétain.

Quant à nous, félibres provençaux et mistraliens, qu'il nous soit permis de conclure ici par le message adressé le 8 septembre 1940 par le Maréchal à la fête anniversaire de la naissance de Mistral:

— Je tiens à m'associer du plus profond de mon esprit et de mon cœur à la célébration, qui ne fut jamais plus opportune, de la mémoire de Frédéric Mistral, parce que je vois en lui l'évocateur sublime de la France nouvelle que nous voulons instaurer, en même temps que la France traditionnelle que nous voulons redresser.

J'adresse mon fervent hommage au poète égal aux plus grands, qui consacra la force et la grâce de son génie à glorifier tout ce qu'il y a de noble et de pur dans l'univers et dans l'homme, au sage, l'égal des plus sages, qui joignant, l'exemple au précepte, ne cessa de répandre autour de lui la contagion des plus hautes vertus: courage, optimisme, mâle persévérance, charme des choses de la terre et des humbles, rite de la vie domestique, culte des autels, des foyers et des tombeaux; au citoyen, au patriote dont l'œuvre et la vie témoignent que l'attachement à la petite patrie, non seulement n'ôte rien à l'amour de la grande, mais contribue à l'accroître en opposant une résistance invincible à tout ce qui peut nous déclasser, nous niveler, nous déraciner, au chantre inspiré de la race latine et des trésors spirituels dont elle est l'héritière et qui constituent pour elle une promesse d'éternité. Et puisse notre renaissance française trouver en Mistral son guide et son maître, son animateur et son inspirateur .

Philippe PETAIN

Maréchal de France, Chef de l'Etat.

Et par la voix de Mistral lui-même, la terre de France peut répondre:

*Car lis oundado seculàri
E si tempèsto e sis esglàri
An bèu mescla li pople, escafa li counfin,
La terro maire, la naturo,
Nourris toujour sa pourtaduro
Dou meme la: sa pouso duro
Toujour à l'oulivié dounara l'òli fin.*

Tèste integrau

C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

Sèti souciau:
3, plaço Joffre - 13130 Berro.

Tóuti dre reserva - Tous droits réservés - All right reserved.

© **Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc -2000**

© Adoubamen dóu tèste, de la meso en pajo
e de la maqueto pèr Tricìo Dupuy,
en sa qualita de Direitriço
dóu Counsèu d'Amenistracioun
dóu CIEL d'Oc.

